

L'Immortel

Alphonse Daudet

The Project Gutenberg EBook of L'Immortel, by Alphonse Daudet

This eBook is for the use of anyone anywhere at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this eBook or online at www.gutenberg.net

Title: L'Immortel

Author: Alphonse Daudet

Release Date: July 19, 2004 [EBook #12950]
[Date last updated: October 4, 2004]

Language: French

Character set encoding: ASCII

*** START OF THIS PROJECT GUTENBERG EBOOK L'IMMORTEL ***

Produced by Tonya Allen, Wilhelmina Malliere and the Online Distributed Proofreading Team. This file was produced from images generously made available by the Bibliotheque nationale de France (BnF/Gallica) at <http://gallica.bnf.fr>

ALPHONSE DAUDET

L'IMMORTEL

MOEURS PARISIENNES

PARIS

ALPHONSE LEMERRE, EDITEUR 27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

1888

_A mon cher Philippe Gille

Comme au plus parisien de mes amis de lettres

J'offre cette étude de mœurs

A.D._

L'IMMORTEL

I

On lit dans le Dictionnaire des Celebrites contemporaines, édition de 1880, à l'article Astier-Rehu:

"_Astier, dit Astier-Rehu (Pierre-Alexandre-Leonard), de l'Académie française, né en 1816, à Sauvagnat (Puy-de-Dôme) chez d'humbles cultivateurs, montra dès son plus jeune âge de rares aptitudes pour l'histoire. De solides études, comme on n'en fait plus maintenant, commencées au collège de Riom, terminées à Louis-le-Grand où il devait revenir plus tard professeur, lui ouvrirent toutes grandes les portes de l'École Normale supérieure. Il en sortit pour occuper la chaire d'histoire au lycée de Mende; c'est là que fut écrit l'_Essai sur Marc-Aurèle, _ (couronné par l'Académie française). Appelé l'année suivante à Paris par M. de Salvandy, le jeune et brillant professeur sut reconnaître l'intelligente faveur dont il avait été l'objet en publiant coup sur coup: _ Les grands ministres de Louis XIV _ (couronné par l'Académie française), -- Bonaparte et le Concordat _ (couronné par l'Académie française), -- et cette admirable _ Introduction à l'Histoire de la Maison d'Orléans, _ portique grandiose de l'œuvre à laquelle l'historien devait donner vingt ans de sa vie. Cette fois, l'Académie n'ayant plus de couronne à lui offrir, le fit asseoir parmi ses élus. Il était déjà un peu de la maison, ayant épousé Mlle Rehu, fille du regretté Paulin Rehu, le célèbre architecte, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, petite-fille du vénérable Jean Rehu, doyen de l'Académie française, l'elegant traducteur d'Ovide, l'auteur des _ Lettres à Uranie, _ dont la verte vieillesse fait l'admiration de l'Institut.

On sait avec quel noble désintéressement, appelé par M. Thiers, son collègue et ami, aux fonctions d'archiviste des Affaires étrangères, Leonard Astier-Rehu se démit de sa charge au bout de quelques années (1878), refusant de courber sa plume et l'impartialité de l'Histoire devant les exigences de nos gouvernants actuels. Mais, privé de ses chères archives, l'écrivain a su mettre ses loisirs à profit. En deux ans, il nous a donné les trois derniers volumes de son histoire et nous annonce prochainement un _ Galilée inconnu _ d'après les documents les plus curieux et les plus inédits. Tous les ouvrages d'Astier-Rehu sont en vente chez Petit-Sequard, à la librairie académique."

L'éditeur du Dictionnaire des "Celebrites" laissant à chaque intéressé le soin de se raconter lui-même, l'authenticité de ces notes biographiques ne saurait être mise en doute. Mais pourquoi dire que Leonard Astier-Rehu avait donné sa démission d'archiviste, quand

personne n'ignore qu'il fut destitue, mis a pied comme un simple cocher de fiacre, pour une phrase imprudente echappee a l'historien de la Maison d'Orleans, tome V, page 327: "Alors comme aujourd'hui, la France, submergee sous le flot demagogique..."

Ou peut conduire une metaphore! Les douze mille francs de sa place, un logement au quai d'Orsay, chauffage, eclairage, en plus ce merveilleux tresor de pieces historiques ou ses livres avaient pris vie; voila ce que lui emporta ce "flot demagogique," son flot! Le pauvre homme ne s'en consolait pas. Meme apres deux ans ecoules, le regret du bien-etre et des honneurs de son emploi lui mordait le coeur, plus vif a certains jours, a certaines dates du mois ou de la semaine, et principalement le jour de Teyssedre.

C'etait le frotteur, ce Teyssedre. Il venait de fondation chez les Astier le mercredi; et l'apres-midi du meme jour, Mme Astier recevait dans le cabinet de travail de son mari, seule piece presentable de ce troisieme etage de la rue de Beaune, debris d'un beau logis, majestueux de plafond, mais terriblement inconmode. On se figure le desarroi ou ce mercredi, revenant chaque semaine, jetait l'illustre historien interrompu dans sa production laborieuse et methodique; il en avait pris en haine le frotteur, son "pays", a la face jaune, fermee et dure comme son pain de cire, ce Teyssedre qui, sous pretexte qu'il etait de Riom, "tandis que meuchieu Achtier n'etait que de Chauvagnat," bousculait sans respect la lourde table encombre de cahiers, de notes, de rapports, chassait de piece en piece le pauvre grand homme, reduit a se refugier dans une soupente prise sur la hauteur de son cabinet, ou, bien que de taille mediocre, il ne tenait qu'assis. Meuble d'un vieux fauteuil en tapisserie, d'une ancienne table a jeu et d'un cartonier, ce debarras s'eclairait sur la cour par le cintre de la grande fenetre du dessous; cela faisait dans la muraille une porte d'orangerie, basse et vitree, devant laquelle l'historien en labeur s'apercevait des pieds a la tete, peniblement ramasse comme le cardinal La Balue dans sa cage. C'est la qu'il se trouvait un matin, les yeux sur un vieux grimoire, quand le timbre de l'entree retentit dans l'appartement envahi par le tonnerre de Teyssedre.

"Est-ce vous, Fage? demanda l'academicien de sa voix de basse, cuivree et profonde.

--Non, meuchieu Achtier... ch'est votre garchon."

Le frotteur ouvrait, le mercredi matin, parce que Corentine habillait madame.

"Comment va le maitre?" cria Paul Astier tout en filant vers la chambre de sa mere. L'academicien ne repondit pas. Cette ironie de son fils l'appelant: Maitre, cher maitre,... pour moquer ce titre dont on le flattait generalement, le choquait toujours.

"Qu'on fasse monter M. Fage des qu'il viendra, dit-il sans s'adresser directement au frotteur.

--Oui, meuchieu Achtier..." Et le tonnerre recommenca a ebranler la maison.

"Bonjour, m'man..."

--Tiens! c'est Paul. Entre donc... Prenez garde aux plisses,

Corentine."

Madame Astier passait une jupe devant la glace; longue, mince, encore bien, malgré la fatigue des traits et d'une peau trop fine. Sans bouger, elle lui tendit sa joue veloutée de poudre qu'il frola de sa barbe en pointe blonde, aussi peu démonstratifs l'un que l'autre.

"Est-ce que M. Paul djeune?" demanda Corentine, une forte paysanne à teint huileux, couture de petite verole, assise sur le tapis comme une pastoure au pré, en train de raccommoder le bas de la jupe de sa maîtresse, une loque noire; le ton, l'attitude, trahissaient la grande familiarité dans la maison de la bonne à tout faire mal rétribuée.

Non, Paul ne djeunait pas. On l'attendait. Il avait son boghey en bas: venu seulement pour dire un mot à sa mère.

"Ta nouvelle charrette anglaise?... Voyons!"

Mme Astier s'approcha de la fenêtre ouverte, écarta un peu les persiennes toutes rayées d'une belle lumière de mai, juste assez pour voir le fringant petit attelage étincelant de cuir neuf et de sapin verni, et le domestique en livrée fraîche, debout à la tête du cheval qu'il maintenait.

"Oh! madame, que c'est beau!... murmura Corentine qui regardait aussi; comme M. Paul doit être mignon, là-dedans."

La mère rayonnait. Mais des fenêtres s'ouvraient en face, du monde s'arrêtait devant l'équipage qui mettait tout ce bout de la rue de Beaune en rumeur, et, la servante congédiée, Mme Astier, assise au bord d'une chaise longue, acheva de reprendre sa jupe elle-même, attendant de savoir ce que son fils avait à lui dire, s'en doutant bien un peu, quoiqu'elle parût tout attentionnée à sa couture. Paul Astier, renversé dans un fauteuil, ne parlait pas non plus, jouait avec un éventail d'ivoire, une vieilleries qu'il connaissait à sa mère depuis qu'il était né. À les voir ainsi, leur ressemblance frappait: la même chair créole rosée sur un léger bistre, la même taille souple, l'œil gris impenetrable, et dans les deux visages une tare légère, à peine visible, le nez fin, un peu dévié, donnant l'expression narquoise, quelque chose de pas sûr. Silencieux, ils se guettaient, s'attendaient, avec la brosse de Teyssedre au lointain.

"Gentil, tout ça...", fit Paul.

Sa mère leva la tête:

"Ca, quoi?"

Du bout de l'éventail, d'un geste d'atelier il indiquait les bras nus, le dessin des épaules tombantes sous un corsage de fine batiste. Elle se mit à rire:

"Oui, mais il y a ça..." Elle montrait son cou très long où des craquelures marquaient l'âge de la femme. "Oh! et puis..." Elle pensa: "Qu'est-ce que ça fait, puisque tu es beau..." mais ne le dit pas. Cette parleuse renommée, rompue à tous les papotages, à tous les mensonges de société, experte à tout dire ou faire entendre, restait sans expression pour le seul sentiment véritable qu'elle eut jamais ressenti.

En realite, Mme Astier n'etait pas de celles qui ne peuvent se decider a vieillir. Longtemps avant l'heure du couvre-feu, peut-etre aussi n'y avait-il jamais eu grand feu chez elle, toute sa coquetterie, tout son desir feminin de conquerir et de seduire, ses ambitions glorieuses, elegantes ou mondaines, elle les avait mises dans son fils, ce grand joli garcon de vingt-huit ans, a la tenue correcte de l'artiste moderne, la barbe legere, les cheveux ras au front, et dans l'allure, l'encolure, cette grace militaire, que le volontariat laisse a la jeunesse de maintenant.

"Ton premier est-il loue? demanda enfin la mere.

--Ah oui! loue!... pas un chat! les ecriteaux, les annonces, rien n'y fait... Comme disait Vedrine a son exposition particuliere: Je ne sais pas ce qu'ils ont, ils ne viennent pas."

Il se mit a rire doucement; il voyait la belle fierte paisible et convaincue de Vedrine au milieu de ses emaux, de ses sculptures, s'etonnant sans colere de l'abstention du public. Mais Mme Astier ne riait pas: ce premier superbe vacant depuis deux ans!... Rue Fortuny? un quartier magnifique, une maison style Louis XII... batie par son fils, enfin!... Qu'est-ce qu'ils demandaient donc?... Eux, ils, probablement les memes qui n'allaient pas chez Vedrine... Et cassant entre ses dents le fil de sa couture:

"C'est pourtant une bonne affaire!

--Excellente, mais il faudrait de l'argent pour la soutenir..." Le Credit Foncier prenait tout... puis, les entrepreneurs qui lui tombaient sur le dos... 10,000 francs de menuiserie a payer a la fin du mois, dont il n'avait pas le premier louis.

La mere, qui passait son corsage devant la glace, palit et se vit palir. Frisson de duel quand l'arme en face se leve et vous vise.

"Tu as touche la restauration de Mousseaux?

--Mousseaux! Il y a beau temps.

--Et le tombeau des Rosen?

--Toujours la... Vedrine n'en finit pas avec sa statue.

--Aussi pourquoi Vedrine? ton pere te l'avait bien dit...

--Oui, je sais... C'est leur bete noire, a l'Institut..."

Il se leva, s'agitant par la chambre:

"Tu me connais, voyons! Je suis un homme pratique... Si j'ai pris celui-la pour ma figure, probable que j'avais mon idee."

Et brusquement retourne vers sa mere:

"Tu ne les as pas, toi, mes dix mille francs?"

Voila ce qu'elle attendait depuis qu'il etait entre; il ne venait jamais la voir que pour cela.

"Dix mille francs?... Comment veux-tu?..."

Sans parler davantage, le navrement de la bouche et du regard signifiait clairement ceci: "Tu sais bien que je t'ai tout donne, que je m'habille de mise-bas, que je ne me suis pas achete un chapeau depuis trois ans, que Corentine lave mon linge a la cuisine tellement je rougirais de donner ces friperies a la blanchisseuse; et tu sais aussi que la pire misere, c'est encore de te refuser ce que tu demandes. Alors, pourquoi le demandes-tu?" Et cette objurgation muette de sa mere etait si eloquente que Paul Astier y repondit tout haut:

"Bien sur, ce n'est pas a toi que je songeais... Toi, parbleu! si tu les avais..." Puis avec son air de blague froide:

"Mais, le maitre, la-haut... Peut-etre que tu obtiendrais... Tu sais si bien le prendre!

--Plus maintenant, c'est fini.

--Mais pourtant, il travaille, ses livres se vendent, vous ne depensez rien..."

Il inspectait, dans le demi-jour, la detresse de ce vieil ameublement, rideaux passes, tapis rapes, non renouveles depuis trente ans, depuis leur mariage. Ou passait donc tout son argent? "Ah ca!... est-ce que par hasard l'auteur de mes jours ferait la vie!..." C'etait si enorme, si invraisemblable, Leonard Astier-Rehu faisant la vie, que sa femme ne put s'empecher de rire a travers sa tristesse. Non, pour cela, elle pensait qu'on pouvait etre tranquille: "Seulement, que veux-tu? il se cache, il se mefie... le paysan terre ses sous, nous lui en avons trop fait." Ils parlaient tout bas, en complices, les yeux sur le tapis.

"Et bon papa? fit Paul sans conviction, si tu essayais?..."

--Bon papa? tu es fou!..."

Il le connaissait pourtant bien, le vieux Rehu et son egoisme farouche de quasi-centenaire qui les eut tous regards mourir plutot que de se priver d'une prise de tabac, d'une seule des epingles dont les revers de sa redingote etaient toujours piques. Ah! le pauvre enfant, fallait-il qu'il fut a bout pour qu'une idee pareille lui vint!

"Voyons!... veux-tu que je demande?..."

--A qui?

--Rue de Courcelles... En avance sur le tombeau.

--Je te le defends bien, par exemple!" Il lui parlait en maitre, les levres pales, l'oeil mauvais; puis de suite reprenant sa mine fermee, un peu railleuse:

"Ne t'occupe plus de ca... ce n'est qu'une crise a passer... J'en ai vu bien d'autres."

Elle lui tendit son chapeau qu'il cherchait, pret a partir puisqu'il ne pouvait rien tirer d'elle; et pour le retenir quelques instants de plus, elle lui parlait d'une grosse affaire en train, un mariage dont on

l'avait chargée.

A ce mot de mariage, il tressaillit, la regarda de côté: "Qui donc?" Elle avait juré de ne rien dire encore, mais à lui: "... le prince d'Athis.

--Samy!... Et avec?"

Elle aussi mit de profil son petit nez de ruse:

"Tu ne la connais pas... Une étrangère... très riche... Si je réussis, je pourrai t'aider... conditions faites, engagement par lettres..."

Il souriait, complètement rassuré:

"Et la duchesse?"

--Elle ne sait rien, tu penses!

--Son Samy, son prince, une liaison de quinze ans!"

Madame Astier eut un geste atroce d'indifférence de femme pour une autre femme:

"Ah! tant pis. Elle a l'âge..."

--Quel âge donc?

--Elle est de 1827. Nous sommes en 80... Ainsi, compte. Juste un an de plus que moi.

--La duchesse!" fit Paul stupéfait. Et la mère riait:

"Eh oui! malhonnête... Qu'est-ce qui t'étonne? Tu la croyais, je suis sûre, vingt ans plus jeune... Mais c'est donc vrai que le plus roué de vous n'y connaît rien... Enfin, tu comprends, ce pauvre prince ne pouvait pas traîner ce licou toute sa vie, d'autant qu'un jour ou l'autre le vieux duc va mourir, il faudrait qu'il épouse. Et le vois-tu marié à cette vieille femme?..."

--Mazette! il fait bon être ton amie."

Elle s'emporta: La duchesse, une amie!... Oui, joliment!... Une femme qui, avec six cent mille francs de rente, intimes comme elles étaient, connaissant à fond leur détresse, n'avait jamais eu la pensée de leur venir en aide... de temps en temps une robe, un chapeau à prendre chez sa faiseuse... des cadeaux utiles... de ceux qui ne font pas plaisir...

"Les jours de l'an de bon papa Rehu, fit Paul approuvant,... un atlas, une mappemonde..."

--Oh! je crois qu'Antonia est encore plus avare... Rappelle-toi, à Mousseaux, en pleine saison des fruits, quand Samy n'était pas là, les pruneaux qu'on nous donnait à dessert. Et pourtant, il y en a des vergers, des potagers; mais tout est vendu sur les marches de Blois, de Vendôme... D'abord, c'est dans le sang. Son père, le maréchal, était renommé à la cour de Louis-Philippe... Et passer pour avare, à cette

cour-la!... Toutes les memes, ces grandes familles corses: crasse et vanite. Ca mange dans de la vaisselle plate a leurs armes des chataignes dont les porcs ne voudraient pas... La duchesse! mais c'est elle-meme qui compte avec son maitre d'hotel... on lui monte la viande tous les matins... et le soir, dans les dentelles de son coucher,--je tiens ca du prince,--ainsi! prete pour l'amour, elle fait sa caisse."

Mme Astier se degonflait, de sa petite voix aigue et sifflante comme un cri d'oiseau de mer en haut d'un mat. Lui, l'ecoutait, amuse d'abord, puis impatient, deja dehors.

"Je me sauve... fit-il brusquement, déjeuner d'affaires... tres important..."

--Une commande?

--Non... Cette fois, pas d'architequerie..."

Comme elle insistait curieusement pour savoir:

"Plus tard... je te dirai... c'est en train..."

Et avant de quitter sa mere, dans un baiser leger, il lui murmura pres de l'oreille: "Tout de meme, pense a mes dix mille..."

Sans ce grand fils qui les divisait sourdement, les Astier-Rehu auraient fait un excellent menage selon la convention mondaine et surtout academique. Apres trente ans, leurs sentiments mutuels restaient les memes, gardes sous la neige a la temperature de "couche froide," comme disent les jardiniers. Lorsque vers 1850 le professeur Astier, laureat de l'Institut, demanda la main de Mlle Adelaide Rehu, domiciliee alors au palais Mazarin, chez son grand-pere, la beaute fine et longue de la fiancee, son teint d'aurore, n'etaient pas pour lui le veritable attrait; la fortune non plus, car les parents de Mlle Adelaide, morts subitement du cholera, n'avaient laisse que peu de chose, et le grand-pere, creole de la Martinique, un ancien beau du Directoire, joueur, viveur, mystificateur et duelliste, repetait bien haut qu'il n'ajouterait pas un sou a la maigre dot. Non, ce qui seduisit l'enfant de Sauvagnat, bien plus ambitieux que cupide, ce fut l'Academie. Les deux grandes cours a traverser pour apporter le bouquet journalier, ces longs corridors solennels, coupes de bouts d'escaliers poussiereux, c'etait pour lui le chemin de la gloire bien plus que celui de l'amour. Le Paulin Rehu des Inscriptions et Belles Lettres, le Jean Rehu des "Lettres a Uranie," l'Institut tout entier, ses lions, sa coupole, ce dome attirant comme une Mecque, c'est avec tout cela qu'il avait couche, sa premiere nuit de noces.

Beaute qui ne s'eraille pas, celle-la, passion sur laquelle le temps n'avait pu mordre et qui le tenait si fort qu'il garda, vis-a-vis de sa femme, l'attitude d'un de ces mortels des temps mythologiques a qui les dieux accordaient parfois leurs filles. Devenu dieu lui-meme, a quatre tours de scrutin, ce respect subsista encore. Quant a Mme Astier qui n'avait accepte le mariage que comme un moyen de quitter le grand-pere a anecdotes, egoiste et dur, il lui avait fallu peu de temps pour juger quel pauvre cerveau de paysan laborieux, quelle etroitesse d'intelligence cachaient la solennite du laureat academique fabricant d'in-octavos, sa parole a son d'ophicleide faite pour les hauteurs de la chaire. Pourtant, apres qu'a force d'intrigues, de demarches, de quemandes, elle fut parvenue a l'installer academicien, elle se sentit

prise d'une certaine veneration, oubliant qu'elle-meme l'avait revetu de cet habit a palmes vertes ou sa nullite disparaissait.

En cette parfaite association, sans joie, ni intimite ni communication d'aucune sorte, une seule note humaine et naturelle, l'enfant; et cette note troubla l'harmonie. Tout d'abord rien ne se realisa de ce que le pere voulait pour son fils, lauriers universitaires, nominations au grand concours, puis l'Ecole Normale et le professorat. Paul, au lycee, n'eut que des prix de gymnastique et d'escrime, se distingua surtout par une cancrierie volontaire, entetee, cachant un esprit pratique et le sens precoce de la vie. Soigneux de sa tenue, de sa figure, il n'allait jamais en promenade sans l'espoir hautement declare entre gamins, de "lever une femme riche." Deux ou trois fois, devant le parti-pris de paresse, le pere avait voulu sevir brutalement, a l'auvergnate; mais la mere etait la pour excuser et proteger. Astier-Rehu grondait, faisait claquer sa machoire, cette machoire en avant qui lui avait valu le surnom de Crocodilus aux annees de professorat; en derniere menace il parlait de faire sa malle et de s'en retourner planter ses vignes a Sauvagnat.

"Oh! Leonard, Leonard..." disait Mme Astier doucement narquoise; et il n'en etait pas autre chose. Un jour, pourtant, il faillit la boucler pour de bon, sa malle, quand apres trois ans d'architecture a l'ecole des Beaux-Arts, Paul Astier refusa de concourir pour le prix de Rome. Le pere begayait d'indignation: "Malheureux, mais Rome... tu ne sais donc pas... Rome, c'est l'Institut!" Le garcon se moquait bien de cela. Ce qu'il voulait, c'etait la fortune, et l'Institut ne la donnait guere, a preuve son pere, son grand-pere et son aieul le vieux Rehu. Se lancer, brasser des affaires, beaucoup d'affaires, gagner de l'argent tout de suite, voila ce qu'il ambitionnait, lui, et pas de palmes sur habit vert!

Leonard Astier suffoquait. Entendre son fils proferer de tels blasphemes, et sa femme, la fille des Rehu, les approuver! Pour le coup, la malle fut descendue du grenier, son ancienne malle de professeur de province, ferree de clous, de gonds, comme un portail de temple, et haute et profonde assez pour avoir tenu l'enorme manuscrit de "Marc-Aurele," et tous les reves glorieux, les ambitions de l'historien en marche sur l'Academie. Mme Astier eut beau dire, en pincant sa bouche: "Oh! Leonard... Leonard..." rien ne l'empecha de la faire sa malle. Pendant deux jours elle encombra le milieu du cabinet, puis elle passa dans l'antichambre d'ou elle ne bougea plus, changee definitivement en coffre a bois.

De fait, pour commencer, Paul Astier triompha; par sa mere et ses hautes relations mondaines, aussi son habilete et sa grace personnelles, il eut vite des travaux qui le mirent en vue. La duchesse Padovani, femme de l'ancien ambassadeur et ministre, lui confiait la restauration de ce merveilleux chateau de Mousseaux-sur-la-Loire, vieille demeure royale restee longtemps a l'abandon et a laquelle il sut restituer son caractere avec une adresse, une ingeniosite vraiment bien surprenantes chez ce mediocre ecolier des Beaux-Arts. Mousseaux lui valut le nouvel hotel de l'ambassade Ottomane; enfin la princesse de Rosen lui confiait le mausolee du prince Herbert mort tragiquement dans l'expedition de Christian d'Illyrie. Des lors, le jeune homme se crut maitre de la fortune; le pere Astier entraine par sa femme donna quatre-vingt mille francs de ses economies, pour l'achat d'un terrain, rue Fortuny, ou Paul se fit construire un hotel, plutot une aile d'hotel taillee dans une elegante maison de rapport, car c'etait un garcon pratique, et s'il

voulait un hotel comme tous les artistes chics, il fallait que cet hotel lui servit des rentes.

Par malheur les maisons de rapport ne se louent pas toujours commodement, et le train de vie du jeune architecte, deux chevaux a l'ecurie, l'un de trait, l'autre pour la selle, le cercle, le monde, les rentrees difficilement faites, tout cela lui otait le moyen d'attendre. De plus, le pere Astier declara subitement qu'il ne donnerait rien desormais, et tout ce que la mere put tenter ou dire pour son fils cheri se heurta contre cette decision irrevocable, cette resistance a sa volonte personnelle, jusque-la preponderante dans le menage. Ce fut des lors une lutte continuelle, la mere rusant, trafiquant sur la depense comme un intendant infidele, pour ne jamais dire non aux demandes d'argent de son fils, Leonard se mefiant et se defendant, verifiant les notes. En cet humiliant debat, la femme, plus distinguee, se lassait la premiere; et vraiment il fallait que son Paul fut aux abois pour qu'elle se hasardat a une nouvelle tentative.

En entrant dans la salle a manger, longue et triste, a peine eclairee de hautes fenetres etroites ou l'on atteignait par deux marches--avant eux c'etait une table d'hote pour ecclesiastiques,--Mme Astier trouva son mari deja a table, l'air preoccupe, presque grognon. D'ordinaire, pourtant, le maitre apportait aux repas une serenite souriante, egale, comme son appetit aux intactes dents de chien de montagne auxquelles rien ne resistait, ni le pain rassis, ni la viande coriace et les noirs contretemps divers dont l'assaisonne chaque journee de la vie.

"Le jour de Teyssedre, sans doute..." pensa Mme Astier, et elle s'assit dans le frou de sa robe de reception, un peu surprise de ne pas recevoir le compliment dont il ne manquait jamais d'accueillir, le mercredi, sa toilette pourtant bien minable. Comptant que cette mauvaise disposition se dissiperait aux premieres bouchées, elle attendit pour commencer l'attaque. Mais le maitre, qui devorait quand meme, montrait une humeur croissante: le vin sentait le bouchon... les boulettes de boeuf bouillies etaient brulees.

"Tout ca parce que votre M. Fage vous a fait poser ce matin," cria de la cuisine a cote Corentine furieuse, dont la face luisante et couturee apparut au guichet perce dans la muraille par ou l'on passait les plats du temps de la table d'hote. Quand elle l'eut referme violemment, Leonard Astier murmura: "Cette fille est d'une impudence!..." au fond, tres gene que ce nom de Fage eut ete prononce devant sa femme. Et bien sur qu'en tout autre moment Mme Astier n'aurait pas manque de dire: "Ah! Ah!... encore ce Fage... encore votre relieur..." et qu'une scene de menage eut suivi, sur laquelle Corentine comptait bien en jetant sa phrase perfide. Mais aujourd'hui il s'agissait de ne pas irriter le maitre, de l'amener, au contraire, par d'habiles preparations a ce qu'on voulait de lui; en l'entretenant, par exemple, de la sante de Loisillon, le secretaire perpetuel de l'Academie, qu'on disait de plus en plus bas. Le poste de Loisillon, son appartement a l'Institut, devaient revenir a Leonard Astier comme une compensation a l'emploi qu'il avait perdu, et quoique lie de coeur avec ce collegue mourant, l'espoir d'un bon traitement, d'un logis aere, commode, et quelques autres avantages, enveloppaient cette fin prochaine de perspectives agreables dont Leonard avait honte peut-etre, mais qu'il envisageait naivement dans l'intimite de son menage. Eh bien! non, meme cela ne le deridait pas aujourd'hui.

"Pauvre M. Loisillon, sifflait Mme Astier, voila que maintenant il ne

trouve plus ses mots: Lavaux nous racontait, hier, chez la duchesse, il ne sait plus dire que "bi... bibelot... bi... bibelot!"--Elle ajouta, pincant ses levres, son long cou dresse: "Et il est de la commission du dictionnaire."

Astier Rehu ne sourcilla pas.

"Le trait a du bon... dit-il en faisant claquer sa machoire, l'air doctoral... Mais j'ai ecrit quelque part dans mon histoire: En France il n'y a que le provisoire qui dure..." Il prononcait histoare, provisoare... "Voila dix ans que Loisillon est a la mort... Il nous enterrera tous." Il repeta furieux, tirant sur son pain dur: "tous... tous..."

Decidement, Teyssedre l'avait tout a fait mal tourne.

Alors Mme Astier parla de la grande seance des cinq Academies, proche de quelques jours et a laquelle assisterait le grand-duc Leopold de Finlande. Justement Astier-Rehu, directeur pour ce trimestre, devait presider la seance et prononcer le discours d'ouverture avec un compliment a Son Altesse. Et adroitement interroge sur ce discours dont il formait deja le plan, Leonard en indiqua les grandes lignes, une charge a fond contre l'ecole litteraire moderne, de solides etrivieres donnees publiquement a ces belitres, a ces babouins!...

Ses larges prunelles de gros mangeur s'allumaient dans sa face carree ou le sang montait sous l'epaisse broussaille des sourcils restes d'un noir de houille, en contraste avec le collier de barbe blanche.

"A propos, dit-il brusquement, et mon habit?... l'a-t-on visite?... Quand je le mis la derniere fois, pour enterrer Montribot..."

Mais, est-ce que les femmes ne pensent pas a tout? Mme Astier l'avait soigneusement visite, le matin meme, cet habit de ceremonie. La soie des palmes s'erailait, la doublure ne tenait plus. Un vieil habit, dam!... qui datait de... Eh! mon Dieu, de sa reception... 12 octobre 1866... Le mieux serait de s'en commander un neuf pour la seance. Les cinq Academies, une Altesse, tout Paris qui viendrait... On leur devait bien cela.

Leonard se defendait mollement, pretextant de la depense trop forte. Avec l'habit, il faudrait renouveler le gilet, tout au moins le gilet, puisque le pantalon ne se porte plus.

"C'est necessaire, mon ami."

Elle insistait. Sans y prendre garde ils devenaient ridicules a force d'economie. Bien des choses autour d'eux vieillissaient; ainsi le meuble de sa chambre... elle en etait honteuse, quand une amie entrait ... pour une somme relativement minime...

"Ouais!... quelque sot!..." fit tout bas Astier-Rehu qui empruntait volontiers au repertoire classique. Le pli de son front se creusa, fermant comme d'une barre de volet sa face un moment large ouverte. Tant de fois il avait donne de quoi solder une facture de modiste, de couturiere, renouveler des tentures, le linge des armoires, et puis rien n'etait regle ni achete, l'argent filait rue Fortuny chez le mange-tout; maintenant, assez, on ne l'attrapait plus. Il arrondit son dos, baissa les yeux dans son assiette qu'emplissait une tranche enorme de fromage

d'Auvergne, et ne parla plus.

Mme Astier connaissait ce silence tétu, cette molle résistance de balle de coton sitôt qu'entre eux il était question d'argent; mais cette fois, elle s'était juré de le faire reprendre.

"Ah! vous vous mettez en boule... On sait ce que ça veut dire, quand vous faites le hérisson!... Pas d'argent, n'est-ce pas? du tout, du tout, du tout?"

Le dos s'arrondissait de plus en plus.

"Vous en trouvez cependant pour M. Fage..."

Leonard Astier tressaillit, redressa, regardant sa femme avec inquiétude... De l'argent!... lui!... à M. Fage!...

"Voyons, ça coûte, vos reliures... continua-t-elle enchantée de l'avoir force dans ses résistances silencieuses, et quel besoin, je vous demande un peu, pour toutes ces paperasses?"

Il se rassura. Évidemment elle ne savait rien, tirait au hasard. Mais ce mot de paperasses lui restait sur le cœur; des pièces autographiques sans rivales, des lettres signées Richelieu, Colbert, Newton, Galilée, Pascal, des merveilles acquises pour un morceau de pain et qui représentaient une fortune. "Oui, madame, une fortune." Il se montait, citait des chiffres, des offres qu'on lui avait faites, Bos, le fameux Bos de la rue de l'Abbaye, et il s'y connaissait, celui-là! prêt à donner vingt mille francs rien que pour trois pièces de la collection, trois lettres de Charles-Quint à François Rabelais.

"Des paperasses, ah! oui-dà!"

Mme Astier l'écoutait stupéfaite. Elle savait bien que depuis deux ou trois ans il s'était mis à collectionner des vieux papiers, il lui parlait quelquefois de ses trouvailles, qu'elle écoutait de cette oreille distraite et vague d'une femme qui entend la même voix d'homme depuis trente ans; mais jamais elle n'aurait pu supposer... Vingt mille francs pour trois pièces!... et comment n'acceptait-il pas?

Le bonhomme éclata comme un coup de mine:

"Vendre mes Charles-Quint!... Jamais!... Je vous verrais tous manquer de pain, aller aux portes, je n'y toucherais pas, entendez-vous!" Il frappait sur la table, très pâle, la bouche en avant, maniaque et féroce; un Astier-Rehu extraordinaire que sa femme ne connaissait pas. Les êtres ont ainsi dans le rayonnement subit d'une passion des aspects ignorés de leurs plus intimes. Presque aussitôt, redevenu très calme, l'académicien s'expliqua, un peu honteux; ces documents lui étaient indispensables pour la confection de ses livres, maintenant surtout qu'il n'avait plus les archives des Affaires étrangères. Vendre ces matériaux, ce serait renoncer à écrire! Aussi songeait-il plutôt à les accroître. Et finissant sur une note ambrée et tendre où l'on sentait tous les regrets, toutes les déceptions de sa paternité: "Après moi, monsieur mon fils vendra, s'il lui convient, et puisqu'il ne veut qu'être riche, je vous garantis qu'il le sera."

--Oui, mais en attendant..."

Ce fut dit, cet "en attendant," d'un petit ton flute si monstrueusement naturel et tranquille, que Leonard, outre de jalousie contre ce fils qui lui tenait tout le coeur de sa femme, riposta dans un solennel coup de machoire:

"En attendant, madame, que les autres fassent comme moi... Je n'ai pas d'hotel, moi, ni de chevaux, ni de charrette anglaise. Le tramway me suffit pour mes courses et, comme appartement, un troisieme sur entresol ou je suis la proie de Teyssedre; je travaille nuit et jour, j'entasse les volumes, deux, trois in-8o par an, je suis de deux commissions de l'Academie, je ne manque pas une seance, je figure a tous les enterrements, et meme, l'ete, je n'accepte aucune invitation de campagne pour ne pas perdre un seul jeton. Je souhaite a monsieur mon fils, quand il aura soixante-cinq ans, de montrer le meme courage!"

C'etait la premiere fois depuis longtemps qu'il parlait de Paul, et avec cette aprete. La mere en restait saisie, et dans le regard en dessous, presque cruel, qu'elle jetait a son mari, perceait comme un respect qui n'y etait pas tout a l'heure.

"On sonne... dit vivement Leonard, deja leve, la serviette au dos de sa chaise... Ce doit etre mon homme.

--Quelqu'un pour madame... Ils commencent de bonne heure, aujourd'hui!..."

Corentine posait une carte au bord de la table, de ses gros doigts de cuisine essuyes vivement a son tablier. Mme Astier regarda la carte. "Vicomte de Freydet;" un eclair traversa ses yeux... Et tout haut, d'un ton pose qui cachait sa joie: "M. de Freydet est donc a Paris?..."

--Oui, pour son livre...

--Ah! mon Dieu! son livre... Et moi qui ne l'ai pas encore coupe... De quoi ca parle-t-il, ce livre-la?..."

Elle precipitait ses dernieres bouchees, lavait le bout de ses doigts blancs dans son verre pendant que son mari lui donnait distraitemment quelques notions sur le nouveau volume de Freydet... _Dieu dans la Nature_, poeme philosophique... En instance pour le prix Boisseau... "Oh! il l'aura, n'est-ce pas?... Il faut qu'il l'ait... Ils sont si gentils, lui et sa soeur... Il est si bon pour cette pauvre paralytique."

Astier eut un geste evasif. Il ne pouvait repondre de rien, mais il recommanderait certainement Freydet, qui lui semblait en progres reel. "Mon appreciation personnelle, s'il vous la demande, est celle-ci: il y en a encore un peu trop pour mon gout, mais beaucoup moins que dans ses autres livres. Et dites-lui que son vieux maitre est content."

De quoi y avait-il trop? de quoi y avait-il moins? Mme Astier le savait probablement, car sans demander d'explications, elle sortit de table et passa, toute legere, dans le cabinet transforme en salon pour ce jour-la.

Derriere elle, Leonard Astier, de plus en plus preoccupe, emietta quelques instants avec son couteau ce qu'il restait de fromage d'Auvergne dans son assiette; puis derange de ses reflexions par Corentine, qui desservait en hate sans prendre garde a lui, il se leva

peniblement, et remontant dans sa soupenle par un petit escalier en echelle de moulin, il vint reprendre sa loupe et le vieux grimoire dont l'examen l'absorbait depuis le matin.

II

"Hep!... hep!..." Sur le charreton a deux roues qu'il conduit lui-meme, correct et droit, les guides hautes, Paul Astier file bon train vers son mysterieux dejeuner d'affaires: le Pont-Royal, les quais, la place de la Concorde. Dans ce decor de terrasses, de verdure et d'eau, avec un peu de fantaisie en tete, il pourrait croire que c'est l'aile de la fortune qui l'emporte, tant la route est unie, la matinee splendide; mais le garcon n'a pas le crane mythologique et, tout en roulant, il inspecte les cuirs neufs de l'attelage, s'informe du grainetier au jeune groom rable, tasse aupres de lui, l'air blagueur et rageur d'un petit ratier d'ecurie. Encore un, parait-il, ce grainetier, qui renacle sur la fourniture. "Ah!" fait Paul distraitemment, occupe deja d'autre chose. Les confidences de sa mere lui trottent dans l'esprit...

Cinquante-trois ans, la belle Antonia!... Ce dos, ces epaules, le plus parfait decolletage de la saison. Ce n'est pas Dieu croyable!... "Hep! la..." Il se la rappelle a Mousseaux, l'ete dernier, levee avant tout le monde, courant le parc avec ses chiens dans la rosee, cheveux au vent, la bouche fraiche... Ca n'avait pourtant pas l'air d'une femme fabriquee... meme qu'un jour, en landau, il s'est fait remiser, oh! mais remiser, sans un mot, rien que d'un coin d'oeil, comme un domestique, pour avoir seulement frole une jambe d'Hebe, longue, fine, solide... Cinquante-trois ans, cette jambe-la, jamais de la vie!... "Hep! hep! gare donc! Est-il traître, ce tournant du rond-point et de l'avenue d'Antin..." C'est egal! un sale coup qu'on lui monte, a cette pauvre femme, de lui marier son prince. Car enfin, m'man a beau dire, le salon de la duchesse leur a rudement servi a tous... Est-ce que le pere serait de l'Academie, sans elle? lui-meme, toutes ses commandes... Et l'heritage Loisillon, la perspective de ce beau logement sous la coupole... Non, deciderement, les femmes, comme rosserie!... Et avec ca que les hommes... Ce d'Athis, quand on pense tout ce qu'elle a fait pour lui... Ruine, vide, une loque, lorsqu'ils se sont connus. Aujourd'hui, ministre plenipotentiaire, membre de l'Academie des sciences morales et politiques pour un livre dont il n'a pas ecrit un mot: La Mission de la femme dans le Monde! Et pendant qu'elle travaille a lui decrocher une Ambassade, lui n'attend que le decret de l'Officiel pour filer a l'anglaise et, apres quinze ans d'un bonheur sans melange, poser a sa duchesse un de ces lapins!... En voila un qui l'a comprise, la mission de la femme dans le monde!... Faudrait voir a ne pas etre plus serin que lui... "Hep! hep!... porte, s'il vous plait!"

Le monologue est fini, le charreton en arret devant un hotel de la rue de Courcelles dont le portail s'ouvre a deux battants, tres lent, tres lourd, comme faisant une besogne dont il aurait perdu depuis longtemps l'habitude.

* * * * *

C'est la que vivait, cloitree depuis son deuil et la tragique aventure qui la fit veuve a vingt-six ans, la princesse Colette de Rosen. Les

chroniques du temps ont raconte le desespoir a grand fracas de ce jeune veuvage, les cheveux blonds coupes ras, jetes dans la biere, la chambre transformee en chapelle ardente, les repas solitaires, a deux couverts, et sur la table de l'antichambre, a leur place ordinaire, la canne, les gants, le chapeau du prince, comme s'il etait la, comme s'il allait sortir. Mais ce dont personne n'avait parle, c'est le devouement affectueux, la sollicitude presque maternelle de Mme Astier pour la "pauvre petite," en ces circonstances douloureuses.

La liaison de ces dames datait de quelques annees, d'un prix decerne par l'Academie au prince de Rosen pour un ouvrage historique. Astier-Rehu rapporteur: toutefois l'ecart de l'age, des positions, maintenait entre elles des distances que le deuil de la princesse supprima. Dans son eclatante rupture avec le monde, madame Astier fut seule exceptee; seule, elle put franchir le perron de l'hotel change en couvent ou pleurait la pauvre Carmelite noire a tete rase; seule, elle fut admise a entendre, deux fois par semaine, la messe dite a Saint-Philippe pour le repos de l'ame d'Herbert, et aussi la lecture des lettres que Colette ecrivait tous les soirs a son cher absent, lui racontant sa vie, l'emploi de ses journees. Il y a dans le deuil le plus austere des details materiels qui deshonoreraient la douleur mais que veut le monde, commandes de livrees, draperies d'equipages, l'ecoeurant contact du fournisseur aux facons hypocrites et dolentes; de tout cela Mme Astier s'etait chargee avec une patience inlassable, et prenant en tutelle cette lourde maison que de beaux yeux brouilles de larmes ne pouvaient plus conduire, elle epargnait a la jeune veuve tout ce qui derangeait son desespoir, ses heures pour prier, pleurer, correspondre "au dela," et porter des brasses de fleurs rares au Pere-Lachaise, ou Paul Astier surveillait l'erection du gigantesque mausolee en pierres commemoratives prises sur le lieu du desastre, selon le desir de la princesse.

Malheureusement, l'extraction, le transport de ces rochers dalmates, le granit dur a tailler, puis les mille projets, les changeants caprices de la veuve, qui ne trouvait rien d'assez grand, d'assez pompeux, a la taille de son heros mort, avaient cause tant de retards et d'entraves qu'en mai 1880, deux annees pleines apres la catastrophe et l'entreprise des travaux, le monument n'etait pas encore fini. C'est beaucoup, deux ans, pour une douleur demonstrative, toujours au paroxysme, prete a se donner en une fois. Sans doute le deuil subsistait, toujours austere d'apparence, l'hotel muet et ferme comme un caveau; mais au lieu de la statue vivante, en prieres et en larmes, au fond de la crypte, il y avait maintenant une jeune et jolie femme, dont les cheveux repoussaient serres et fins avec des revoltes de vie, des frisons, des ondulations.

De cette blonde chevelure revenue, le noir du veuvage s'eclaircissait comme egaye, ne semblait plus qu'un caprice d'elegance; et dans l'allure, la voix de la princesse, on sentait l'activite printaniere, cet air soulage, paisible, qu'on trouve chez les jeunes veuves a la seconde periode de leur deuil. Etat charmant. La femme goute pour la premiere fois la douceur de cet affranchissement, de cette libre possession d'elle-meme qu'elle n'a pas connue, passee toute jeune de la famille au mari; elle est delivree de la grossierete du male et, surtout, de cette crainte de l'enfant, de cette terreur dans l'amour qui est la caracteristique de la jeune femme moderne. Et l'evolution toute naturelle de la douleur debordante a ce complet apaisement s'accentuait ici de l'appareil du veuvage inconsolable dont la princesse Colette continuait a s'entourer; non par hypocrisie, mais comment, sans faire sourire la valetaille, donner l'ordre d'enlever ce chapeau qui attendait dans l'antichambre, cette canne en evidence, ce couvert pour l'absent?

comment dire: "Le prince ne dine pas ce soir." Seule, la correspondance mystique, "A Herbert, au ciel," avait faibli, espacee de jour en jour, reduite a un journal sur un ton fort calme dont s'amusait, sans rien dire, l'intelligente amie de Colette.

C'est qu'elle avait son plan, Mme Astier, une idee germee dans sa solide petite tete, un mardi soir, aux Francais, sur cette confidence a voix basse du prince d'Athis: "Ah! ma pauvre Adelaide, quel boulet!... que je m'ennuie!..." Tout de suite elle pensait a le marier avec la princesse, et ce fut un nouveau jeu, a l'envers du premier, non moins delicat et charmant. Il ne s'agissait plus de precher l'eternite des serments, de chercher dans Joubert ou autres honnetes philosophes des pensees comme celle-ci, copiee par la princesse en tete de son livre de mariage: "On n'est epouse et veuve avec dignite qu'une fois..." ni de s'extasier sur les graces viriles du jeune heros dont l'image en pied, en buste, de profil ou de trois quarts, sculpture, peinture, se dressait par tout l'hotel.

Au contraire, une depreciation graduee et savante: "Ne trouvez-vous pas, chere amie... ces portraits du prince lui font la machoire trop lourde... sans doute, je veux bien, il avait tout ceci un peu fort, un peu epais..." et, a tout petits coups empoisonnes, avec une douceur, une adresse infinies, se reprenant quand elle allait trop loin, guettant le sourire de Colette a une malice appuyee, elle arrivait a lui faire convenir que son Herbert avait toujours ete pas mal reitre, plus gentilhomme de nom que de facons, sans le grand air, par exemple, de ce prince d'Athis rencontre, l'autre dimanche, sur le perron de Saint-Philippe. "Si le coeur vous en dit, il est a marier, ma chere..." Ceci jete comme en l'air, sur un ton de badinage; puis repris, presente plus clairement. Eh! pourquoi pas? toutes les convenances y seraient, grand nom, situation diplomatique considerable; et pas de changement a la couronne ni au titre, ce qui avait bien son importance menagere: "Enfin, ma chere, s'il faut vous l'apprendre, un homme qui a pour vous le plus vif sentiment..."

Ce mot de sentiment blessa d'abord la princesse comme un outrage, mais elle s'habitua a l'entendre. On rencontrait d'Athis a l'eglise, puis rue de Beaune, en grand mystere, et Colette convenait bientot que lui seul aurait pu la faire renoncer au veuvage... Mais, quoi? son pauvre Rosen l'avait aimee si devotement, si uniquement!

"Oh! uniquement!..." faisait Mme Astier dans un petit sourire renseigne que suivaient des allusions, des demi-mots, et, comme toujours, l'empoisonnement de la femme par la femme. "Mais, chere amie, il n'y a pas d'amour unique, de mari fidele... les honnetes, les eleves s'arrangent pour ne pas attrister, humilier leur femme, troubler le menage..."

--Alors vous croyez qu'Herbert?...

--Mon Dieu! comme les autres."

La princesse se revoltait, boudait, fondait en ces larmes faciles, sans douleur, d'ou la femme sort apaisee et rafraichie comme une pelouse apres l'ondee. Tout de meme, elle ne cedait pas, au grand depit de Mme Astier bien loin de soupconner la cause reelle de cette resistance.

Le vrai, c'est qu'a force d'examiner ensemble ce projet de mausolee, frolant leurs mains et leurs cheveux sur les plans, les esquisses de

caveaux et de statues funebres, Paul et Colette s'etaient pris l'un pour l'autre d'une sympathie de camarades, peu a peu devenue plus tendre, jusqu'au jour ou Paul Astier surprit dans un regard pose sur lui le trouble d'un caprice, presque un aveu. Cette possibilite, ce reve, ce prodige lui apparut de Colette de Rosen l'epousant, lui apportant ses vingt ou trente millions. Oh! plus tard, apres un stage de patience, un siege en regle de la place. Avant tout, se mefier de m'man, tres subtile, tres forte, mais pechant par abus de zele, surtout lorsqu'il s'agissait de son Paul. Elle brulerait toutes les chances a vouloir hater la reussite. Il se cachait donc de Mme Astier, sans se douter qu'elle allait a contre-mine dans le meme chemin que lui, agissait tout seul, tres lentement, charmant la princesse par sa jeunesse elegante, sa gaité, son esprit blagueur dont il avait soin de rentrer les griffes, sachant que la femme, comme le peuple, comme l'enfant et tous les etres de naivete et de spontaneite, deteste l'ironie qui la deconcerte et qu'elle sent l'antagoniste des enthousiasmes, des reveries de l'amour.

* * * *

Ce matin de printemps, le jeune Astier arrivait avec plus d'assurance encore que d'habitude. C'etait la premiere fois qu'il dejeunait a l'hotel de Rosen, sous pretexte d'une visite a faire ensemble au Pere-Lachaise pour voir les travaux sur place. On avait choisi le mercredi, jour de Mme Astier, par une complicité muette afin de ne pas l'emmenner en tiers; aussi, malgre sa reserve, le prudent jeune homme, en franchissant le perron, jeta negligemment sur la vaste cour, les communs somptueux, un regard circulaire, enveloppant comme une prise de possession. Il se refroidit en traversant l'antichambre, ou suisse et valets de pied en grandissime deuil mat somnolaient sur les banquettes et semblaient en veillee funebre autour du chapeau du mort, un superbe chapeau gris annoncant la belle saison et l'entetement de la princesse a la perpetuite du souvenir. Paul s'en trouva vexe comme de la rencontre d'un rival: il ne se rendait pas compte de la difficulte pour Colette captive d'elle-meme, d'echapper a son immense deuil. Et, furieux, il se demandait: "Est-ce qu'elle va me faire déjeuner avec lui?..." quand le valet qui lui prenait sa canne et son chapeau des mains l'avertit que madame la princesse attendait monsieur dans le petit salon. Tout de suite introduit sous la rotonde vitree, verdie de plantes rares, il se rassura par la vue de deux couverts dresses sur une toute petite table, dont Mme de Rosen surveillait elle-meme l'installation.

"Une fantaisie, en voyant ce beau soleil... Nous serons comme a la campagne..."

Elle avait rumine cela toute la nuit, de ne pas manger avec ce beau garçon devant le couvert de l'autre; et ne sachant comment s'y prendre pour les gens, elle avait imagine de ceder la place, de commander tout a coup, en caprice: "Dans la serre."

En somme, le déjeuner d'affaires s'annonçait bien; le Romanée blanc au frais dans la vasque du petit rocher, parmi des fougères et des capillaires, du soleil sur les cristaux, sur la laque verte des feuilles decoupees, et les deux jeunes gens en face l'un de l'autre, leurs genoux se touchant presque, lui tres calme, ses yeux clairs brulants et froids, elle toute rose et blonde, ses cheveux repousses en fin plumage onde, marquant la forme de sa petite tete sans le moindre artifice de coiffure feminine. Et tandis qu'ils parlaient de choses indifferentes, mentant a leur vraie pensee, Paul Astier triomphait de voir la-bas, dans la salle a manger deserte, s'ouvrant au va-et-vient silencieux du service, le

couvert du mort, reduit pour la premiere fois a l'ennui de la solitude.

III

Mademoiselle Germaine de Freydet

Clos-Jallanges

Par Mousseaux

(Loir-et-Cher)

Voici tres exactement, ma chere soeur, l'emploi de mon temps a Paris. Je compte ecrire cela chaque soir et t'envoyer le paquet deux fois par semaine, tout le temps de mon sejour.

Donc, arrive ce matin, lundi. Descendu, comme toujours, dans mon calme petit hotel de la rue Servandoni, ou je n'entends du grand Paris que les cloches de Saint-Sulpice et le bruit continuel d'une forge voisine, ce fer frappe en mesure que j'aime comme un rappel du village. Tout de suite couru chez l'editeur: "Quand paraissons-nous?"

--Votre livre? mais il a paru il y a huit jours."

Paru et meme disparu dans les profondeurs de cette terrible usine Manivet, toujours fumante, haletante, en mal d'un bouquin nouveau. Lundi, justement, c'etait le lancage d'un grand roman de Horscher: _La Faunesse_, tire a je ne sais combien de cinquante mille exemplaires, en piles, en ballots, dans toute la hauteur de la librairie; et tu te figures la tete distraite des commis, l'air egare, tombe de la lune, de l'excellent Manivet quand j'ai parle de mon pauvre volume de vers et de mes chances au prix Boisseau. J'ai demande quelques exemplaires destines aux membres de la commission, et me suis sauve a travers des rues, de vraies rues de _Faunesse_ montant jusqu'au plafond. En voiture, regarde, feuillete le volume, qui m'a plu avec la gravite de son titre: _Dieu dans la Nature_; un peu minces, peut-etre, a la reflexion, les lettres du titre, pas assez noires, ne tirant pas l'oeil, mais, bah! ton joli nom de Germaine, en dedicace, nous portera bonheur. Laisse deux exemplaires rue de Beaune, chez les Astier, qui n'ont plus, comme tu sais, leur appartement des Affaires etrangeres; Mme Astier a cependant garde son jour. A mercredi donc pour savoir ce que le maitre pense de mon oeuvre; et je file a l'Institut, ou j'arrive encore en pleine usine a vapeur.

Vraiment, l'activite de ce Paris est prodigieuse, surtout pour ceux qui, comme nous, vivent toute l'annee au calme et au large des champs. Trouve Picheral,--tu sais, le monsieur si poli du secretariat, qui t'avait si bien placee, il y a trois ans, a la seance de mon prix,--Picheral et ses commis, dans un brouhaha de noms, d'adresses, jetes d'un bureau a l'autre parmi l'etalage des cartes bleues, jaunes, vertes, de tribunes, pourtour, hemicycle, entree A, entree B, tout le lancement des invitations a la grande seance annuelle qu'honorera cette fois une Altesse en tournee, le grand-duc Leopold. "Desole, monsieur le vicomte... Picheral m'appelle toujours ainsi, tradition de Chateaubriand sans doute... mais il faut attendre...--Faites, faites, M. Picheral."

Tres amusant, le bonhomme, et tres courtois; il me fait penser a Bonicar, a nos lecons de maintien dans la galerie couverte, chez grand'mere de Jallanges,--et irritable, comme notre ancien maitre a danser, quand on le contrecarre. J'aurais voulu que tu l'entendes parler au comte de Bretigny, l'ancien ministre, un des grands seigneurs de l'Academie, venu la, pendant que j'attendais, pour une reclamation de jetons. Il faut te dire que le jeton de presence vaut six francs, l'ancien ecu de six livres; ils sont quarante academiciens, soit deux cent quarante francs par seance, a repartir entre les assistants, dont la part est plus forte, naturellement, quand ils sont moins nombreux. La paye se fait tous les mois, en ecus, dans des sacs de gros papier portant chacun, epingle dessus, son bordereau comme une note de blanchisseuse. Bretigny n'avait pas son compte, il lui manquait deux jetons, et c'etait tout ce qu'il y a de plus drole, ce richissime richard, president de je ne sais combien de conseils d'administration, venant en equipage reclamer ses douze francs. Il n'en a eu que six, que Picheral, apres un long debat, lui a jetes de haut comme a un commissionnaire et qu'a empoches l'immortel avec une joie infinie. C'est si bon, l'argent gagne a la sueur de son front! Car il ne faut pas croire qu'on flane a l'Academie; ces legs, ces fondations dont le nombre augmente d'annee en annee, tant d'ouvrages a lire, de rapports a grossoyer, et le dictionnaire, et les discours!... "Posez votre livre, mais ne vous montrez pas, m'a dit Picheral, apprenant que je concourais... Cette besogne forcee qu'on leur apporte rend nos messieurs ferores aux postulants."

Je me rappelle en effet l'accueil de Ripault-Babin et de Laniboire a mon dernier prix. Toutefois, quand c'est une jolie femme, les choses se passent autrement. Laniboire devient grivois; Ripault-Babin, toujours bouillant quoique octogenaire, offre a la candidate un peu de pate de guimauve et chevrote: "Portez-la d'abord a vos levres... Je la finirai." J'ai cueilli le propos au secretariat meme, ou les immortels sont traitees avec une aimable desinvolture. "Le prix Boisseau? Attendez donc... vous avez deux ducs, trois Petdeloup, deux cabotins." C'est ainsi que, dans l'intimite des bureaux, se subdivise l'Academie francaise. Les ducs, ce sont tous les gens de noblesse et l'episcopat; les Petdeloup comprennent les professeurs et savants divers; par cabotins, on entend les avocats, hommes de theatre, journalistes, romanciers.

Ayant donc les adresses de mes Petdeloup, ducs et cabotins, j'ai dedicace un de mes exemplaires a l'aimable Picheral, un autre, pour la forme, au pauvre M. Loisillon, le secretaire perpetuel, qu'on dit a toute extremite, et je me suis empressé de distribuer le reste a tous les bouts de Paris. Il faisait un temps superbe, le bois de Boulogne que j'ai traverse en revenant de chez Ripault-Babin--portez-le d'abord a vos levres--embaumait l'aubepine et la violette, je me croyais chez nous, a ces premiers jours de printemps hatif ou l'air est si frais et le soleil si chaud, et l'envie me venait de tout negliger pour rentrer a Jallanges, pres de toi. Dine au boulevard, tout seul, melancoliquement; fini ma soiree aux Francais, ou l'on jouait Le Dernier Frontin de Desminieres. Un de mes juges pour le prix Boisseau, ce Desminieres; aussi ne dirai-je qu'a toi combien ses vers m'ont ennuye. La chaleur, le gaz, j'avais le sang a la tete. Tous ces comediens jouaient comme pour le grand roi; et pendant qu'ils devaient les alexandrins pareils aux bandelettes d'une momie qu'on demaillote, l'odeur des epines de Jallanges me poursuivait encore, et je me recitais les jolis vers de Du Bellay, presque un pays:

Plus que le marbre dur me plait l'ardoise fine,
Plus mon Loire Gaulois que le Tibre latin,
Plus mon petit Lire que le mont Palatin
Et plus que l'air marin la douceur angevine.

Mardi. Courses dans Paris tout le matin, stations devant les libraires, cherchant mon livre aux vitrines. _La Faunesse... La Faunesse..._ On ne voyait que ça partout, bande de l'annonce "vient de paraître," puis, de loin en loin, un pauvre _Dieu dans la Nature_, piteux, enfoui. Quand on ne me regardait pas, je le mettais sur la pile, bien en vue, mais personne ne s'arrêtait. Si, boulevard des Italiens, un negre, tres bien, l'air intelligent... Il a feuilleté mon bouquin cinq minutes, puis est parti sans l'acheter. J'avais envie de le lui offrir.

A déjeuner, dans un coin de taverne anglaise, lu les journaux. Pas un mot sur moi, pas même une petite annonce. Ce Manivet est si négligent! a-t-il seulement fait les envois, comme il me le jure? Et puis il en paraît tant de livres. Paris en est submergé. C'est triste tout de même, ces vers qui vous brûlaient les doigts quand on les écrivait dans la joie, dans la fièvre, qui vous semblaient beaux, à remplir, illuminer le monde, les voila qui circulent, plus ignorés que lorsqu'ils vous bourdonnaient obscurément dans le cerveau; un peu l'histoire de ces toilettes de bal, revêtues dans l'enthousiasme de la famille, qu'on se figure devoir tout eclipser, tout écraser, et qui, sous le lustre, se perdent dans la quantité. Ah! ce Herscher est bien heureux. On le lit, lui; on le comprend. J'ai rencontré des femmes ayant au bras, dans leur mantelet, ce volume jaune tout frais paru... Misère de nous! on a beau se mettre en dehors et au-dessus de la foule, c'est pour elle qu'on écrit. S'élève de tous, dans son île, ayant perdu jusqu'à l'espoir d'une voile à la chute de l'horizon, Robinson, même grand génie poétique, eût-il jamais fait des vers? Longuement réfléchit là-dessus en battant les Champs-Élysées, perdu comme mon livre dans ce grand flot indifférent.

Je revenais dîner à mon hôtel, pas mal assombri, comme tu penses, quand sur le quai d'Orsay, devant la ruine envahie de verdure de la Cour des Comptes, je me heurte à un grand diable encombrant et distrait: "Freydet!--Vedrine!" Tu n'as pas oublié mon ami le sculpteur Vedrine qui, du temps qu'il travaillait à Mousseaux, était venu passer une après-midi à Clos-Jallanges avec sa jeune et charmante femme. Il n'a pas changé, seulement un peu blanc vers les tempes; il tenait par la main ce bel enfant aux yeux de fièvre que tu admirais, s'en allait le front haut, de lents gestes descriptifs, l'air planant et superbe d'une promenade élyséenne que suivait à distance Mme Vedrine poussant la petite voiture ou riait une fillette, née depuis leur voyage en Touraine.

"Ca lui en fait trois, moi compris," m'a dit Vedrine montrant sa femme; et c'est bien vrai que dans le regard dont elle couve son mari, il y a la maternité paisible et tendre d'une madone flamande en extase devant son fils et son Dieu. Cause longtemps debout contre le parapet du quai; cela me faisait du bien d'être avec ces braves gens. En voila un, Vedrine, qui se moque du succès, et du public, et des prix d'Académie. Apparenté comme il est, cousin des Loisillon, du baron Huchénard, il n'aurait qu'à vouloir, à teindre d'un peu d'eau son vin trop raide; il obtiendrait des commandes, le prix biennal, serait de l'Institut demain. Mais rien ne le tente, pas même la gloire. "La gloire, me disait-il, j'en ai goûté deux ou trois fois, je sais ce que c'est... tiens, il

t'arrive en fumant de prendre ton cigare a rebours, eh bien! c'est ca la gloire. Un bon cigare dans la bouche par le cote du feu et de la cendre...

--Mais enfin, Vedrine, si tu ne travailles ni pour la gloire ni pour l'argent...

--Oh! ca...

--Oui, je sais ton beau mepris... Alors, pourquoi te donner tant de mal?

--Pour moi, pour ma joie personnelle, le besoin de creer, de m'exprimer."

Evidemment, celui-la, dans l'ile deserte, eut continue son labeur. C'est le veritable artiste, inquiet, curieux d'une forme nouvelle, et, dans ses intervalles de travail, cherchant avec d'autres matieres, d'autres elements, a contenter son gout d'inedit. Il a fait de la poterie, des emaux, ces belles mosaïques de la salle des gardes que l'on admire a Mousseaux. Puis, la chose achevee, la difficulte vaincue, il passe a une autre; son reve, en ce moment, c'est d'essayer de la peinture, et, sitot son paladin termine, une grande figure de bronze pour le tombeau de Rosen, il compte, comme il dit, "se mettre a l'huile!" Et sa femme approuve toujours, chevauche avec lui toutes ses chimeres; la vraie femme d'artiste, silencieuse, admirante, ecartant du grand enfant ce qui blesserait son reve, heurterait son pied dans sa marche d'astrologue. Une femme, ma chere Germaine, a faire desirer le mariage. Oui, j'en connaîtrais une pareille, je l'amenerais a Clos-Jallanges et je suis sur que tu l'aimerais; mais ne t'effraie pas, les Mme Vedrine sont rares, et nous continuerons a vivre tous deux, comme maintenant, jusqu'a la fin.

On s'est quitte en prenant rendez-vous pour jeudi prochain, non pas chez eux a Neuilly, mais a l'atelier du quai d'Orsay ou ils passent la journee tous ensemble. Cet atelier, paraît-il, est la chose la plus extraordinaire du monde: un coin de l'ancienne Cour des Comptes ou le sculpteur a obtenu de travailler dans la verdure sauvage et les pierres croulantes. En m'en allant, je me retournais pour les voir marcher le long du quai, le pere, la mere, les petits, tous serres dans cette lumiere paisible du couchant qui les dorait comme un tableau de Sainte-Famille. Ebauche quelques vers la-dessus, le soir, a l'hotel; mais les voisins me genent, je n'ose pas donner de la voix. Il me faut mon grand cabinet de Jallanges, mes trois croisees sur le fleuve et les pentes de vignes.

* * * * *

Et enfin nous voila a mercredi, le grand jour, les grandes nouvelles, que je veux te donner par le detail. J'attendais, je te l'avoue, ma visite aux Astier avec un battement de coeur qui s'accentuait, aujourd'hui, en montant ce vieil escalier majestueux et humide de la rue de Beaune. Qu'allait-on me dire de mon livre? Mon maitre Astier aurait-il eu seulement le temps de l'ouvrir? C'etait si grave, le jugement de cet excellent homme qui a garde pour moi son prestige de professeur en chaire, et devant qui je me sentirai toujours ecolier. Sa decision impartiale et sure serait certainement celle de l'Academie pour le prix Boisseau. Aussi, quelle angoisse impatiente, tandis que j'attendais dans le grand cabinet de travail que le maitre abandonne a sa femme pour sa reception de chaque semaine.

Ah! ce n'est plus ici l'appartement du ministere. La table de l'historien est poussee dans une encoignure, masquee d'un grand paravent en etoffe ancienne qui dissimule en meme temps une partie de la bibliotheque. En face, dans le panneau d'honneur, le portrait de Mme Astier, encore jeune, ressemblant a son fils d'une facon extraordinaire, aussi au vieux Rehu que j'ai, depuis tantot, l'honneur de connaitre. Ce portrait est d'une distinction un peu triste, froide et ciree comme cette grande piece sans tapis, drapée de rideaux sombres sur une cour plus sombre encore. Mais Mme Astier vient d'apparaître et son aimable accueil transforme tout, autour de moi. Qu'y a-t-il dans l'air de Paris pour garder la grace d'un visage de femme au dela du temps, comme sous le verre d'un pastel? Je l'ai trouvee rajeunie de trois ans, cette blonde fine, aux yeux aigus. Elle m'a d'abord parle de toi, de ta chere sante, s'interessant a notre menage fraternel; puis, vivement: "Et votre livre?... parlons de votre livre!... Quelle merveille! Je vous ai lu toute la nuit..." Et mille louanges delicates, deux ou trois vers cites juste, avec l'assurance que mon maitre Astier etait ravi; il l'avait chargee de me le dire, dans le cas ou il ne pourrait quitter ses archives.

Rouge d'habitude, je devais etre ponceau, comme a la fin d'un diner de chasse; mais ma joie est vite tombee, aux confidences que la pauvre femme etait entraineée a me faire sur la detresse de leur situation. Des pertes d'argent, leur disgrâce, le maitre travaillant nuit et jour a ses livres historiques d'une fabrication si lente, si couteuse, et que le public n'achete pas. Puis l'aieul, le vieux Rehu qu'il faut aider, car il n'a guere que ses jetons, et a son age, quatre-vingt-dix-huit ans, que de precautions, de gateries! Sans doute, Paul est un bon fils, travailleur, en passe d'arriver; seulement ces entrees de carriere sont terribles. Aussi Mme Astier lui cache-t-elle leur misere, comme a son mari, pauvre cher grand homme dont j'entendais le pas lourd, paisible, au-dessus de ma tete, pendant que sa femme me demandait, avec un tremblement de levres, des mots qu'elle cherchait, qu'elle s'arrachait, si je ne pourrais pas... Ah! divine, divine creature, j'aurais voulu baiser les dentelles de sa robe... Et tu comprends maintenant, soeur cherie, la depeche que tu as recue tantot, et pour qui les dix mille francs que je te demande par le retour du courrier. Je pense que tu as envoye tout de suite chez Gobineau. Si je ne l'ai pas averti directement, c'est que nous "faisons de moitie" en tout, toi et moi, et que nos elans de generosite, de pitie, doivent etre en commun comme le reste... Mais, mon amie, est-ce effrayant, ces facades parisiennes, brillantes, glorieuses, et qui cachent de telles douleurs!

Cinq minutes apres ces navrants aveux, le monde arrive, les salons pleins, Mme Astier parlait et repondait avec une parfaite aisance d'esprit, la mine et la voix heureuses, a me donner la chair de poule. Vu, la, Mme Loisillon, la femme du secretaire perpetuel, qui ferait bien mieux de garder son malade que de fatiguer la societe des charmes de son delieux appartement, le plus confortable de l'Institut, trois pieces de plus que du temps de Villemain. Si elle ne l'a pas repete dix fois, d'une voix rogue de commissaire-priseur, et devant une amie logee a l'etroit, dans l'emplacement d'une ancienne table d'hote!

Avec Mme Ancelin, un nom que citent souvent les feuilles mondaines, rien de pareil a craindre. Cette bonne grosse dame toute ronde, la figure rouge et poupine, qui flute ses mots ou plutot ceux qu'elle recueille et colporte, est bien la plus aimable personne. Encore une qui a passe la nuit a me lire. Apres cela, c'est peut-etre une formule. Elle m'a ouvert

tout grand son salon, un des trois ou frequente et s'agite l'Academie. Picheral dirait que Mme Ancelin, affolee de theatre, recoit plus volontiers les cabotins, Mme Astier les Petdeloup, et que la duchesse Padovani accapare les ducs, la gentry de l'Institut. Mais en somme, ces trois rendez-vous de gloire et d'intrigue ouvrent les uns sur les autres, car j'ai vu defiler, mercredi, rue de Beaune, un assortiment varie d'immortels de toutes categories: Danjou, l'auteur dramatique, Rousse, Boissier, Dumas, de Bretigny, le baron Huchénard des Inscriptions et Belles Lettres, le prince d'Athis des Sciences morales et politiques. Il y a encore un quatrieme salon en formation, celui de Mme Eviza, une juive aux joues pleines, aux longs yeux etroits, et qui flirte avec tout l'Institut, dont elle porte les couleurs, des broderies vertes sur sa veste printaniere et son petit chapeau aux ailes de caducee. Oh! mais un flirt jusqu'a l'inconvenance... Je l'entendais dire a Danjou, qu'elle invitait:

"Chez Mme Ancelin c'est: ici l'on dine. Chez moi: ici l'on aime.

--Il me faut les deux... loge et nourri," repondait froidement Danjou, que je crois un parfait cynique, sous son masque dur, immobile, sa toison noire et drue de patre du Latium. Belle diseuse, Mme Eviza, d'une erudition imperturbable, citant au vieux baron Huchénard des phrases entieres de ses Habitants des Cavernes discutant le poete Shelley avec un tout jeunet critique de revue, correctement et sagement grave, le col haut sous son menton pointu.

Dans ma jeunesse, on debutait par des vers, pour aller n'importe ou, a la prose, aux affaires, au barreau. Maintenant, c'est par la critique et, generalement, par une etude sur Shelley. Mme Astier m'a presente a ce petit monsieur dont les decisions comptent dans le monde litteraire, mais ma moustache et mon hale de soldat laboureur lui ont probablement deplu, nous n'avons echange que peu de mots tandis que j'observais la comedie des candidats, femmes ou parentes de candidats, venant se montrer, tater l'eau, car Ripault-Babin est bien vieux et Loisillon ne peut durer: deux fauteuils en perspective autour desquels s'echangeant des regards furieux, des paroles empoisonnees.

Tu sais, Dalzon, ton romancier, il etait la; bonne, franche et spirituelle figure, bien celle de son talent. Mais tu aurais souffert de le voir humble et fretillant, devant une non-valeur comme Bretigny qui n'a jamais rien fait, qui tient a l'Academie la place reservee de l'homme du monde, celle du "pauvre" en province, aux tablees du jour des Rois; et non seulement aupres de Bretigny, mais de chaque academicien qui entrait, attentif aux anecdotes du vieux Rehu, riant aux moindres malices de Danjou, du rire lache, ecolier, que Vedrine appelait a Louis-le-Grand le "rire au professeur." Tout cela pour monter, des douze voix qu'il eut l'an dernier, a la majorite necessaire.

Le vieux Jean Rehu est apparu un moment chez sa petite-fille, prodigieusement vert et droit, sangle dans sa longue redingote, avec une toute petite figure ratatinee, comme tombee dans le feu, et de la barbe courte et cotonneuse, une mousse sur de la vieille pierre. Des yeux vifs, une memoire admirable; mais il est sourd, ce qui l'attriste, le condamne a des monologues d'interessants et personnels souvenirs. Il nous racontait aujourd'hui l'interieur de l'imperatrice Josephine a la Malmaison, sa payse, comme il l'appelle, creoles tous deux, de la Martinique. Il nous la montrait dans ses mousselines et ses chales, sentant le musc a renverser, entouree de fleurs des colonies que, meme en temps de guerre, les flottes ennemies laissaient galamment passer. Il

nous parlait aussi de l'atelier David pendant le Consulat, il nous faisait le peintre, sa joue gonflée, sa bouche de travers, pleine de bouillie, tutoyant, rudoyant ses élèves. Et toujours, à la fin de chaque récit, l'Ancêtre témoin de tant de choses à un hochement de tête, regarde au loin, et de sa voix forte dit: "J'ai vu ça, moi..." mettant en quelque sorte une signature d'authenticité au bas du tableau.

Je dois dire qu'à part Dalzon qui buvait hypocritement ses paroles, j'étais seul dans le salon à m'intéresser aux récits de ce patriarche, plus curieux pour moi que les historiettes d'un certain Lavaux, journaliste, bibliothécaire, je ne sais trop, en tout cas terriblement bavard et renseigne. Dès qu'il est arrivé: "Ah! voilà Lavaux... Lavaux..." et tout de suite un cercle autour de lui, on rit, on s'ébat; le plus sourcilieux des immortels se délecte aux anecdotes de ce gros homme, sorte de chanoine papelard et rase, la face rubiconde, les yeux en bille, entremêlant ses potins et ses discours de: "Je disais à de Broglie... Dumas me racontait, l'autre soir... Je tiens ceci de la duchesse..." s'appuyant des plus grands noms, des illustrations de tout genre, choyé de toutes ces dames qu'il met au courant des intrigues académiques, diplomatiques, littéraires et mondaines, intime de Danjou qui le tutoie, familier du prince d'Athis avec qui il est entre, traitant Dalzon de haut en bas, aussi le jeune critique de Shelley, enfin doué d'une autorité, d'une puissance que je ne puis m'expliquer.

Dans le fatras d'anecdotes qu'il tirait de ses inépuisables bajoues, pour la plupart des charades à mon ingénuité provinciale, une seulement m'a frappé: l'aventure d'un jeune garde-noble, le comte Adriani, qui, traversant Paris avec son oblat pour porter à je ne sais qui la barrette et la calotte cardinalices, aurait oublié ces deux insignes chez une belle de nuit rencontrée dans la gare même au saut du wagon, et dont le pauvre garçon, éperdu dans Paris, ne savait ni le nom, ni l'adresse. Le voilà obligé d'écrire à la cour de Rome pour remplacer les deux coiffures sacerdotales dont la demoiselle doit être bien embarrassée. Le piquant, c'est que ce petit comte Adriani est le propre neveu du nonce, et qu'à la dernière soirée de la duchesse--on dit, ici, la duchesse tout court comme à Mousseaux--il racontait son histoire en toute innocence et dans un délicieux jargon que Lavaux imite à ravir: "Dans la gare, Monsignor il me dit: Pepino, porte le berretto... Z'avais déjà le zucchetto... avec le berretto ça m'en faisait deux..." Et les roulements d'yeux du jeune et ardent papalin en arrêt devant la drolesse: "Cristo! qu'elle est bella..."

Au milieu des rires, des petits cris: "Charmant... Ah! ce Lavaux... ce Lavaux..." je demande à Mme Ancelin assise près de moi: "Qu'est-ce donc que ce M. Lavaux? Qu'est-ce qu'il fait?" La bonne dame a paru stupéfaite: "Lavaux?... Connaissiez pas?... Mais c'est le zèbre de la duchesse..." Elle est partie là-dessus, courant après Danjou, et me voilà bien informé. Ce monde parisien est extraordinaire, son dictionnaire se renouvelle à chaque saison. Zèbre, un zèbre! Qu'est-ce que cela peut vouloir dire? Mais je m'aperçois que ma visite se prolonge hors de toute convenance et que mon maître Astier ne descend pas. Il faut partir. Je me glisse entre les fauteuils pour aller saluer la maîtresse de maison; au passage, aperçu Mlle Moser qui pleure dans le gilet blanc de Bretigny. Depuis dix ans qu'il a posé sa candidature, le pauvre Moser décourage n'ose plus lui-même, il envoie sa fille, personne déjà mûre, pas jolie, et qui se donne un mal d'Antigone, monte des étages, s'improvise commissionnaire et corvéable des académiciens et de leurs femmes, corrige les épreuves, soigne les rhumatismes des uns et des autres, use son triste célibat à cette poursuite du fauteuil ou son

pere n'atteindra jamais; en noir, modeste, mal coiffée, elle encombre la sortie, non loin de Dalzon qui, très agité, se débat entre deux académiciens à têtes de juges et proteste d'une voix étranglée:

"Pas vrai... une infamie!... Jamais écrit cela..."

Mystère!... Madame Astier, qui pourrait me renseigner, est elle-même en conférence très intime avec Lavaux et le prince d'Athis.

Tu as dû l'apercevoir en voiture avec la duchesse, roulant sur les routes de Mousseaux, ce d'Athis, Samy, comme on l'appelle, un long, mince, chauve, casse en deux, la figure fripée, d'un blanc de cire, une barbe noire jusqu'au milieu de la poitrine, comme si tous les cheveux qui lui manquent étaient tombés dans cette barbe; un homme qui ne parle pas, et qui, lorsqu'il vous regarde, semble scandalisé que vous osiez respirer dans le même air que lui. Ministre plénipotentiaire, réserve, subtil, le genre britannique,--il est petit neveu de lord Palmerston,--on le cote très haut à l'Institut et au quai d'Orsay. C'est, paraît-il, le seul de nos charges d'affaires que Bismarck n'ait jamais osé regarder en face. On le dit sur le point d'occuper une de nos grandes ambassades. Que deviendra la duchesse? Le suivre, quitter Paris? c'est bien grave pour cette mondaine. Et puis, à l'étranger, acceptera-t-on cette liaison équivoque et reconnue, consacrée ici comme un mariage, grâce à la tenue, aux ménagements gardés et au triste état du duc, hémiplégique, plus vieux de vingt ans que sa femme qui est aussi sa nièce?

Sans doute, le prince s'entretenait de ces choses graves avec Lavaux et Mme Astier, quand je me suis approché d'eux. Nouveau venu dans n'importe quel monde, on s'aperçoit bientôt comme on en est peu, au courant de rien, des mots, des idées, un importun. Je m'en allais, quand la bonne Mme Astier me rappelle: "Montez donc le voir... il sera si heureux..." Et je monte vers mon vieux maître, par un étroit escalier intérieur. Du fond du corridor, j'entends sa forte voix: "C'est vous, Fage?"

--Non, mon bon maître.

--Tiens, Freydet! Prenez garde, baissez la tête..."

Impossible, en effet, de se tenir debout dans cette soupente, et quelle différence avec les archives du ministère où je le vis la dernière fois, cette haute galerie tapissée de cartons.

"Un chenil, n'est-ce pas? m'a dit l'excellent homme en souriant, mais si vous saviez quels trésors!..." Et son geste indiquait un grand classeur renfermant au moins dix mille pièces autographiques des plus rares, recueillies par lui en ces dernières années. "Il y en a, de l'histoire, là-dedans, répétait-il en se montant, agitant sa loupe à grimoire; et de la neuve et de la solide, quoi qu'ils en aient!"

Au fond, il me semblait assombri et nerveux. On a été si dur avec lui. Cette destitution brutale; et puis, comme il continuait à publier des livres d'histoire très documentés, n'a-t-on pas dit qu'il avait décatalogué des pièces du fonds Bourbon. Et d'où est venue cette calomnie? de l'Institut même, de ce baron Huchenard qui se fait appeler le prince des autographiles français, et que la collection Astier désespère. De là une guerre hypocrite et sauvage, un lancinement de perfidies, d'attaques en dessous. "Jusqu'à mes Charles-Quint... mes Charles-Quint qu'on me conteste maintenant... Pourquoi, je vous

demande? Pour un lapsus, une vetille: Maitre Rabelais au lieu de frere Rabelais... comme si la plume des Empereurs ne fourchait jamais... Mauvaise foi! mauvaise foi!" Et voyant que je m'indignais avec lui, mon bon maitre me prit les mains: "Laissons ces vilenies... Mme Astier vous a dit, n'est ce pas, pour votre livre? Il y en a encore un peu trop pour mon gout... mais, n'importe! je suis content." Ce dont il y a trop dans mes vers, c'est ce qu'il appelle la mauvaise herbe, imagination, fantaisie; au lycee, deja, il nous faisait la guerre la-dessus, arrachant, epluchant. Maintenant, ecoute ceci, ma Germaine; mot pour mot la fin de notre entretien.

Moi: "Pensez vous, mon maitre, que j'aie quelque chance pour le prix Boisseau?"

Le maitre: "Apres ce livre-la, mon cher enfant, ce n'est pas un prix, c'est un fauteuil qu'il vous faut. Loisillon en a dans l'aile, Ripault ne durera pas longtemps... Ne bougez pas, laissez moi faire... Pour moi, des ce moment, votre candidature est posee..."

Qu'ai-je dit ou repondu? Je n'en sais rien. Tel etait mon trouble heureux qu'il me semble rever encore. Moi, moi, de l'Academie francaise!... Oh! soigne-toi, soeur cherie, gueris tes maudites jambes, que tu puisses venir a Paris pour le grand jour, voir ton frere l'epee au cote, dans l'habit vert brode de palmes, prendre place parmi tout ce que la France compte d'illustre. Tiens! la tete me tourne, je t'embrasse vite et vais me coucher,

Ton frere bien aimant,

ABEL DE FREYDET.

Tu penses qu'au milieu de ces aventures, j'ai oublie les graines, paillassons, arbustes, toutes mes emplettes; ce sera pour bientot, je resterai ici quelque temps. Astier-Rehu m'a bien recommande de ne rien dire, mais de frequenter les milieux academiques. Me montrer, qu'on me voie, c'est plus important que tout.

IV

"Mefie-toi, mon Freydet... Je connais ce coup-la, c'est le coup du racolage... Au fond, ces gens se sentent finis, en train de moisir sous leur coupole... L'Academie est un gout qui se perd, une ambition passee de mode... Son succes n'est qu'une apparence... Aussi, depuis quelques annees, l'illustre compagnie n'attend plus le client chez elle, descend sur le trottoir et fait la retape. Partout, dans le monde, les ateliers, les librairies, les couloirs de theatre, tous les milieux de litterature ou d'art, vous trouvez l'academicien racoleur souriant aux jeunes talents qui bourgeonnent: "L'Academie a l'oeil sur vous, jeune homme!..." Si le renom est deja venu, si l'auteur en est a son troisieme ou quatrieme bouquin, comme toi, alors l'invite est plus directe: "Pensez a nous, mon cher, c'est le moment..." Ou brutalement, dans une bourrade affectueuse: "Ah ca! deciderement, vous ne voulez pas etre des notres?..." Le coup se fait aussi, mais plus insinuant, plus en douceur, avec l'homme du monde, traducteur de l'Arioste, fabricant de comedies de societes: "He! he!... dites donc... mais savez-vous que...?" Et si le

mondain se recrie sur son indignite, le peu de sa personne et de son bagage, le racoleur lui sort la phrase consacree: "l'Academie est un salon..." Bon sang de Dieu! ce qu'elle a servi, cette phrase-la: "l'Academie est un salon... elle ne recoit pas l'oeuvre seulement, mais l'homme..." En attendant, c'est le racoleur qui est recu, choye, de tous les diners, de toutes les fetes... Il devient le parasite adule des esperances qu'il fait naitre et qu'il a soin de cultiver..."

Ici, le bon Freydet s'indigna. Jamais son maitre Astier ne se livrerait a des besognes aussi basses. Et Vedrine haussant les epaules:

"Lui, mais c'est le pire de tous, le racoleur convaincu, desinteresse... Il croit a l'Academie; toute sa vie est la, et quand il vous dit: "Si vous saviez que c'est bon!" avec le clapement de langue qui savoure une peche mure, il parle comme il pense et son amorce est d'autant plus forte et dangereuse. Par exemple, une fois l'hamecon happe, bien ancre, l'Academie ne s'occupe plus de son patient, elle le laisse s'agiter, barboter... Voyons, toi, pecheur, quand tu as pris une belle perche, un brochet de poids et que tu le files derriere ton bateau, comment appelles-tu ca?

--Noyer le poisson?...

--Tout juste! Regarde Moser... A-t-il bien une tete de poisson noye!... dix ans qu'on le charrie a la remorque. Et de Salele, et Guerineau... combien d'autres qui ne se debattent meme plus.

--Mais enfin, on y entre, a l'Academie, on y arrive...

--Jamais a la remorque... Et puis, quand on reussit, la belle affaire! Qu'est-ce que ca rapporte?... de l'argent? pas tant que tes foins... La notoriete? Oui, dans un coin d'eglise grand comme un fond de chapeau... Encore si ca donnait du talent, si ceux qui en ont ne le perdaient pas une fois la, glaces par l'air de la maison. L'Academie est un salon, tu comprends; il y a un ton qu'il faut prendre, des choses qui ne se disent pas ou s'attenuent. Finies, les belles inventions; finis, les coups d'audace a se casser les reins. Les plus grouillants ne bougent plus, de peur d'un accroc a l'habit vert; c'est comme les petits qu'on endimanche: "Amusez-vous, mais ne vous salissez pas." Ils s'amusent, je t'en reponds... Il leur reste, je sais bien, l'adulation des popotes academiques et des belles dames qui les tiennent. Mais c'est si ennuyeux! J'en parle par experience, m'y etant laisse quelquefois trainer. Oui, comme dit le vieux Rehu, j'ai vu ca, moi!... Des pecores pretentieuses m'ont debite des phrases de Revue mal digerees qui leur sortaient du bec en banderoles comme aux personnages de rebus. J'ai entendu Mme Ancelin, cette bonne grosse mere bete comme un accident, glousser d'admiration aux mots de Danjou, des mots de theatre, fabriques au couteau, aussi peu naturels que les frisons de sa perruque..."

Freydet n'en revenait pas: Danjou, le patre du Latium, une perruque!

"Oh! seulement une demie, un _breton_... J'ai subi chez Mme Astier des lectures ethnographiques a tuer un hippopotame, et a la table de la duchesse, pourtant hautaine et prude, j'ai vu ce vieux singe de Laniboire, occupant la place d'honneur, grimacer des polissonneries qui, a tout autre qu'un immortel, auraient valu la porte avec un de ces mots a la Padovani, je ne te dis que ca... Le comique, c'est que la duchesse qui l'a fait entrer a l'Academie, ce Laniboire, qui l'a vu humble et piteux a ses pieds, priant, geignant pour etre elu... "Nommez-le,

disait-elle a mon cousin Loisillon, nommez-le pour m'en debarrasser..."
Maintenant elle l'honore comme un Dieu, l'a toujours pres d'elle a sa table, remplaçant son mepris de jadis par la plus plate admiration; ainsi le sauvage s'agenouille et tremble devant l'idole qu'il s'est taillee lui-meme. Si je les connais, les salons academiques, niaiserie, cocasserie, vilaines petites intrigues!... Et tu irais te fourrer la-dedans? Je me demande pourquoi. Tu as la vie la plus belle du monde. Moi qui ne tiens a rien, je t'ai presque envie quand je t'ai vu a Clos-Jallanges avec ta soeur: la maison ideale a mi-cote, de hauts plafonds, des cheminees a entrer dedans tout entier, des chenes, des bles, des vignes, la riviere, une existence de gentilhomme campagnard comme on en trouve dans les romans de Tolstoi, peche et chasse, de bons livres, un voisinage pas trop bete, des closiers pas trop voleurs, et pour l'empêcher de l'epaissir en ce perpetuel bien-etre, le sourire de ta malade, si affinee, si vivante dans son fauteuil de blessee, si heureuse lorsque au retour d'une course en plein air tu lui lis quelque beau sonnet, des vers de nature, bien jaillis, ecrits au crayon sur le bord de ta selle, ou le ventre dans l'herbe, comme nous voila, moins cet horrible fracas de camions et de trompettes..."

Vedrine fut force de s'interrompre. De lourds fardiens, charges de famille, ebranlant le sol et les maisons, une eclatante sonnerie dans la caserne de dragons voisine, le rauque beuglement d'une sirene de remorqueur, un orgue, les cloches de Sainte-Clotilde, se rencontrerent dans un de ces confusionnants _tutti_ que forment par poussees les bruits d'une grande ville; et le contraste etait saisissant de ce vacarme enorme et babylonien, que l'on sentait si proche, avec le champ sauvage d'avoines et de fougères, ombrage de hautes verdures, ou les deux anciens Louis-le-Grand fumaient et causaient coeur a coeur.

C'etait au coin du quai d'Orsay et de la rue de Bellechasse, sur cette terrasse ruinee de l'ancienne Cour des Comptes, envahie d'odorantes herbes folles, comme une carriere en plein bois quand vient le printemps. De grands massifs defleuris de lilas, des bosquets touffus de platanes et d'erables, poussees le long des balustres de pierre charges de lierres et de clematites, faisaient un abri vert et serre ou s'abattaient des pigeons, ou tournaient des abeilles, ou, sous un rayon de lumiere blonde, apparaissait le calme et beau profil de Mme Vedrine donnant le sein a sa toute petite, pendant que l'aine chassait a coups de pierre des chats nombreux et panaches, gris, noirs, jaunes, qui sont comme les tigres de cette jungle en plein Paris.

"Et puisque nous parlons de tes vers... on se dit tout, n'est-ce pas, mon camarade?... ton livre, eh bien! ton livre, que je n'ai fait qu'entr'ouvrir, n'a pas la bonne odeur de muguet, de menthe sauvage que les autres m'apportaient. Il sent le laurier academique, ton _Dieu dans la Nature_, et je crains bien que, cette fois, ta jolie note a la Brizeux, toute ta grace forestiere, n'aient ete sacrifiees, jetees en peage dans la gueule de Crocodilus."

Ce surnom de Crocodilus que Vedrine retrouvait au fond de sa memoire ecoliere les amusa une minute. Ils voyaient Astier-Rehu dans sa chaire, le front fumant, la toque en arriere, une aune de ruban rouge sur le noir de sa toge, accompagnant de son geste solennel a grandes manches ses plaisanteries du repertoire: "Tirez, tirez, ils ont pisse partout!..." ou ses declamations rondouillardes en style de Vicq d'Azir dont il devait plus tard occuper le fauteuil. Puis, comme Freydet, pris d'un remords de railler ainsi son vieux maitre, vantait son oeuvre historique, tant d'archives remuees, tirees pour la premiere fois de la

poussiere:

"Rien du tout," fit Vedrine d'un parfait dedain. Pour lui, les archives les plus curieuses aux mains d'un imbecile n'avaient pas plus de signification que le fameux document humain quand c'est un sot romancier qui l'utilise. La piece d'or changee en feuille morte!... Et s'animant: "Voyons, est-ce que cela constitue un titre d'historien, ce delayage de pieces inedites en de lourds in-octavo que personne ne lit, qui figurent dans les bibliotheques au rayon des livres instructifs, des livres pour l'usage externe... agiter avant de s'en servir!... Il n'y a que la legerete francaise pour prendre ces compilations au serieux. Ce que les Allemands et les Anglais nous blaguent!... _Ineptissimus vir Astier-Rehu!..._ dit Mommsen dans une de ses notes.

--C'est meme toi, gros sans-coeur, qui la fis lire au pauvre homme, cette note, et en pleine classe.

--Ah! J'en ai eu du babouin et du belitre, presque autant que le jour ou, fatigue de l'entendre nous repeter que la volonte etait un cric, qu'on parvenait a tout avec ce cric, je lui jetai de mon banc en faisant sa voix: Et les ailes, monsieur Astier, et les ailes!"

Freydet se mit a rire, et, lachant l'historien pour l'universitaire, il essayait de defendre Astier-Rehu comme professeur. Mais Vedrine se montait encore:

"Oui, parlons-en, du professeur, un miserable dont l'existence s'est passee a detruire, a arracher dans des milliers d'intelligences la mauvaise herbe, c'est-a-dire l'original, le spontane, ces germes de vie qu'un maitre doit, avant tout, entretenir et proteger... Ah! le saligaud, nous a-t-il assez racles, epluches, sarcles... Il y en avait qui resistaient au fer et a la beche, mais le vieux s'acharnait des outils et des ongles, arrivait a nous faire tous propres et plats comme un banc d'ecole. Aussi regarde-les, ceux qui ont passe dans ses mains, a part quelques revoltes comme Herscher qui, dans sa haine du convenu, tombe a l'excessif et a l'ignoble, comme moi qui dois a cette vieille bete mon gout du contourne, de l'exaspere, ma sculpture en sacs de noix, comme ils disent... tous les autres, abrutis, rases, vides...

--Eh bien! et moi? dit Freydet dans un navrement comique.

--Oh! toi, la nature t'a sauve jusqu'a present, mais, gare! si tu retombes sous la coupe de Crocodilus. Et dire qu'il y a des ecoles nationales pour nous fournir de ce genre de pedagogues, dire qu'il y a des appointements pour ca, des decorations pour ca, et meme l'Institut pour ca!..."

Couche de son long dans l'herbe folle, la tete sur son coude, balancant une fougere dont il s'abritait du soleil, Vedrine proferait doucement ces choses violentes sans qu'un muscle agitat sa large face de dieu indien, bouffie et blanche, ou de tout petits yeux rieurs reveillaient l'indolence et la songerie du visage.

L'autre l'ecoutait effare dans ses habitudes de veneration: "Mais, enfin, comment t'arranges-tu pour etre l'ami du fils avec cette haine pour le pere?"

--Pas plus de l'un que de l'autre... Il m'interesse, ce Paul Astier, avec son aplomb de gandin roue et sa tete de jolie coquine... Je

voudrais vivre assez vieux pour voir ce qu'il deviendra...

--Ah! monsieur de Freydet, dit alors Mme Vedrine se melant de sa place a la conversation, si vous saviez comme il exploite mon mari... Mais toute la restauration de Mousseaux, la galerie neuve sur la riviere, le pavillon de musique, la chapelle, c'est Vedrine qui a tout fait; et le tombeau de Rosen! On lui payera seulement la sculpture, quand l'idee, l'arrangement, il n'y a pas ca qui ne soit de lui.

--Laisse... laisse..." fit l'artiste sans s'emouvoir. Pardieu! Mousseaux, jamais ce gamin-la n'aurait ete fichu d'en retrouver une corniche sous la couche de betise que les _architeques_ y depositaient depuis trente ans, mais le pays delicieux, la duchesse aimable et pas genante, l'ami Freydet qu'on avait decouvert a Clos-Jallanges... "Et puis, voila, j'ai trop d'idees: elles me genent, me devorent... C'est me rendre service de m'alleger de quelques-unes... Mon cerveau ressemble a l'une de ces gares de bifurcation ou des locomotives chauffent sur tous les rails, dans toutes les directions... Il a compris ca, ce jeune homme, les inventions lui manquent, il me chipe les miennes, les met au point de la clientele, certain que je ne reclamerai jamais... Quant a etre sa dupe!... Je le devine si bien lorsqu'il va me happer quelque chose... un air blagueur, des yeux indifferents, puis tout a coup une petite grimace nerveuse du coin de la bouche. C'est fait... dans le sac!... A part lui, il se dit surement: "Mon Dieu, que ce Vedrine est niais!" Il ne se doute pas que je le guette, que je le savoure... Maintenant, fit le sculpteur en se levant, que je te montre mon paladin, puis nous visiterons la boite... Elle est curieuse, tu verras."

Quittant la terrasse pour entrer dans le palais, ils franchirent un perron circulaire de quelques marches, traverserent une salle carree, l'ancien secretariat du Conseil d'Etat, sans parquets ni plafonds, tous les etages superieurs effondres, laissant voir le bleu du ciel entre les enormes traverses de fer, tordues par la flamme, qui divisaient les etages. Dans un coin, contre le mur ou s'accrochaient de longs tuyaux de fonte envahis d'herbes grimpantes, une maquette en platre du tombeau de Rosen gisait en trois morceaux dans les orties et les gravats.

"Tu vois, dit Vedrine, ou du moins non, tu ne peux pas voir..." et il lui decrivait le monument. Pas commode a contenter, cette petite princesse, en ses caprices tumultaires; il avait fallu des essais divers, des conceptions de sepultures egyptiennes, assyriennes, ninivites, avant d'arriver au projet de Vedrine qui ferait crier les architectes mais ne manquerait pas de grandeur. Un tombeau militaire, une tente ouverte aux toiles relevees, laissant voir a l'interieur, devant un autel, le sarcophage large, bas, taille en lit de camp, ou reposait le bon chevalier, croise, mort pour son roi et sa foi; a cote de lui, l'epee brisee, et, a ses pieds, un grand levrier etendu.

A cause de la difficulte du travail, de la durete de ce granit dalmate auquel la princesse tenait expressément, Vedrine avait du prendre la masse et le ciseau, travailler sous la bache au Pere-Lachaise comme un manoeuvre; enfin, apres beaucoup de temps et de peine, le morceau etait debout: "Et cette jeune fripouille de Paul Astier en tirera beaucoup d'honneur..." ajouta le sculpteur en souriant sans la moindre amertume. Puis il souleva un vieux tapis fermant sur la muraille un trou qui avait ete une porte, et fit passer Freydet dans l'enorme vestibule au plafond de planches, garni de nattes, de tentures sur les ruines, qui lui servait d'atelier. L'aspect et le fouillis d'un hangar ou plutot d'une

cour qu'on aurait couverte, car un figuier superbe montait dans une encoignure ensoleillee, tordait ses branches aux feuilles decoratives, et tout pres, la carcasse d'un calorifere eclate simulait un vieux puits enguirlande de lierre et de chevrefeuille. C'est la qu'il travaillait depuis deux ans, ete comme hiver, dans les brumes du fleuve tout proche, les bises glacees et meurtrieres, "sans meme eternuer une fois," affirmait-il, paisible et robuste comme un de ces grands artistes de la Renaissance dont il montrait le masque large et l'imaginative fecondite. Maintenant, par exemple, il en avait de la sculpture et de l'architecture, comme s'il venait d'ecrire une tragedie! Sitot sa figure livree, payee, ce qu'il allait partir, remonter le Nil en dabbich avec sa smala, et peindre, peindre du matin au soir... Tout en parlant, il ecartait un escabeau, une sellette, amenait son ami devant un enorme bloc ebauche: "Le voila, mon paladin... dis franchement, comment la trouves-tu?"

Freydet etait un peu effare et gene par les dimensions colossales du guerrier couche, plus grand que nature pour le proportionner a la hauteur de la tente et exagerant dans ce buste du platre la musculature violente qui donne aux oeuvres de Vedrine, en horreur du leche, l'aspect incomplet, limoneux, prehistorique d'une belle oeuvre encore dans sa gangue; pourtant, a mesure qu'il regardait et comprenait mieux, l'immense statue degageait pour lui cette force irradiante et attractive qui est le beau dans l'art.

"Superbe!" dit-il, l'accent convaincu. Et l'autre clignant ses yeux d'un bon rire:

"Pas a premiere vue, hein? Il faut s'y faire, a ma sculpture, et j'ai bien peur que la princesse, quand elle va voir cet affreux bonhomme..."

Paul Astier devait la lui amener dans quelques jours, une fois tout rabote, poli, pret a partir pour la fonte; et cette visite l'inquietait, car il connaissait le gout des femmes du monde, il entendait au salon, les jours a cent sous, ce jabotage en cliches qui court le long des Halles et s'ebat a la sculpture. Ce qu'elles mentent, ce qu'elles se forcent! il n'y a de sincere que leurs toilettes de printemps etrennees pour ce Salon qui leur donne l'occasion de les montrer.

"D'ailleurs, mon gros, continuait Vedrine en entrainant son ami hors de l'atelier, de toutes les grimaces parisiennes, de tous les mensonges de societe, il n'y en a pas de plus effronte, de plus comique que l'engouement pour les choses d'art. Une momerie a crever de rire, tous pratiquent et personne ne croit. C'est comme pour la musique... si tu les voyais, le dimanche..."

Ils enfilaient un long couloir en arcades, envahi lui aussi de cette vegetation curieuse dont les germes apportees la des quatre coins du ciel, gonflaient, verdissaient le sol battu, jaillissaient d'entre les peintures des murailles crevees et noircies par la flamme; puis ils se trouverent dans la cour d'honneur, autrefois sablee, formant aujourd'hui un champ mele d'avoine, de plantin, melilo et senecon aux mille hampes et thyrses minuscules, au milieu duquel des planches limitaient un potager fleuri de tournesols, ou murissaient des fraises, des potirons, un jardinet de squatter a la lisiere de quelque foret vierge, et, pour completer l'illusion, une petite construction en briques y attenait.

"Le jardin du relieur et sa boutique," dit Vedrine designant au-dessus de la porte entr'ouverte cette enseigne en lettres d'un pied:

ALBIN FAGE

Reliure en tous genres.

Ce Fage, relieur de la Cour des Comptes et du Conseil d'Etat, ayant obtenu de garder son logement echappe a l'incendie, etait, avec la concierge, le seul locataire du palais. "Entrons chez lui un moment, dit Vedrine... tu vas voir un bon type..." En approchant de la maison, il appela: "He! pere Fage!..." Mais le modeste atelier de reliure etait desert, l'etabli devant la fenetre, charge de rognures, de grandes cisailles a carton, de registres verts cornes de cuivre sous une presse. La singularite de cet interieur, c'est que le cousoir, la table en treteaux, la chaise vide devant elle, les etageres sur lesquelles s'entassaient les livres et jusqu'au miroir a barbe pendu a l'espagnolette, tout etait de petite dimension, a hauteur et a portee d'un enfant de douze ans; on aurait cru l'habitation d'un nain, d'un relieur de Lilliput.

"C'est un bossu, chuchotait Vedrine a Freydet, et un bossu a femmes, qui se parfume et se pommade..." Une horrible odeur de salon de coiffure, essences de roses et de Lubin, se melait au relent de colle-forte qui prend a la gorge. Vedrine appela encore une fois vers le fond ou etait la chambre; puis ils sortirent, Freydet s'amusant de cette idee d'un bossu Lovelace: "Il est peut-etre en bonne fortune..."

--Tu ris... Eh bien! mon cher, ce bossu se paye les plus jolies femmes de Paris, s'il faut en croire les murs de sa chambre tapisses de photographies signees, dedicees: A mon Albin... a mon cher petit Fage... Et pas de souillons: des filles de theatre, la haute bicherie. Il n'en amene jamais ici; mais de temps en temps, apres une bordee de deux, trois jours, il vient, tout fretillant, me raconter a l'atelier, avec son hideux rictus, qu'il s'est offert un in-octavo superbe ou un joli petit in-douze, car c'est ainsi qu'il appelle ses conquetes, selon le grand ou le moyen format.

--Et il est laid, tu dis?

--Un monstre.

--Sans fortune?

--Pauvre petit relieur, cartonneur, qui vit de son travail, de ses legumes... avec ca, intelligent, d'une erudition, d'une memoire... Nous allons, sans doute, le trouver rodant a quelque coin du palais... C'est un grand revassier, ce pere Fage, comme tous les hommes a passion... Suis-moi, mais regarde a tes pieds... le chemin n'est pas toujours commode."

Ils montaient un vaste escalier dont les premieres marches tenaient encore, ainsi que la rampe toute rouillee, eclatee et tordue par endroits; puis brusquement l'en suivait un precaire pont de bois appuye sur les traverses de l'escalier, entre de hautes murailles ou se devinaient des restes de grandes fresques craquelees, mangees, couleur de suie, la croupe d'un cheval, un torse nu de femme, avec des titres a peine lisibles sur des cartouches dedores: _la Meditation... le Silence ... le Commerce rapproche les peuples_.

Au premier etage, un long corridor, a voute cintree comme aux arenes d'Arles ou de Nimes, se perdait entre des murs noircis, lezardes, eclaire ca et la de larges crevasses, montrant des debris de platre, de fonte, d'inextricables broussailles. A l'entree de ce couloir la muraille portait: _Corridor des huissiers_. Ils le retrouverent a peu pres semblable a l'etage au-dessus, seulement, ici, la toiture ayant cede, ce n'etait plus qu'une longue terrasse de broussailles montant aux arcades restees debout et retombant en lianes echevelees et battantes jusqu'au niveau de la cour d'honneur. Et l'on apercevait de la-haut les toits des maisons voisines, les murs blancs de la caserne rue de Poitiers, les grands platanes de l'hotel Padovani balancant a leur cime des nids de corneilles, abandonnes et vides jusqu'a l'hiver, puis, en bas, la cour deserte, pleine de soleil, le petit jardin du relieur et son etroite maisonnette.

"Dis donc, mon vieux, y en a-t-il! y en a-t-il!... disait Vedrine montrant a son camarade la flore sauvage, d'une exuberance, d'une variete si extraordinaires, dont le palais entier etait envahi... si Crocodilus voyait ca, quelle colere!" Tout a coup se reculant: "C'est trop fort, par exemple..."

En bas, vers la maison du relieur, venait d'apparaître Astier-Rehu reconnaissable a sa longue redingote vert serpent, a son haute-forme elargi et plat; celebre sur la rive gauche, ce chapeau jete en arriere sur des boucles grises, aureolant l'archange du baccalaureat, Crocodilus en personne. Il s'entretenait assez vivement avec un tout petit homme, tete nue et luisant de cosmetique, sangle dans un veston clair ou saillait, comme une coquetterie, la difformite de son dos. On ne pouvait entendre leurs paroles, mais Astier semblait tres anime, agitant sa canne, penchant sa taille vers la face du petit etre tres calme au contraire, l'air reflechi, ses deux grandes mains en arriere croisees sous sa bosse.

"Il travaille donc pour l'Institut, cet avorton?" demanda Freydet qui se rappelait maintenant ce nom de Fage prononce par son maitre. Vedrine ne repondit pas, attentif a la mimique des deux hommes dont la discussion venait de s'interrompre brusquement, le bossu rentrant chez lui avec un geste de dire: "Comme vous voudrez..." tandis qu'Astier-Rehu gagnait a grands pas furieux la sortie du palais vers la rue de Lille, puis, hesitant, revenait vers la boutique dont la porte se refermait sur lui.

"C'est drôle, murmurait le sculpteur... Pourquoi Fage ne m'a-t-il jamais dit?... Quel abime, ce petit homme!... Apres tout, peut-etre font-ils leurs farces ensemble... la chasse a l'in-12 et a l'in-80.

--Oh! Vedrine."

* * * * *

Freydet, sa visite faite, remontait lentement le quai d'Orsay, songeant a son livre, a ses ambitions academiques, fortement secouees par les rudes verites qu'il venait d'entendre. Comme on change peu, tout de meme! Comme on est de bonne heure ce qu'on sera!... A vingt-cinq ans de distance, sous les rides, les poils gris, tous les postiches dont l'existence affuble les hommes, les deux copains de Louis-le-Grand se retrouvaient identiques a ce qu'ils etaient sur leur banc de classe: l'un violent, exalte, toujours en revolte; l'autre docile, hierarchique, avec un fond d'indolence qui s'etait developpe au calme des champs.

Après tout, Vedrine avait peut-être raison: même avec l'assurance de réussir, cela valait-il de tant s'agiter? Surtout il s'effrayait pour sa soeur, la pauvre infirme, toute seule à Clos-Jallanges pendant qu'il ferait ses démarches et visites de candidat. Rien que pour quelques jours d'absence elle s'alarmait, s'attristait, lui avait écrit le matin une lettre navrante.

A ce moment, il passait devant la caserne des dragons et fut distrait par l'aspect des faméliques attendant, de l'autre côté de la chaussée, qu'on leur distribue des restes de soupe. Venus longtemps d'avance, de peur de perdre leur tour, assis sur les bancs ou debout alignés contre le parapet du quai, terreux, sordides, avec des cheveux, des barbes d'hommes-chiens, des loques de naufrages, ils restaient là sans bouger, sans se parler, en troupeau, guettant jusqu'au fond de la grande cour militaire l'arrivée des gamelles et le signe de l'adjudant qui leur en permettrait l'approche. Et c'était terrible, dans la splendeur du jour, cette rangée silencieuse d'yeux de fauves, de mufles affames tendus avec la même expression animale vers ce portail large ouvert.

"Que faites-vous donc là, mon cher enfant?" Astier-Rehu, radieux, avait passé son bras sous celui de son élève. Il suivit le geste du poète lui montrant, sur le trottoir en face, ce navrant tableau parisien. "En effet..., en effet..." Mais ses gros yeux de pédagogue ne savaient rien voir que dans les livres, sans notion directe ni émue des choses de la vie. Même, à sa façon d'enlever Freydet, de lui dire en l'entraînant: "Accompagnez-moi donc jusqu'à l'Institut," on sentait que le maître désapprouvait ces musarderies de la rue, voulait qu'on fut plus sérieux que cela. Et doucement appuyé au bras du disciple préféré, il lui contait sa joie, son ravissement, la miraculeuse trouvaille qu'il venait de faire: une lettre de la grande Catherine à Diderot sur l'Académie, et cela, juste à l'approche de son compliment au grand-duc. Il comptait la lire en séance, cette merveille des merveilles, peut-être même offrir à Son Altesse, au nom de la Compagnie, l'autographe de son aïeule. Le baron Huchénard en creverait de male envie.

"À propos, vous savez, mes Charles-Quint?... Calomnie, pure calomnie... J'ai là de quoi le confondre, ce Zoile!" De sa grosse main courte, il frappait sur le maroquin d'une lourde serviette et, dans l'expansion de sa joie, voulant que Freydet fut heureux aussi, il le ramenait à leur conversation de la veille, à sa candidature au premier fauteuil vacant. Ce serait si charmant, le maître et l'élève, assis tous deux côte à côte sous la coupole! "Et vous verrez que c'est bon, comme on est bien... on ne peut se le figurer avant d'y être." À l'entendre, il semblait qu'une fois là, ce fut fini des tristesses, des misères de la vie. Elles battaient le seuil sans entrer. On planait très haut, dans la paix, dans la lumière, au-dessus de l'envie, de la critique, consacré. Tout! on avait tout, on ne désirait plus rien... Ah! l'Académie, l'Académie, ses détracteurs en parlaient sans la connaître, ou par rage jalouse de n'y pouvoir entrer, les babouins!...

Sa forte voix sonnait, faisait retourner le monde tout le long du quai. Quelques-uns le reconnaissaient, prononçaient le nom d'Astier-Rehu. Sur le pas de leurs boutiques, les libraires, les marchands de curiosités et d'estampes, habitués à le voir passer à des heures régulières, saluaient d'un respectueux mouvement de retraite.

"Freydet, regardez ça!..." Le maître lui montrait le palais Mazarin devant lequel ils arrivaient... "Le voilà, mon Institut, le voilà comme il m'apparaissait dès mon plus jeune âge, en écusson sur la couverture

des Didot. Des lors, je m'etais dit: "J'y entrerai..." et j'y suis entre... A votre tour de vouloir, cher enfant... a bientôt..."

Il franchit d'un pas alerte le portail a gauche du corps principal, s'elanca dans une suite de grandes cours pavees, majestueuses, pleines de silence, ou son ombre s'allongeait.

Il avait disparu que Freydet regardait encore, repris, immobile, et sur sa bonne figure halee et pleine, dans ses yeux globuleux et doux, il y avait la meme expression qu'aux mufles d'hommes-chiens, la-bas, devant la caserne, attendant la soupe. Desormais, en regardant l'Institut, sa figure prendrait toujours cette expression-la.

V

Ce soir, diner de gala, puis reception intime a l'hotel Padovani. Le grand-duc Leopold recoit a la table de "sa parfaite amie," comme il appelle la duchesse, quelques membres tries des differentes sections de l'Institut, et rend ainsi aux cinq Academies la politesse de leur accueil, les coups d'encensoir de leur directeur. Comme toujours, chez l'ancienne ambassadrice, le monde diplomatique est avantageusement represente, mais l'Institut prime tout, et la place meme des convives precise l'intention du diner. Le grand-duc, assis en face de la maitresse de maison, a Madame Astier a sa droite, a sa gauche la comtesse de Foder, femme du premier secretaire de l'ambassade finlandaise, faisant fonction d'ambassadeur. La droite de la duchesse est occupee par Leonard Astier, la gauche par Monseigneur Adriani, nonce du Pape; puis suivent et s'alternent le baron Huchenard pour les Inscriptions et Belles-Lettres, Mourad-Bey ambassadeur de Turquie, le chimiste Delpech de l'Academie des Sciences, le ministre de Belgique, le musicien Landry de l'Academie des beaux-arts, Danjou, l'auteur dramatique, un des cabotins de Picheral, enfin le prince d'Athis, qui, par son double titre de ministre plenipotentiaire et de membre de l'Academie des sciences morales et politiques, donne bien la note a deux teintes du salon. En bout de table, le general aide de camp de Son Altesse, le jeune garde-noble comte Adriani, neveu du Nonce, et Lavaux, l'indispensable, l'homme de toutes les fetes.

Le feminin manque d'agrement. Rousse et vive, toute menue, engoncee de dentelles jusqu'au bout de son petit nez pointu, la comtesse de Foder a l'air d'un ecureuil enrhumé. La baronne Huchenard, moustachue, sans age, donne l'impression d'un vieux monsieur decollete, tres gras. Madame Astier, en robe de velours demi-ouverte, un cadeau de la duchesse, sacrifie a sa chere Antonia la joie qu'elle aurait a montrer ses bras, ses epaules, ce qui lui reste; et grace a cette attention, la duchesse Padovani semble, a table, la seule femme. Grande, blanche, dans sa robe de chez Chose, une toute petite tete aux beaux yeux dores, orgueilleux et mobiles, des yeux de bonte, de tendresse et de colere, sous de longs sourcils noirs presque rejoins, le nez court, la bouche voluptueuse et violente, et l'eclat d'un teint de jeunesse, d'un teint de femme de trente ans, qu'elle doit a l'habitude de passer l'apres-midi au lit quand elle recoit le soir ou va dans le monde. Ayant vecu longtemps dehors, ambassadrice a Vienne, a Saint-Petersbourg, a Constantinople, autorisee a donner le ton de la mode francaise, elle a garde quelque chose de doctoral, d'informe, que les parisiennes lui reprochent, car

elle leur parle en sa penchant comme a des etrangeres, leur explique tout ce qu'elles savent aussi bien qu'elle-meme. La duchesse continue a représenter Paris chez les Kurdes, dans son salon de la rue de Poitiers, et c'est le seul defaut de cette noble et rayonnante personne.

Malgre la presque absence de femmes, de ces claires toilettes decouvrant les bras et les epaules, qui alternent si bien dans la monotonie des habits noirs, miroitantes de brillants et de fleurs, la table a pour s'egayer la soutane violette du nonce a large ceinture de moire, la chechia pourpre de Mourad-Bey, la tunique rouge du garde-noble au collet d'or, a broderies bleues et galons d'or sur la poitrine ou luit en plus l'enorme croix de la legion d'honneur, que le jeune italien a recue le matin meme, l'Elysee ayant cru devoir recompenser l'heureuse mission du porteur de barrette. Puis, partout les taches vertes, bleues, rouges des cordons, l'argent mat et les feux en etoiles des brochettes et des plaques.

Dix heures. Le diner touche a sa fin, sans une fleur froissee aux bordures odorantes des surtouts et des couverts, sans une parole plus haute, un geste plus anime. Pourtant la chere est exquise a l'hotel Padovani, une des rares tables de Paris ou il y ait encore du vin. On sent quelqu'un de gourmand, dans la maison, et non pas la duchesse, vraie mondaine francaise, trouvant toujours le diner bon quand elle a une robe seyante a sa beaute, quand le service est pare, fleuri, decoratif; mais l'attentif de Madame, le prince d'Athis, palais raffine, estomac fini, ronge par les cuisines de cercle et qui ne se nourrit pas exclusivement de vaisselle plate ni de la vue des livrees de gala a mollets blancs irreprochables. C'est pour lui que le soin des menus compte parmi les preoccupations de la belle Antonia, pour lui les nourritures montees et l'ardeur des grands vins de cote qui, ce soir, franchement, n'ont guere allume la table.

Meme torpeur, meme reserve gormee au dessert qu'aux hors-d'oeuvre, a peine une rougeur aux joues et aux nez des femmes. Un diner de poupees de cire, officiel, majestueux, de ce majestueux qui s'obtient surtout avec de l'espace dans le decor, des hauteurs de plafonds, des sieges tres ecartes supprimant l'intimite du coude a coude. Un froid noir, profond, un froid de puits, passe entre les couverts malgre la tiede nuit de juin dont le souffle venu des jardins par les persiennes entrecluses gonfle doucement les stores de soie. On se parle de haut, de loin, du bout des levres, le sourire immobile et fige; et, des choses qui se disent, pas une qui ne soit un mensonge et ne retombe sur la nappe, banale et convenue, parmi les facticites du dessert. Les phrases restent masquees comme les visages, et c'est heureux, car si chacun se decouvrait a cette minute, laisserait voir sa pensee du fond, quel desarroi dans l'illustre societe!

Le grand-duc, large face blafarde entre des favoris trop noirs tailles en boulingrin, tete de souverain pour journaux illustres, tandis qu'il interroge avidement le baron Huchenard sur son recent ouvrage, songe en lui-meme: "Mon Dieu! que ce savant m'ennuie avec ses huttes en forme d'arbre... Comme on serait bien mieux au ballet de Roxelane ou danse cette petite Dea que j'adore!... L'auteur de Roxelane est ici, me dit-on, mais c'est un vieux monsieur tres vilain, tris triste... Oh! les jambes, le tutu de ma petite Dea."

Le nonce, grand nez, levres minces, spirituelle figure romaine aux yeux noirs dans un teint de bile, ecoute aussi, penche de cote, l'historique de l'habitation humaine et songe en regardait ses ongles luisants comme

des coquillages: "J'ai mange ce matin a la nonciature un deliceux _misto-frito_ qui m'est reste sur l'estomac... Gioachimo a trop serre ma ceinture... Je voudrais bien etre sorti de table."

L'ambassadeur de Turquie, lippu, jaune, abruti, son fez jusqu'aux yeux, la nuque en avant, verse a boire a la baronne Huchenard et se dit: "Ces roumis sont abominables d'amener leurs femmes dans le monde a cet etat de decomposition... le pal, plutot le pal, que de laisser croire que cette grosse dame ait jamais couche avec moi!" Et sous le sourire minaudier de la baronne remerciant Son Excellence, il y a: "Ce turc est ignoble, il me degoute."

Ce que dit tout haut Mme Astier n'a pas non plus de rapport avec sa preoccupation intime: "Pourvu que Paul n'ait pas oublie d'aller chercher bon papa... l'effet sera joli de l'aieul appuye a l'epaule de son arriere-petit-fils... Si nous pouvions decrocher quelque commande a Son Altesse..." Puis, regardant tendrement la duchesse: "Elle est en beaute, ce soir... de bonnes nouvelles, sans doute, pour son ambassade... Jouis de ton reste, ma fille; Samy sera marie dans un mois..."

Mme Astier ne s'est pas trompee. Le grand-duc, en arrivant, annoncait a sa parfaite amie la promesse de l'Elysee pour d'Athis, c'est l'affaire de quelques jours. La duchesse est folle d'une joie contenue qui l'illumine en dessous, la pare d'un eclat extraordinaire. Voila ce qu'elle a fait de l'homme aime, ou elle l'a conduit!... Et deja elle projette son installation personnelle a Petersbourg, un hotel sur la Perspective, pas trop loin de l'ambassade, pendant que le prince, bleme, la joue fripee, le regard perdu--ce regard dont Bismarck n'a jamais supporte le scrutement--comprimant sur sa levre meprisante le double sourire, sibyllin et dogmatique, de la Carriere et de l'Academie, songe en lui-meme: "Il faut maintenant que Colette se decide... elle viendrait la-bas, on se marierait sans bruit a la chapelle des pages... tout serait fini et irreparable quand la duchesse l'apprendrait."

Et d'un convive a l'autre, mille pensees incongrues, bouffonnes, disparates, circulent ainsi sous la meme enveloppe gommee. C'est la satisfaction beate de Leonard Astier qui a reçu le matin meme l'ordre de Stanislas, deuxieme classe, en retour de l'hommage fait a Son Altesse d'un exemplaire de son discours portant, epingle en premiere page, l'autographe de la grande Catherine, tres ingenieusement enchasse dans le compliment de bienvenue. Cette lettre, qui a eu les honneurs de la seance, occupe les journaux depuis deux jours, retentit par toute l'Europe, repercutant le nom d'Astier, de sa collection, de son oeuvre, dans un de ces assourdissants et disproportionnes echos de montagne que la multiplicité de la presse vaut a tous les evenements contemporains. Maintenant le baron Huchenard peut essayer de ronger, de mordre et marmotter avec son ton douxereux: "J'appelle votre attention, mon cher collegue..." On ne l'ecouterá plus. Et comme il sent bien cela, le prince des autographiles, quel regard enrage il tourne vers le cher collegue entre deux phrases de son boniment scientifique, que de venin dans tous les creux de sa longue figure en biseau, poreuse comme une pierre ponce!

Le beau Danjou rage, lui aussi, mais pour un autre motif que le baron: la duchesse n'a pas invite sa femme. Cette exclusion le blesse dans son amour-propre de mari, ce second foie plus douloureux que l'autre; et malgre son desir de briller pour le grand-duc, la provision de mots qu'il avait apportés, presque inedits, lui reste dans la gorge. Un

autre encore qui sourit de travers, c'est le chimiste Delpech que l'Altesse, au moment des presentations, a felicite de ses travaux sur les caracteres cuneiformes, le confondant avec son collegue de l'Academie des Inscriptions. Il faut dire qu'en dehors de Danjou, dont les comedies sont populaires a l'etranger, le grand-duc n'a jamais entendu parler des celebrites academiques presentes a ce diner. Lavaux, le matin meme, a fabrique avec l'aide de camp une serie de petits menus portant le nom de chaque invite et la nomenclature de ses principaux ouvrages. Que Son Altesse ne se soit pas plus embrouillee dans la serie des compliments, voila qui prouve un fier a-propos et une memoire princiere. Mais la soiree n'est pas finie, d'autres gloires academiques vont apparaitre, deja de sourds roulements de voitures, des claquements de portieres jetees retentissent sous le porche, Monseigneur pourra se rattraper.

En attendant, d'une voix molle, lente, cherchant ses mots dont la moitie lui passe par le nez et s'y egare, Son Altesse discute un point d'histoire avec Astier-Rehu a propos de la lettre de Catherine II. Depuis longtemps les aiguieres a mains ont fait le tour de la nappe, personne ne boit ni ne mange plus; on ne respire plus meme, de peur d'interrompre la conference, toute la table hypnotisee, soulevee, et par un curieux phenomene de levitation, litteralement pendue aux levres imperiales. Tout a coup l'auguste nasillement s'arrete, et Leonard Astier, qui resistait pour la forme, pour rendre plus eclatant le triomphe de son adversaire, jette ses bras comme des armes brisees, disant d'un air convaincu: "Ah! Monseigneur, vous m'avez fait quinaud..." Le charme est rompu, la table sur ses pieds, on se leve dans un leger brouhaha d'admiration, des portes battent, la duchesse a pris le bras du grand-duc, Mourad-Bey celui de la baronne; et tandis qu'avec un frolement de jupes, de chaises reculees, l'assistance s'egrene a la file, passe dans les salons, Firmin, le maitre d'hotel, grave, le menton haut, suppute a part lui: "Ce diner, partout ailleurs, m'aurait valu mille francs de gratte... mais avec elle, va-t'en voir!... pas meme trois cents francs..." Puis, tout haut, comme un crachat sur la traine de la fiere duchesse: "Carne, va!..."

"Que Votre Altesse me permette... mon grand-pere, M. Jean Rehu, doyen des cinq Academies."

Le timbre suraigu de Mme Astier sonne dans les grands salons allumes, presque deserts, ou sont arrives deja les intimes admis a la soiree; elle crie tres fort pour que bon-papa comprenne a qui il est presente et reponde en consequence. Il a fiere mine, le vieux Rehu, dressant sa longue taille, portant droite encore sa petite tete creole devenue noire avec l'age et toute gercee. Appuye au bras de Paul Astier elegant et charmant, sa fille de l'autre cote, Astier-Rehu derriere eux, la famille ainsi groupree presente une scene sentimentale a la Greuze qu'on se figurerait volontiers sur une de ces hautes lisses claires qui tendent les murs du salon et dont l'extraordinaire vieillard est presque contemporain. Le grand-duc, tres touche, cherche une parole heureuse; mais l'auteur des Lettres a Uranie ne figure pas sur ses menus. Il s'en tire par quelques phrases vagues, auxquelles le vieux Rehu, croyant qu'on l'interroge sur son age comme d'habitude, repond: "Quatre-vingt-dix-huit ans dans quinze jours, Altesse..." Puis il ajoute, ce qui ne rime pas davantage aux felicitations encourageantes du grand-duc: "Pas depuis 1803, monseigneur... la ville doit etre bien changee..." Et pendant que s'echange ce singulier dialogue, Paul chuchote a sa mere: "Tu le reconduiras, si tu veux; moi, je ne m'en charge plus... Il est d'une humeur de loup... En voiture, tout le

temps, il m'envoyait des coups de pied dans les jambes... pour detirer ses nerfs, disait-il." Lui-meme, le jeune Paul a la voix cruellement nerveuse et cassante, ce soir, quelque chose de serre, de contracture sur sa figure douce, que sa mere connait bien, qu'elle a vu tout de suite quand elle est entree. Qu'y a-t-il encore? Elle le surveille, essaie de lire dans ses yeux clairs qui se derobent impenetrables, seulement plus aigus, plus durs.

Et le froid du diner, le froid solennel continue, circule parmi les invites qui se groupent ca et la, les quelques femmes en cercle sur des sieges bas, les hommes debout, arretes ou marchant, mimant des conversations profondes avec la visible preoccupation d'attirer les regards de Son Altesse. C'est pour elle que le musicien Landry reve au coin de la cheminee, levant son front genial et sa barbe d'apotre, et qu'a l'autre angle Delpech le savant medite, le menton dans la main, anxieux, penche, des fronces au sourcil, comme s'il surveillait un melange detonnant.

Le philosophe Laniboire, fameux par sa ressemblance avec Pascal, rode aussi, passe et repasse devant le canape ou monseigneur est en proie a Jean Rehu; on a oublie de le presenter, et, piteux, son grand nez s'allonge, quete a distance, semble dire: "Mais voyez donc si ce n'est pas le nez de Pascal!" Et vers le meme canape Mme Eviza filtre entre ses paupieres a peine decloses un regard qui promet tout, quand monseigneur voudra, ou et comme il voudra, pourvu que monseigneur vienne chez elle, qu'on le voie a son prochain lundi. Ah! le decor a beau changer, la piece sera toujours la meme: vanite, bassesse, aptitude aux courbettes, courtisanesque besoin de s'avilir, de s'aplatir! Il peut nous en venir, des visites imperiales: nous avons a l'ancien garde-meuble tout ce qu'il faut pour les recevoir.

"General!

--Votre Altesse?

--Je n'arriverai jamais pour la ballet...

--Mais, pourquoi restons-nous la, monseigneur?

--Je ne sais quoi... une surprise... on attend que le nonce soit parti..."

Ils murmurent ces quelques mots du bout des levres, sans se regarder, sans qu'un muscle anime leurs faces officielles, l'aide de camp assis pres de son maitre dont il imite le nasillement, le geste rare et la posture immobile au bord du divan, le bras arrondi sur la hanche, raide comme a la parade ou sur le devant de la loge imperiale au theatre Michel. Debout, devant eux, le vieux Rehu ne veut pas s'asseoir, ni cesser de parler, de remuer ses poudreux souvenirs de centenaire. Il a tant connu de gens, s'est habille de tant de modes differentes! et plus c'est loin, mieux il se rappelle. "J'ai vu ca, moi." Il s'arrete une minute a la fin de chaque anecdote, les yeux au lointain, vers le passe fuyant, puis repart sur une autre histoire. Il etait chez Talma, a Brunoy, ou dans le boudoir de Josephine, plein de boites a musique, de colibris en brillants, gazouillant et battant des ailes. Le voici qui dejeune avec Mme Tallien, rue de Babylone. Il la depeint nue jusqu'aux flancs, ses beaux flancs en galbe de lyre, un long pagne de cachemire battant ses jambes a cothurnes, les epaules recouvertes par les cheveux frises et tombants. Il a vu cela, lui, toute cette chair d'espagnole,

grassouillette et pale, nourrie de blancs-mangers; et ce souvenir fait gresiller ses petits yeux sans cils au fond de leurs orbites.

Dehors sur la terrasse, dans la nuit tie de du jardin, on cause a mi-voix, des rires etouffes traversent l'ombre ou les cigares font un cercle de points rouges. C'est Lavaux qui s'amuse a demander au jeune garde-noble pour Danjou et Paul Astier l'histoire de la barrette et du _zucchelo_: "Monsignor il me dit: Popino...

--Et la dame, comte, la dame de la gare?...

--Cristo, qu'elle etait bella!" dit l'Italien d'une voix sourde; et, tout de suite, pour corriger ce qu'il y a de trop goulu dans son aveu, il ajoute doucereusement: "Sympathica, surtout, sympathica!..." Belles et sympathiques, toutes les parisiennes lui semblent ainsi. Ah! s'il n'etait pas oblige de reprendre son service... Et mis en verve par les vins de France, il raconte sa vie aux gardes-nobles, les bonis du metier, l'espoir qu'ils ont tous en entrant la de faire un beau mariage, de conquerir, un jour d'audience pontificale, quelque riche anglaise catholique, ou la fanatique espagnole venue de l'Amerique du sud pour apporter son offrande au Vatican. "L'ouniforme est zouli, comprenez; et pouis les enfortounes del Saint-Pere cela nous donne a nous autres ses soldats oun prestigio roumanesque, cevaleresque, quelque sose qui plait aux dames zeneralemente."

C'est vrai qu'avec sa jeune tete virile, ses broderies d'or doucement brillantes sous la lune, son collant de peau blanche, il rappelle les heros de l'Arioste ou du Tasse.

"Eh bien! mon cher Pepino, dit le gros Lavaux de son ton raillard et mauvais chien, la belle affaire que vous cherchez, vous l'avez tout pres d'ici, sous la main...

--_Come_!... sous la main!..."

Paul Astier tressaille et tend l'oreille. Des qu'on parle d'un riche mariage, il croit qu'on veut lui souffler le sien.

"La duchesse, parbleu!... Le vieux Padovani est a sa derniere attaque...

--_Ma_... le prince d'Athis?...

--Jamais il ne l'epousera..."

On peut croire Lavaux, qui est l'ami du prince, de la duchesse aussi du reste, mais qui dans la tres prochaine craque du menage s'est mis du cote qu'il suppose le plus solide: "Allez-y donc carrement, mon cher comte... Il y a la de l'argent, beaucoup d'argent... des relations ... la femme pas trop decatie...

--Cristo! qu'elle est bella!..." soupire l'autre.

Danjou ricane: "Sympathique, surtout."

Et le garde-noble, apres un court etonnement, ravi de se rencontrer avec un academicien de tant d'esprit: "Si, si... sympathica... precisamente ... ze me le pensais..."

--Et puis, reprend Lavaux, si vous aimez les eaux de teinture, postiches, bandages, sous-ventrières, vous serez servi... On la dit bardee, ceinturee de cuir et de fer en dessous... la meilleure cliente de Charriere..."

Il parle tout haut, sans aucune gêne, en face de la salle à manger dont la porte-fenêtre entr'ouverte éclaire sa large face rubiconde et cynique d'affranchi, de parasite, et souffle encore une haleine chaude de truffes, de salmis, tout le somptueux dîner qu'il vient de faire et qu'il éructe en basses et ignobles calomnies. Tiens! les voilà, tes truffes farcies; les voilà, tes gelinotes et tes "châteaux" à vingt francs le verre. Ils se sont mis à deux, Danjou et lui, pour cette partie de débinage très recue dans la société. Et ils en savent, et ils en racontent. Lavaux lance l'ordure, Danjou la repaume; et l'ingenu garde-noble, ne sachant au juste ce qu'il faut croire, essayant de rire, le cœur étreint à l'idée que la duchesse pourrait les surprendre, éprouve un vrai soulagement en entendant son oncle qui l'appelle à l'autre bout de la terrasse: "Oh!... Pepino..." La nonciature se couche de bonne heure et lui fait expier en sagesse les mésaventures de la barrette.

"Bonne nuit, messieurs.

--Bonne chance, jeune homme."

Le nonce est parti. Vite, la surprise! Sur un signe de la duchesse, l'auteur de _Roxelane_ se met au piano, traîne sa barbe sur les touches en plaquant deux moelleux accords. Aussitôt, là-bas, tout au fond, les hautes portières s'écartent, et dans l'enfilade des salons étincelants s'avance au petit trot, sur la pointe de ses souliers dorés, une délicieuse brunette en maillot de danse et jupes ballonnées, menée au bout des doigts par un sombre personnage aux cheveux roules, à la face macabre coupée d'une longue moustache en bois noirci. Dea, Dea, la folie du jour, le jouet à la mode, et avec elle son professeur Valère, chef de la danse à l'Opéra. On a commencé ce soir par _Roxelane_, et, toute chaude encore du triomphe de sa sarabande, la petite vient la danser une seconde fois pour l'hôte impérial de la duchesse.

De surprise plus agréable, la parfaite amie n'aurait su vraiment en imaginer. Avoir là, devant soi, pour soi, presque dans la figure, ce joli tourbillon de tulle, ce souffle haletant, jeune et frais, entendre tous les nerfs tendus du petit être craquer, vibrer comme les écoutes d'une voile, quelles délices! et monseigneur n'est pas seul à les savourer. Dès la première pirouette, les hommes se sont rapprochés, formant un cercle brutal et serre d'habits noirs en dehors duquel les rares femmes présentes en sont réduites à regarder de loin. Le grand-duc est confondu, bouscule dans cette presse, car à mesure que se précipite la sarabande, le cercle se retrecit, jusqu'à gêner l'évolution de la danse; et, penchés, soufflant très fort, académiciens et diplomates, la nuque avancée, leurs cordons, leurs grand-croix ballant comme des sonnailles, montrent des rictus de plaisir qui ouvrent jusqu'au fond des lèvres humides, des bouches demeublées, laissent entendre de petits rires semblables à des hennissements. Même le prince d'Athis humanise la courbe méprisante de son profil devant ce miracle de jeunesse et de grâce dansante qui, du bout de ses pointes, décroche tous ces masques mondains; et le turc Mourad-Bey qui n'a pas dit un mot de la soirée, affale sur un fauteuil, maintenant gesticule au premier rang, gonfle ses narines, desorbite ses yeux, pousse les cris gutturaux d'un obscène et demesure Caragouss. Dans ce frenetisme de vivats, de bravos, la fillette

volte, bondit, dissimule si harmonieusement le travail musculaire de tout son corps que sa danse paraîtrait facile, la distraction d'une libellule, sans les quelques points de sueur sur la chair gracieuse et pleine du décolletage et le sourire en coin des lèvres, aiguë, volontaire, presque méchant, ou se trahit l'effort, la fatigue du ravissant petit animal.

Paul Astier, qui n'aime pas la danse, est resté à fumer sur la terrasse. Les applaudissements lui arrivent lointains avec les greles accords du piano, accompagnement d'une songerie profonde où il voit clair peu à peu en lui-même, comme il aperçoit, ses yeux se faisant à l'ombre, les grands fûts des arbres du jardin, leurs feuillages frémissants, le treillage fin et serré d'une façade dans le goût ancien appuyée au mur du fond, en perspective... C'est dur, d'arriver; il en faut, du souffle, pour atteindre ce qu'on vise, ce but que l'on croit toucher, toujours recule, toujours plus haut... Cette Colette! à chaque instant, il semble qu'elle va lui tomber dans les bras; puis quand il revient, c'est à recommencer, une conquête à refaire. On dirait qu'en son absence quelqu'un s'amuse à détruire son ouvrage. Qui?... Le mort, pardi! ce sale mort... Il faudrait être là du matin au soir, près d'elle; mais comment faire, avec la vie, les corvées, tant de courses pour l'argent?

Un pas léger, un frolement épais de velours, c'est sa mère qui le cherche et s'inquiète: Pourquoi ne vient-il pas au salon avec tout le monde? Elle s'accoude au balustre près de lui, veut savoir ce qui le préoccupe.

"Rien, rien..." Puis presse, questionne: Eh bien! il a... il a... qu'il en a assez de cette vie de crevasse de faim. Toujours des billets, des protêts... Boucher un trou pour en rouvrir un autre... Il est à bout, il n'en peut plus, là!...

Du salon viennent de grands cris, des rires fous, et la voix blanche de Valère, le chef de la danse, faisant mimer à Dea la charge d'un ballet vieux style: "Un battement... deux battements... l'Amour méditant un larcin..."

"Qu'est-ce qu'il te faut? chuchote la mère toute tremblante. Jamais elle ne l'a vu ainsi.

--Non, inutile, tu ne pourrais pas... c'est trop lourd."

Elle insiste: "Combien?"

--Vingt mille!..." et chez l'huissier demain, avant cinq heures... sans quoi, la saisie, la vente, un tas de malpropretés dont, plutôt que d'avoir la honte... Il machonne rageusement son cigare et ses mots: "... mieux me faire sauter le caisson."

Ah! il n'en faut pas plus: "Tais-toi, tais-toi... demain avant cinq heures..." Et des mains passionnées, furieuses, se jettent à ses lèvres pour en arracher, pour y renfoncer l'horrible parole de mort.

De la nuit, elle ne dormit pas, avec l'affreux lancinement de ce chiffre en travers du crane: Vingt mille francs! Vingt mille francs! Ou les trouver? a qui ecrire? Et si peu de temps devant elle. Des noms, des figures passaient en eclat, traversaient un instant au plafond le reflet bleuatre de la veilleuse pour s'evanouir et faire place a d'autres noms, d'autres figures qui disparaissaient aussi vite. Freydet? Elle venait de s'en servir... Samy? sans le sou jusqu'a son mariage... Puis, quoi! Est-ce qu'on emprunte vingt mille francs, est-ce qu'on les prete? Il fallait ce poete de province... A Paris, dans la "Societe" l'argent ne joue qu'un role occulte. On est cense en avoir, vivre au-dessus de ces miseres comme dans les comedies distinguees. Manquer a cette convention, ce serait s'eliminer soi-meme de la bonne compagnie.

Et pendant que Mme Astier songeait dans la fièvre, le large dos de son mari souleve d'un souffle egal s'arrondissait a cote d'elle. Une des tristesses de leur vie a deux, ce lit bourgeoisement partage ou ils dormaient depuis trente ans cote a cote, sans rien de commun que leurs draps; mais jamais l'indifference de son morne compagnon de litiere ne l'avait ainsi revoltee, indignee. L'eveiller? a quoi bon? Lui parler de l'enfant, de sa menace desesperee? Elle savait si bien qu'il ne la croirait pas, qu'il ne retournerait pas meme cet enorme dos en guerite ou il s'abritait. Un moment l'idee lui vint de tomber dessus, de le cribler de coups de poings, de coups de griffes, de crier bien fort a ce lourd sommeil egoiste: "Leonard, vos archives brulent." Et cette idee d'archives lui traversant follement la tete, peu s'en fallut qu'elle-meme ne se precipitat du lit. Trouves, les vingt mille francs! La-haut, dans le cartonniere... Comment n'y avait-elle pas songe plus tot?... Jusqu'au jour, jusqu'au dernier crepitement de la veilleuse, elle combina son affaire, immobile, apaisee, un regard de voleuse dans ses yeux restes ouverts.

Habillee de bonne heure, tout le matin elle roda par l'appartement, guettant son mari qui devait partir puis changeait d'avis, faisait du classement jusqu'au dejeuner. Leonard allait, venait de son cabinet a la soupente, les bras charges de paperasses, dispos et fredonnant, bien trop epais pour comprendre l'inquietude nerveuse qui chargeait l'atmosphere de l'etroit logis, agitait les meubles, electrisait les battants et les boutons des portes. Calme dans son travail, il fut bavard a table, raconta d'idiotes histoires qu'elle connaissait par coeur, interminables autant que l'emiettement au bout du couteau a dessert de son eternel fromage d'Auvergne; et toujours il en reprenait, de ce fromage, et toujours il ajoutait une anecdote a l'anecdote. Et comme il fut lent encore a partir pour la seance de l'Institut, precedee aujourd'hui de la commission du dictionnaire, quel temps aux plus petits details, malgre son vouloir a elle de le pousser dehors!

Quand il eut tourne la rue de Beaune, sans meme refermer la fenetre elle courut au guichet de Corentine:

"Vite, une voiture!"

Et seule, enfin seule, elle s'elanca dans le petit escalier des archives.

La tete courbee a cause du plafond bas, elle essayait les clefs d'un trousseau a la serrure fermant les traverses du cartonniere et, devant la difficulte, le temps qui pressait, sans hesiter voulut faire sauter un des montants. Mais ses mains s'enervaient, elle cassait ses ongles. Il

fallait un levier, un objet quelconque; elle ouvrit le tiroir de la table a jeu et les trois lettres, les trois Charles-Quint qu'elle cherchait, s'offrirent a elle, griffonnées et jaunies. Il y a de ces miracles!... Penchee dans le cintre de la vitre basse, elle s'assura que c'était bien cela, "A Francois Rabelais, maitre en toutes sciences et bonnes lettres..." n'en lut pas davantage, se cogna durement la tete en se relevant mais ne sentit rien qu'en bas dans le fiacre qui l'emportait chez ce Bos de la rue de l'Abbaye.

Elle descendit a l'entree de cette rue, tres courte, paisible, abritee dans l'ombre de Saint-Germain-des-Pres et les briques rouges des vieux batiments de l'ecole de Chirurgie ou stationnaient quelques coupes de maitre a la somptueuse livree de Messieurs les professeurs. Peu de passants; des pigeons picorant a meme le trottoir qu'elle fit envoler en arrivant devant le magasin, moitie librairie, moitie curiosites, qui etalait juste en face de l'ecole son enseigne archaïque bien a sa place dans ce recoin du vieux Paris: "Bos, archiviste-paleographe."

Il y avait de tout, a cette devanture; anciens manuscrits, livres de raison aux tranches piquees de moisissures, antiques missels dedores, fermoirs, gardes de livres, puis, colles sur les hautes vitres, des assignats, de vieilles affiches, plans de Paris, plaintes, bons de poste militaires taches de sang, autographes de tous les temps, une poesie de Mme Lafarge, deux lettres de Chateaubriand a Perluze bottier; et des noms de celebrites anciennes et modernes sous des invitations a diner, quelquefois des demandes d'argent, des aveux de detresse ou des confidences d'amour, a donner la terreur et le degout d'ecrire. Ces autographes portaient tous leurs chiffres de vente; et Mme Astier arretee un moment a la vitrine pouvait voir, pres d'une lettre de Rachel cotee trois cents francs, un billet de Leonard Astier-Rehu a son editeur Petit-Sequard: deux francs cinquante. Mais ce n'était pas cela qu'elle cherchait derriere l'ecran de soie verte qui masquait l'interieur, le profil de l'archiviste-paleographe, l'homme a qui elle aurait a faire. Une apprehension lui venait a la derniere minute: pourvu qu'il fut la, seulement!

L'idee que son Paul attendait la fit entrer enfin dans le noir, le renferme poussiéreux de la boutique, et, sitot introduite vers un second petit cabinet au fond, elle entreprit d'expliquer a M. Bos, un gros rouge ebouirfe, tete d'orateur de reunions publiques, leur detresse momentanee et comment son mari n'avait pu se decider a venir lui-meme. Il ne la laissa pas mentir toute son histoire: "Mais comment donc, madame!" Tout de suite, un cheque sur le Credit Lyonnais, et des egards, des saluts de reconduite jusqu'au fiacre.

"Une femme bien distinguee," pensait-il, enchante de son acquisition; et elle, enpliant le cheque glisse dans son gant, relisant le bienheureux chiffre, songeait: "Quel homme charmant!" Du reste, nul remords, pas meme ce petit sursaut de la mauvaise action accomplie; la femme ne connaît pas ces choses-la. Toute a son desir de l'heure presente, elle a des oeilleres naturelles qui l'empechent de voir autour d'elle, lui epargnent les reflexions dont l'homme encombre ses actes decisifs. De temps en temps, celle-ci pensait bien a la colere de son mari constatant le vol; mais cela lui semblait confus, tres lointain, peut-etre meme etait-elle heureuse d'ajouter cette epreuve a tous les tremblements ressentis depuis la veille: "Encore ca que mon enfant me coute."

C'est que sous ses dehors tranquilles, sous sa patine de mondaine

academique, il y avait chez elle ce qu'il y a chez toutes, du monde ou pas du monde, la passion. Le mari ne la trouve pas toujours, cette pedale qui met le clavier feminin en mouvement; l'amant lui-meme la manque quelquefois, jamais le fils. Dans le triste roman sans amour, que sont tant d'existences de femmes, c'est lui le heros, le grand premier role. A son Paul, surtout depuis qu'il avait l'age d'homme, Mme Astier devait les seules vraies emotions de sa vie, les delicieuses angoisses de l'attente, les paleurs, les froids, les brulures au creux des mains, les intuitions surnaturelles qui font dire infailliblement: "le voila!" avant que la voiture s'arrete, toutes choses ignorees d'elle, meme aux premieres annees du mariage, meme au temps ou le monde l'accusait de legerete, ou Leonard Astier disait avec bonhomie: "C'est singulier... Je ne fume jamais, et les voilettes de ma femme sentent le tabac..."

Oh! son affolement d'inquietude, quand elle arriva rue Fortuny et qu'un premier coup de sonnette resta sans reponse. Muet et clos sous son grand toit a crete de zinc, le petit hotel Louis XII, tant admire pourtant, lui apparut tout a coup sinistre, et non moins sinistre la maison de rapport, fortement Louis XII aussi, dont les deux etages superieurs montraient des files d'ecriteaux "A louer... A louer..." en travers des hautes fenetres a meneaux. Au second coup de timbre, fremissant et retentissant, celui-la, Stenne, le rageur petit domestique, tres en tenue, sangle dans sa livree bleu de ciel, se montra enfin sur le seuil, assez embarrasse, begayant ses reponses: "Pour sur, que M. Paul etait la, seulement... seulement..." La malheureuse mere, depuis la veille hantee par l'idee d'une catastrophe, s'imagina son fils ralant ensanglante, et d'un elan franchit le couloir, les trois marches de l'atelier-salon ou elle entra en suffoquant.

Paul travaillait debout devant sa table haute dans l'embrasure d'un magnifique vitrail dont un panneau ouvert éclairait le lavis en train, la boîte d'aquarelle étalée, tandis que les fonds de la pièce reculaient dans un odorant et voluptueux demi-jour. Il restait absorbé par son travail comme s'il n'eut pas entendu l'arrêt de la voiture, ensuite les deux coups de timbre et le rapide battement d'une robe dans le couloir. Mais ce n'était pas cette pauvre robe noire fripée qu'il attendait, ce n'était pas pour elle qu'il posait de profil sur son esquisse, ni pour elle non plus qu'il avait préparé ces frêles bouquets de grandes fleurs, iris et tulipes, et sur une petite table anglaise un drageoir et des flacons ciseles.

En se retournant, son exclamation: "C'est toi!" aurait averti toute autre que la mere. Elle n'y prit pas garde, éblouie de le voir là, en face d'elle, correct et joli, bien vivant; et, sans parler encore, son gant vivement deboutonné, elle lui tendit le cheque, triomphante. Il ne demanda pas d'où venait cet argent, ce qu'il lui avait coûté, la prit tendrement contre son cœur en ayant soin de ne pas chiffonner le papier: "M'man, m'man..." et ce fut tout. Elle était payée, sentant cependant une gêne en son enfant au lieu de la grande joie qu'elle attendait.

"Ou vas-tu en sortant d'ici? fit-il d'un ton reveur, toujours son cheque a la main.

--En sortant d'ici?..." Elle le regardait égarée et triste. Mais elle arrivait seulement, elle comptait bien passer un bon moment avec lui; enfin, puisque cela le genait... "Ou je vais?... chez la princesse... Oh! ce n'est pas presse... si ennuyeuse a toujours pleurer son Herbert... On croit qu'elle n'y pense plus, et puis ça repique de plus

belle."

Sur les levres de Paul hesita quelque chose qu'il ne dit pas.

"Eh bien! rends-moi un service, m'man... J'attends quelqu'un... va toucher ceci pour moi et retirer mes traites de chez l'huissier... Tu veux?"

Si elle voulait! En s'occupant de lui, ne serait-elle pas avec lui plus longtemps? Pendant qu'il signait, la mere regardait autour d'elle l'atelier tendu de tapis et de guipures, ou, a part un X en vieux noyer, quelques moulages historiques, des fragments d'entablement accroches ca et la, rien ne disait la profession de l'habitant; et songeant a ses transes de tout a l'heure, la vue des bouquets a grandes tiges, du lunch servi pres du divan, lui suggera que c'etaient de singuliers apprets de suicide. Elle sourit sans la moindre rancune... "Ah! le joli monstre!..." et se contenta de lui dire en montrant du bout de son ombrelle le drageoir rempli de fondants:

"Pour te faire sauter la... le... comment dis-tu ca?"

Lui aussi se mit a rire:

"Oh! tout est change depuis hier... Mon affaire, tu sais, la grosse affaire dont je t'ai parle... Eh bien! cette fois, je crois que ca va y etre..."

--Tiens! c'est comme la mienne...

--Ah! oui, Samy... le mariage..."

Leurs jolis yeux faux, d'un gris dur et semblable, un peu deteint chez la mere, se croisaient, se fouillaient un moment. "Tu vas voir que nous serons trop riches..." dit-il enfin, et la poussant doucement dehors: "Sauve-toi... sauve-toi."

* * * * *

Le matin, un billet de la princesse avait averti Paul qu'elle viendrait le prendre chez lui, pour aller la-bas. La-bas, c'est-a-dire au Pere-Lachaise. Depuis quelque temps "Herbert repiquait", comme disait Mme Astier. Deux fois par semaine, la veuve portait des fleurs au cimetiere, les flambeaux, les prie-Dieu pour la chapelle, activait et surveillait les ouvriers; une vraie recrudescence de ferveur conjugale. C'est qu'apres un long et penible debat entre sa vanite et son amour, la tentation de rester princesse et le charme fascinant de ce delieux Paul Astier,--debat d'autant plus cruel qu'elle ne le confiait a personne qu'au pauvre Herbert, tous les soirs, dans son journal,--tout a coup la nomination de Samy avait emporte sa resolution; et il lui paraissait convenable, avant de prendre un nouveau mari, d'enterrer le premier definitivement, d'en finir avec ce mausolee et l'intimite dangereuse du trop seduisant architecte.

Paul Astier s'amusait sans les comprendre des trepidations de cette petite ame affolee, y voyait un symptome excellent, la crise supreme des grandes decisions, seulement trop longue, et il etait presse. Il fallait brusquer le denouement, profiter de cette visite de Colette longtemps attendue, longtemps remise, comme si, malgre sa curiosite de connaitre l'installation du jeune homme, la princesse avait eu peur d'un

tete-a-tete, plus complet la que dans son propre hotel ou dans son coupe, sous la surveillance de la livree toujours presente. Non qu'il eut montre trop de hardiesse; froleur, enveloppant, c'est tout ce qu'on pouvait dire. Mais elle se redoutait elle-meme, donnant en cela raison a ce jeune impertinent qui, tres adroit stratege en amour, l'avait a premiere vue classee dans la categorie des villes ouvertes. Il designait ainsi les mondaines tres defendues et bastionnees en apparence, gardees d'amont et d'aval, par le fleuve et par la montagne, haut perchees, inattaquables, et qui en realite s'enlevent d'un coup de main. Cette fois pourtant, son intention n'etait pas de donner l'assaut; quelques approches un peu vives, une heure ou deux de pressant flirtage, assez pour marquer la femme a sa griffe sans l'humilier, le conge du mort signifie positivement, puis le mariage et les trente millions. Voila le reve heureux que Mme Astier avait interrompu et qu'il reprenait a la meme table, dans la meme pose meditative, quand un nouveau coup de timbre remplit tout l'hotel. Des pourparlers, des retards. Paul ouvrit sa porte impatiente: "Qu'est-ce que c'est?"

La voix d'un grand valet de pied, vetu de noir, decoupant sa silhouette sur la rue eclabousee de pluie, lui repondit de loin avec une respectueuse insolence que madame la princesse attendait Monsieur dans la voiture. Paul Astier eut le courage de crier en etrangler: "J'y vais." Mais, quelle rage! que d'ignobles injures begayees contre ce mort, dont le souvenir l'avait surement retenue! Presque aussitot l'espoir d'une revanche, probablement tres bouffonne et a courte date, remit ses traits en place pour rejoindre la princesse, aussi maitre de lui que d'habitude, ne gardant de sa colere qu'un peu plus de paleur aux joues.

Tres chaud, le coupe dont on avait du relever les glaces a cause de l'ondee subite. D'énormes bouquets de violettes, des couronnes lourdes comme des tourtes chargeaient les coussins autour de Mme de Rosen, emplissaient ses genoux.

"Ces fleurs vous genent peut-etre... desirez-vous que j'ouvre?" demanda-t-elle avec cette calinerie gentiment hypocrite de la femme qui vient de vous jouer un mauvais tour mais voudrait qu'on reste amis quand meme. Paul eut un geste evasif tres digne. Qu'on ouvrit, qu'on fermat, cela lui etait parfaitement egal. Toute doree et rose sous ses longs voiles de veuve, repris les jours de cimetiere, la princesse se sentait mal a l'aise, aurait prefere des reproches. Elle etait si cruelle envers ce jeune homme, bien plus cruelle encore qu'il ne pensait, hélas!... Et la main doucement sur celle de Paul: "Vous m'en voulez?"

Lui? pas du tout. De quoi lui en aurait-il voulu?

"De n'etre pas entree... C'est vrai que j'avais promis... puis au dernier moment... Je ne croyais pas vous faire tant de peine.

--Vous m'en avez fait beaucoup."

Oh! ces hommes corrects, ces hommes de tenue, quand un mot de sensibilité leur echappe quelle valeur il prend au coeur de la femme. Cela la retourne presque autant que de voir pleurer un officier en uniforme.

"Non, non, je vous en prie, n'ayez plus de chagrin a cause de moi... dites que vous ne m'en voulez plus..."

Elle lui parlait de tout pres, penchee vers lui, laissant crouler ses fleurs, rassuree contre tout danger par les deux larges dos noirs, les hauts chapeaux a cocardes noires qu'un grand parapluie abritait sur le siege.

"Ecoutez, je vous promets de venir une fois, au moins une fois, avant..." Elle s'arreta epouvantee. Dans la sincerite de son effusion, n'allait-elle pas lui avouer leur separation prochaine, son depart a Petersbourg. Et se reprenant bien vite, elle jura de venir le surprendre une apres-midi ou elle n'irait pas la-bas ensuite.

"Mais vous y allez tous les jours la-bas," dit-il les dents serrees, avec une si comique intonation de rage froide qu'un sourire frissonna sous le voile de la veuve qui abaissa la glace par contenance. L'averse avait cesse; dans la rue faubourienne, miserable et joyeuse, ou le coupe s'engageait, un chaud soleil, presque d'ete, annoncait la fin des miseres, faisait reluire les etalages sordides, les petites charrettes au ras des ruisseaux, le coloriage des affiches, les guenilles flottant aux fenetres. La princesse regardait indifferente, car rien n'existe des trivialites de la rue pour les gens habitues a ne la voir que des coussins de leur voiture, suspendus a deux pieds de terre. Le doux balancement, les glaces intactes font a ces privileges une vision a part, desinteresse de tout ce qui n'est pas au niveau de leur regard.

Mme de Rosen pensait: Comme il m'aime, comme il est bien!... L'autre avait certainement plus grand air, mais comme, avec celui-la, c'eut ete plus gentil! Ah! la vie la plus heureuse n'est qu'un service depareille, il n'y a jamais de complet assortiment.

On approchait du cimetiere. Des deux cotes de la chaussee les hangars des marbriers montraient des blancheurs dures, des dalles, des statues, des croix melees a l'or des immortelles, au jais noir ou blanc des couronnes et des ex-votos.

"Et Vedrine?... sa figure?... a quoi nous decidons-nous?" demanda-t-il brusquement, du ton d'un homme qui ne veut que parler affaires.

--C'est que..." Et tout eploree: "Ah! mon Dieu, je vais vous faire encore de la peine..."

--Moi... pourquoi donc?"

La veille ils etaient retournes voir une derniere fois le paladin avant qu'on l'envoyat a la fonte. Deja, a une premiere visite, la princesse avait ete facheusement impressionnee, moins encore par la sculpture de Vedrine a peine regardee que par cet etrange atelier ou poussaient des arbres, ou des lezards et des cloportes couraient sur les murailles; puis, tout autour, ces ruines, ces plafonds effondres, sentant encore l'incendie, la revolution. Mais de cette seconde entrevue la pauvre petite femme etait revenue litteralement malade. "L'horreur des horreurs, ma chere!" ainsi exprimait-elle sa vraie impression, le soir meme, a Mme Astier, ce qu'elle n'avait ose dire a Paul, le sachant ami du sculpteur, et aussi parce que ce nom de Vedrine etait des trois ou quatre que la convention mondaine choisit a l'envers de son gout, de son education et admire follement sans savoir pourquoi, par une pretention a l'originalite artistique. Cette informe et grossiere figure sur la tombe de son Herbert!... oh! non, non... mais c'est le pretexte a donner qu'elle ne trouvait pas.

"Voyons, monsieur Paul, entre nous... sans doute, c'est un morceau superbe... Un beau Vedrine certainement... mais convenez que c'est un peu triste!

--Dame! pour un tombeau...

--Puis, si vous voulez que je vous dise..." Elle avouait, hesitante, que cet homme tout nu sur son lit de camp ne lui paraissait vraiment pas convenable, on pouvait croire a un portrait: "Et voyez-vous ce pauvre Herbert, si reserve, si correct... De quoi aurait-on l'air?

--Le fait est qu'en y songeant..." fit Paul tres serieux; et jetant son ami Vedrine par-dessus bord aussi tranquillement qu'une portee de petits chats: "Apres tout, si cette figure vous deplait, on en mettra une autre, ou meme pas du tout. Ce sera plus saisissant, la tente vide, le lit dresse, et personne..."

La princesse ravie, surtout a l'idee qu'on ne verrait pas le vilain couche-tout-nu: "Oh! quel bonheur... comme vous etes gentil... Tenez, maintenant je puis vous le dire, j'en ai pleure toute la nuit."

* * * * *

Comme toujours, en arretant au grand portail, le valet de pied prit les couronnes et suivit a distance, pendant que Colette et Paul montaient sous le soleil lourd par un chemin amolli des averses de tout a l'heure; elle s'appuyait a son bras, s'excusait de temps en temps: "Je vous fatigue..." A quoi, lui, faisait non de la tete avec un sourire triste. Peu de monde au cimetiere. Un jardinier, un gardien saluaient respectueusement au passage la princesse, une habituee; mais lorsqu'ils eurent quitte l'avenue, franchi les terrasses superieures, ce fut la solitude et l'ombre avec des cris d'oiseaux sous les feuilles, meles a ce grincement des scies, a ces coups metalliques d'instruments taillant la pierre qu'on entend toujours au Pere-Lachaise, comme dans une ville jamais finie, en permanente construction.

Deux ou trois fois Mme de Rosen avait surpris le regard irrite de son compagnon vers le grand laquais en longue levite, cocarde au chapeau, eternel et lugubre accompagnateur de leur amour, et dans son empressement a lui plaire aujourd'hui: "Attendez," dit-elle en s'arretant. Elle se chargea elle-meme des fleurs, des couronnes, puis congedia le domestique, et ils furent tout a fait seuls dans l'allée tournante. Cette attention gentille ne defronca pas les sourcils de Paul, et comme il avait passe au bras qui lui restait libre trois ou quatre disques de violettes russes, immortelles, lilas de perse, sa colere contre le defunt montait encore. Il pensait rageusement: "Tu me paieras ca." Elle, au contraire, se sentait singulierement heureuse, epanouie dans cet egoisme de sante et de vie qui nous prend aux endroits de mort. Peut-etre la chaleur du jour, ces fleurs embaumees, melant leur arome a celui plus fort des ifs et des buis, de la terre mouillee s'evaporant au soleil et aussi a une autre odeur, acre, fade, penetrante, qu'elle connaissait bien, mais qui, ce jour-la, ne l'ecoeurait pas comme ordinairement, la grisait plutot.

Tout a coup, elle frissonna. Sa main sur le bras du jeune homme, il venait de la saisir dans la sienne, brusquement, et il la serrait, l'etreignait comme un corps de femme, cette petite main qui n'avait pas le courage de s'en aller. Il cherchait a en ecarter les doigts menus pour les croiser aux siens, y entrer, l'avoir toute; mais la main

resistait, se contractait sous le gant: "Non, non... jamais!" et pendant ce temps, ils continuaient à marcher, l'un près de l'autre, sans parler, sans se regarder, très émus, car tout est relatif dans la volupté et c'est la résistance qui fait le désir. Enfin, elle se donna, s'ouvrit, cette petite main serrée, et leurs doigts se crochèrent à écarteler leurs gants; une minute délicieuse de plein aveu, de possession complète. Mais, tout de suite, l'orgueil de la femme se réveilla. Elle voulut parler, prouver qu'elle restait intacte, que cela se passait loin d'elle, même qu'elle l'ignorait parfaitement, et ne trouvant rien à dire, elle lisait tout haut l'épithaphe d'une tombe à plat dans les ronces: "Augusta, 1847," et lui, haletant, murmurait: "Une histoire d'amour, sans doute." Des merles sifflaient sur leurs têtes, des mésanges, grincant un peu comme ce bruit de batisse, qui ne cessait pas au lointain.

Ils arrivaient dans la vingtième division, cette partie du cimetière qui est comme le vieux Paris du Père-Lachaise, les allées plus étroites, les arbres plus hauts, les tombes plus serrées, un enchevêtrement de grilles, de colonnes, de temples grecs, de pyramides, d'anges, de génies, de bustes, d'ailes ouvertes ou repliées. De ces tombes, vulgaires, baroques, originales, simples, emphatiques, prétentieuses ou timides, comme furent les existences qu'elles recouvraient, les unes avaient la pierre de leur caveau fraîchement ravalee, chargée de fleurs, d'ex-votos et de petits jardins d'une grâce minuscule et chinoise. À d'autres, verdissaient ou se fendaient les dalles moussues, chargées de ronces et d'herbes hautes; mais toutes montraient des noms connus, des noms bien parisiens, notaires, magistrats, commerçants notables, alignant la leur devanture comme aux quartiers de basoche ou de négoce, et même de doubles noms alliant deux familles, association de richesse ou de situation, signatures prospères disparues du Bottin, des en-dos de banque et se retrouvant immuables sur les caveaux. Et Mme de Rosen les signalait: "Tiens... les un tel..." de la même exclamation surprise et presque joyeuse dont elle saluait une voiture au bois. "Mario!... était-ce le chanteur?..." toujours pour feindre d'ignorer l'étreinte de leurs deux mains.

Mais la porte d'un caveau grinça près d'eux, quelqu'un se montra, une grosse dame en noir, ronde et fraîche, qui portait un petit arrosoir, faisait son ménage mortuaire, soignait le jardinet, la chapelle, tranquille comme à la campagne dans un cabanon marseillais. Par-dessus l'entourage, elle les salua d'un bon sourire affectueux et résigné qui semblait dire: "Allez, aimez-vous, la vie est courte, il n'y a que cela de bon." Genees, leurs mains se décroisèrent; et subitement allégée du mauvais charme, la princesse passa devant, un peu confuse, prit au plus court à travers les tombes pour joindre plus vite le mausolée du prince.

Il occupait, tout en haut de la "vingtième," un vaste terre-plein gazonné et fleuri que fermait une grille en fer forgé, basse et lourde, dans le sentiment de la grille du tombeau des Scaliger, à Florence. L'aspect général, ainsi voulu, était trapu et fruste, bien la tente primitive à gros plis rudes de toile passée au tanin dont la pierre dalmate donnait les tons rougeâtres. Trois larges degrés de cette même pierre, puis la baie s'ouvrait, flanquée de pedestaux et de hauts trepieds funéraires en bronze noir, comme vernissés. Au-dessus de l'entrée, les armes des Rosen dans un grand cartouche, de bronze encore, qui suspendait ainsi, devant sa tente, l'écu du bon chevalier endormi.

La grille franchie, les couronnes posées un peu partout, aux deux pedestaux, sur les bornes inclinées faisant comme d'énormes piquets de

tente au ras du soubassement, la princesse vint s'agenouiller tout au fond dans l'ombre de l'autel, où luisaient les franges d'argent de deux prie-Dieu, le vieil or d'une croix gothique et de chandeliers massifs. Il faisait bon, là, pour prier dans la fraîcheur des dalles et ces revêtements de marbre noir où le nom du prince Herbert étincelait avec tous ses titres, en face de versets de l'Ecclesiaste et du Cantique des cantiques. Mais rien ne venait à la princesse que des mots, un marmottement, distrait d'idées profanes qui lui faisaient honte. Elle se levait, s'agitait autour des jardinières, s'éloignait à point pour juger de l'effet du lit en sarcophage. Déjà était posé le coussinet de bronze noir chiffé d'argent; et elle trouvait cela simple et beau, cette dure couche sans rien dessus. Pourtant, il fallait consulter M. Paul dont on entendait les pas d'attente sur le gravier du jardinet, et tout en approuvant sa discrétion, elle allait l'appeler quand le caveau s'assombrit. La pluie se remit à tinter sur les trefles vitrés de la coupole. "Monsieur Paul... monsieur Paul!" Assis au bord d'un piedestal, immobile, il supportait l'ondée et répondit d'abord par un muet refus.

"Mais entrez donc!"

Il résistait, et très bas, très vite:

"Je ne veux pas... vous l'aimez trop..."

--Si, si, venez..."

Elle l'attira par la main sur l'entrée du caveau, mais les éblouissements les faisaient reculer peu à peu jusqu'au sarcophage où ils s'accotaient debout et rapprochés, regardant sous le ciel bas et brouillé tout le vieux Paris de la mort, en pente devant eux, précipitant ses minarets, ses statues grises et sa basse multitude de pierres dressées en dolmens parmi les verdure luisantes. Nul bruit, ni chants d'oiseaux, ni grincement d'outils, rien que l'eau s'écoulant de toutes parts et, sous la toile d'un monument en construction, deux monotones voix d'ouvriers se contaient les misères du travail. Les fleurs embaumaient dans cette réaction chaude que fait à l'intérieur la pluie du dehors; et toujours, et toujours l'autre arôme indémêlable. La princesse avait relevé son voile, elle défaillait, la bouche sèche comme tout à l'heure en montant l'allée. Et tous deux muets, immobiles, faisaient si bien partie du tombeau qu'un petit oiseau couleur de rouille vint en sautillant secouer ses plumes, piquer un ver entre les dalles... "C'est un rossignol," dit Paul tout bas dans le silence oppressant et doux. Elle voulut demander: "Est-ce qu'ils chantent encore en ce mois-ci?" Mais il l'avait prise, assise dans ses genoux au bord du lit de granit et, lui renversant la tête, il appuyait sur sa bouche entrouverte un lent, un profond baiser qu'elle lui rendit follement. "Parce que l'amour est plus fort que la mort," disait le verset de la Sulamite écrit au-dessus d'eux dans le marbre du mur...

* * * * *

Quand la princesse rentra rue de Courcelles où Mme Astier l'attendait, elle pleura longtemps sur son épaule, passée des bras du fils dans ceux de la mère, aussi peu sûrs l'un que l'autre, avec un débord de plaintes, de paroles entrecoupées: "Ah! mon amie, que je suis malheureuse... si vous saviez... si vous saviez..." Son désespoir était grand autant que son embarras devant cette inextricable situation, formellement promise au prince d'Athis et venant de s'engager avec ce charmeur, cet envouteur

qu'elle maudissait de toute son ame. Mais le plus cruel, c'etait de ne pouvoir confier sa faiblesse a l'amie tendre, car elle pensait bien qu'au premier mot d'aveu la mere se mettrait avec son fils contre Samy, pour le coeur contre la raison, la contraindrait peut-etre a ce mariage de roture, a cette decheance impossible.

"Ben quoi!... ben quoi! disait Mme Astier sans s'emouvoir a ces explosions desolees... Vous venez du cimetiere, j'imagine; vous vous etes encore monte la tete... Voyons, a la fin des fins, ma pauvre Artemise..." et connaissant les cotes vaniteux de cette nature, elle raillait ces demonstrations prolongees, ridicules aux yeux du monde, et pour le moins enlaidissantes. Encore s'il s'agissait d'un nouveau mariage d'amour! mais c'etait plutot l'alliance de deux grands noms qui se preparait, de deux titres semblables... Herbert lui-meme, s'il la voyait de la-haut, ne pouvait qu'etre satisfait.

"C'est vrai, qu'il comprenait tout, pauvre ami!..." soupira Colette de Rosen, nee Sauvadon, a qui l'ambassade tenait a coeur et, surtout, son titre de princesse.

"Tenez, ma petite, voulez-vous un bon conseil... filez, sauvez-vous... Samy partira dans huit jours... ne l'attendez pas, prenez Lavaux, il connaît Petersbourg, vous installera en attendant... Sans compter que vous vous epargnerez ainsi quelque scene penible avec la duchesse. Ces Corses, vous savez, il faut s'attendre a tout.

--Oui, partir... peut-etre..." Mme de Rosen y voyait surtout l'avantage d'echapper a de nouvelles obsessions, d'eloigner la chose de la-bas, son egarement d'une minute.

"Le tombeau?... ajouta Mme Astier devant son hesitation... C'est le tombeau qui vous inquiete?... Mais Paul le finira bien sans vous... Allons, ne pleurez plus, mignonne, l'arrosage vous va, mais vous moisiriez, a la fin." Et s'en allant, dans le jour qui tombait, attendre l'omnibus du Roule, la bonne dame soupirait: "Ouf!... d'Athis ne saura jamais ce que son mariage me coute!" Alors le sentiment de sa fatigue, le besoin qu'elle aurait eu d'un bon repos apres tant de corvees, la fit songer subitement que la plus fatigante de toutes l'attendait. La rentree, la scene. Elle n'avait pas encore eu le temps d'y arreter son esprit; a present, elle y courait, chaque tour de roue de la lourde voiture l'en rapprochait. D'avance, elle en frissonnait toute, non de peur; mais les cris, la demence, la grosse voix brutale d'Astier-Rehu, ce qu'il faudrait repondre, et la malle! la malle qu'on allait revoir... Mon Dieu, quel ennui!... Si lasse de sa nuit, de sa journee... Oh! pourquoi cela ne pouvait-il etre pour demain?... Et la tentation lui venait, au lieu d'avouer tout de suite: "C'est moi..." de detourner les soupcons sur quelqu'un, Teyssedre par exemple, jusqu'au lendemain matin; au moins, elle aurait sa nuit tranquille.

"Ah! voila madame... Il y en a, du nouveau!" dit Corentine accourant ouvrir, bouleversee, sa petite verole plus ressortie que d'habitude, comme dans les grandes emotions. Mme Astier voulut gagner sa chambre, mais la porte du cabinet s'etait ouverte, un imperieux: "Adelaide!" la forca d'entrer. Leonard l'accueillit avec une figure extraordinaire qu'eclairait la lampe sous son globe. Il lui prit les deux mains, l'attira bien dans la lumiere, puis d'une voix tremblante: "Loisillon est mort..." et il l'embrassa sur les deux joues.

Rien! Il ne savait rien encore, n'etait pas monte aux archives; il

marchait depuis deux heures dans son cabinet, impatient de la voir, de lui donner cette nouvelle si importante pour eux, toute leur vie changee avec ces trois mots:

"Loisillon est mort!"

VII

Mademoiselle Germaine de Freydet

Clos-Jallanges.

Tes lettres me desolent, ma chere soeur. Tu t'ennuies, tu souffres, tu me voudrais la, mais comment faire? Rappelle-toi le conseil de mon maitre: "Montrez-vous... qu'on vous voie..." Et penses-tu que c'est a Clos-Jallanges, dans mes houx et mon gilet de chasse, que je pourrais preparer ma candidature? Car, il n'y a pas a dire, le moment est proche, Loisillon baisse a vue d'oeil, et je mets a profit les delais de cette lente agonie pour me creer, dans l'Academie, des sympathies qui deviendront des voix. Leonard Astier m'a deja presente a plusieurs de ces messieurs; je vais le prendre souvent apres la seance, et c'est delieux, cette sortie de l'Institut, ces hommes presque tous aussi charges d'ans que de gloire, s'en allant bras dessus bras dessous, par groupes de trois, quatre, vifs, rayonnants, parlant haut, tenant le trottoir, les yeux encore humides des bonnes parties de rire qu'ils viennent de faire la-dedans: "Ce Pailleron, quelle verve!... Et comme Danjou lui a repondu!..." Moi je me carre au bras d'Astier-Rehu, dans le chœur des Immortels, j'ai l'air d'en etre; puis les groupes s'egrenent, on se separe a un coin de pont en se criant: "Jeudi! ne manquez pas..." Et je reviens rue de Beaune accompagner mon maitre qui m'encourage, me conseille, et, sur du succes, me dit avec son large rire: "On a vingt ans de moins quand on sort de la!"

Reellement, je crois que la coupole les conserve. Ou trouver un vieillard aussi ingambe que Jean Rehu dont nous fetions hier soir, chez Voisin, le quatre-vingt-dix-huitieme anniversaire? Une idee de Lavaux, ce festival, et qui, si elle me coute cinquante louis, m'a permis de compter mes hommes. Nous etions vingt-cinq a table, tous academiciens, hormis Picheral, Lavaux et moi: la-dessus dix-sept ou dix-huit voix acquises, le reste encore flottant, mais sympathique. Diner tres bien servi, tres causant...

Ah! j'y pense, j'ai invite Lavaux a Clos-Jallanges pendant les vacances de la Mazarine ou il est bibliothecaire. On lui donnera la grande chambre en retour devant la Faisanderie. Je ne le crois pas tres bon, ce Lavaux, mais il faut l'avoir, c'est le zebre de la duchesse. T'ai-je dit que nos mondaines appellent ainsi l'ami garcon, oisif, discret, rapide, qu'on a toujours sous la main pour les courses, les demarches delicates dont on ne peut charger un domestique? Sorte de courrier entre puissances, le zebre, quand il est jeune, fait quelquefois de doux interim; mais d'ordinaire l'animal se montre sobre, facile a nourrir, se paye de menus suffrages, des places en bout de table et de l'honneur de piaffer pour la dame et pour son salon. J'imagine que Lavaux a su tirer autre chose de son emploi. Il est si adroit, si redoute malgre son air bonasse; marmite chef dans deux cuisines, comme il dit, l'academique et

la diplomatie, il me signale les fondrières, chausse-trapes dont le chemin de l'Institut est mine et que mon maître Astier ignore encore. Pauvre grand naïf qui a fait l'ascension droit devant lui, sans se douter des dangers, les yeux vers la coupole, se fiant à sa force, à son œuvre, et qui se serait cent fois rompu le cou si sa femme, fine entre les fines, ne l'avait guidé à son insu.

C'est Lavaux qui m'a détourné de publier, d'ici la prochaine vacance de fauteuil, mes *«Pensées d'un rustique»*. "Non, non, m'a-t-il dit... vous avez assez fait... si même vous pouviez donner à entendre que vous ne produirez plus, que vous êtes fini, à bout, simple homme du monde... l'Académie adore cela." À joindre au précieux avertissement de Picheral: "Ne leur portez pas vos livres." Je vois que moins on a d'œuvres, plus on a de titres. Très influent, le Picheral; encore un que nous aurons cet été, une chambre au second, peut-être l'ancien serre-tout, tu verras. Voilà bien du tracassage, ma pauvre Germaine, et dans ton état de souffrance. Mais, que veux-tu? C'est déjà si fâcheux de ne pas avoir maison à Paris pendant l'hiver, de ne pas recevoir comme Dalzon, Moser et tous mes autres concurrents. Ah! soigne-toi, guéris-toi, mon Dieu...

Pour revenir à mon dîner, on y a naturellement beaucoup parlé de l'Académie, de ses choix, de ses devoirs, du bien et du mal que le public en pense. Selon nos Immortels, tous les détracteurs de l'institution, tous, sont de pauvres héres qui n'ont pu y entrer; quant aux oublis en apparence inexplicables, chacun eut sa raison d'être. Et comme je citais timidement le nom de Balzac, notre grand compatriote, le romancier Desminières, l'ancien organisateur des charades de Compiègne, s'est emporté vivement. "Balzac! mais l'avez-vous connu? Savez-vous, monsieur, de qui vous parlez?... le désordre, la bohème!... un homme, monsieur, qui n'a jamais eu vingt francs dans sa poche... Je tiens ce détail de son ami Frédéric Lemaître... Jamais vingt francs... et vous auriez voulu que l'Académie..." Alors le vieux Jean Rehu, la main en cornet sur l'oreille, a compris qu'on parlait de jetons et nous a conté ce joli trait de son ami Suard venant à l'Académie le 21 janvier 93, le jour de la mort du roi, et profitant de l'absence de ses collègues pour rafler à lui tout seul les deux cent quarante francs de la séance.

Il narre bien, le vieux père "J'ai vu ça..." et sans sa surdité serait un brillant causeur. À quelques vers dits par moi en toast à son étonnante vieillesse, le bonhomme a répondu avec beaucoup de bienveillance en m'appelant son "cher collègue." Mon maître Astier le reprend: "futur collègue." Rires, bravos, et c'est ce titre de futur collègue qu'ils m'ont tous donné en me quittant, avec des poignées de mains vibrantes, significatives, des "à revoir... à bientôt..." qui faisaient allusion à ma prochaine visite. Un bejaune, ces visites académiques; mais puisque tous y passent. Astier-Rehu me racontait en sortant du dîner Voisin que, lors de son élection, le vieux Dufaure l'avait laissé venir dix fois sans le recevoir. Eh bien! le maître s'est entêté et, à la onzième visite, la porte s'ouvrait toute grande. Il faut vouloir. "Je fais en ce moment le métier le plus bas et le plus ennuyeux, je sollicite pour l'Académie,..." dit Merimee dans sa correspondance, et quand des hommes de cette valeur nous ont donné l'exemple de la platitude, aurions-nous bien le droit de nous montrer plus fiers qu'eux!

En réalité, si Ripault-Babin ou Loiseillon mouraient,--tous deux sont en danger, mais c'est Ripault-Babin qui m'inspire encore le plus de confiance,--mon seul concurrent sérieux serait Dalzon. Du talent, de la fortune, très bien avec les ducs, une cave excellente; il n'a contre lui

qu'un peche de jeunesse recemment decouvert, _Toute Nue_, plaquette en six cents vers, publiee a Eropolis, sans nom d'auteur, et d'un raide! On pretend qu'il a tout rachete, mis au pilon, mais qu'il circule encore quelques exemplaires signes et dedicates. Le pauvre Dalzon proteste, se debat comme un diable, et l'Academie se reserve, jusqu'au bout de son enquete; c'est pourquoi mon bon maitre, sans preciser davantage, me declarait gravement, l'autre soir: "Je ne voterai plus pour M. Dalzon." L'Academie est un salon, voila ce qu'il faut comprendre avant tout. On n'y peut entrer qu'en tenue et les mains intactes. Toutefois, je suis trop galant homme et j'estime trop mon adversaire pour me servir de ces armes cachees; et Fage, le relieur de la Cour des Comptes, ce singulier petit bossu que je rencontre quelquefois dans l'atelier de Vedrine, Fage, tres au courant des curiosites de la bibliographie, a ete rudement remis a sa place quand il m'a propose un des exemplaires signes de _Toute Nue_. "Ce sera pour M. Moser," a-t-il repondu sans s'emouvoir.

A propos de Vedrine, ma situation devient embarrassante. Dans la ferveur de nos premieres rencontres, je l'avais engage a nous amener sa femme, ses enfants, a la campagne; mais comment concilier son sejour avec celui des Astier, des Lavaux qui l'abominent? C'est un etre si rude, si original! Comprends-tu qu'il est noble, marquis de Vedrine, et que meme a Louis-le-Grand il cachait deja son titre et sa particule, que tant d'autres envieraient en ce temps de democratie ou tout s'acquiert excepte cela. Son motif? Il veut etre aime pour lui-meme; tache de comprendre. En attendant, la princesse de Rosen refuse le paladin, sculpte pour le tombeau du prince et dont on parlait sans cesse dans cette maison d'artistes souvent a court. "Quand nous aurons vendu le paladin, on m'achetara un cheval mecanique..." disait l'enfant, et la pauvre mere comptait aussi sur le paladin pour remonter un peu ses armoires vides, tandis que Vedrine ne voyait dans cet argent du chef-d'oeuvre que trois mois de flane, en dabbieh, sur le Nil. Eh bien! le paladin non vendu ou paye Dieu sait quand, apres proces, expertise, si tu crois que cela les a desarconnes le moins du monde... En arrivant a la Cour des Comptes, le lendemain de cette mauvaise nouvelle, j'ai trouve mon Vedrine installe devant un chevalet, heureux, ravi, jetant sur une grande toile l'etrange foret vierge du monument incendie. Derriere lui, la femme, l'enfant extasies, et Mme Vedrine me disant tout bas, tres grave, bercant sa petite fille: "Nous voila bien heureux... M. Vedrine s'est mis a l'huile..." N'est-ce pas a donner envie de rire et de pleurer?

Chere soeur, le decousu de cette lettre t'apprend l'agitation, la fièvre de mon existence depuis que je prepare ma candidature. Je vais aux "Jours" des uns, des autres, diners, soirees. Ne me donne-t-on pas pour zebre a la bonne Mme Ancelin, parce que je frequente assidument dans son salon le vendredi, et le mardi soir aux Francais, dans sa loge. Zebre bien rustique en tout cas, malgre les modifications que j'ai fait subir a mon personnage dans le sens doctrinaire et mondain. Attends-toi a des surprises pour mon retour. Lundi dernier, reception intime a l'hotel Padovani ou j'ai eu l'honneur d'etre presente au grand-duc Leopold. Son Altesse m'a complimente sur mon dernier livre, sur tous mes livres, qu'elle connait comme moi-meme. Ces etrangers sont extraordinaires! Mais c'est avec les Astier que je me plais le mieux, dans cette patriarcale famille, si unie, si simple. L'autre jour, apres dejeuner, on apporte au maitre un habit neuf d'academicien, nous l'avons essaye ensemble; je dis nous, car il a voulu voir sur moi l'effet des palmes. J'ai mis l'habit, le chapeau, l'epee, une vraie epee, ma chere, qui se tire, montrant une rigole au milieu pour l'ecoulement du sang; et, ma foi, je m'impressionnais moi-meme. Enfin, c'est pour te montrer le degre de

cette intimité précieuse.

Puis, quand je rentre au calme de ma petite cellule, s'il est trop tard pour t'écrire, je fais toujours un peu de pointage. Sur la liste complète des académiciens, je marque ceux que je sais à moi, ceux qui tiennent pour Dalzon. Je soustrais, j'ajoute, c'est un divertissement exquis. Tu verras, je te montrerai. Ainsi que je te disais, Dalzon a les ducs; mais l'auteur de la *Maison d'Orléans*, admis à Chantilly, doit m'y présenter avant peu. Si je plais,--j'apprends par cœur dans ce but une certaine bataille de Rocroy, tu vois que ton frère acquiert de l'astuce,--donc si je plais, l'auteur de *Tout nue*, à *Erope*, perd son plus sûr appui. Quant à mes opinions, je ne les renie pas. Republicain, oui; mais on va trop loin. Et puis, candidat avant tout. Sitôt après ce petit voyage, je compte bien retourner près de ma Germaine que je supplie de ne pas s'enlever, de songer à la joie du grand jour. Va, ma chère sœur, nous y entrerons dans le "jardin de l'oie," comme dit ce bohémien de Vedrino, mais il faut du courage et de la patience.

Ton frère qui t'aime,

ABEL DE FREYDET.

Je rouvre ma lettre: les journaux du matin m'apprennent la mort de Loisillon. Ces coups du destin vous émeuvent, même quand ils sont attendus et prévus. Quel deuil, quelle perte pour les lettres françaises! Ma pauvre Germaine, voilà mon départ encore retardé. Règle les closiers. À bientôt des nouvelles.

VIII

Il était écrit que ce Loisillon aurait toutes les chances, même de mourir à temps. Huit jours plus tard, les salons fermés, Paris dispersé, la Chambre, l'Institut en vacances, quelques délégués des sociétés nombreuses dont il fut président ou secrétaire auraient suivi ses funérailles derrière les coureurs de jetons de l'Académie, rien de plus. Mais industrieux par-delà la vie, il partait juste à l'heure, la veille du grand prix, choisissant une semaine toute blanche, sans crime, ni duel, ni procès célèbre, ni incident politique, ou l'enterrement à fracas du secrétaire perpétuel serait l'unique distraction de Paris.

Pour midi, la messe noire; et, bien avant l'heure, un monde énorme affluait autour de Saint-Germain-des-Près, la circulation interdite, les seules voitures d'invités ayant droit d'arriver sur la place agrandie, bordée d'un sévère cordon de sergents de ville espacés en tirailleurs. Ce qu'était Loisillon, ce qu'il avait fait dans ses soixante-dix ans de séjour parmi les hommes, la signification de cette majuscule brodée d'argent sur la haute tenture sombre, bien peu la savaient dans cette foule uniquement impressionnée par ce déploiement de police, tant d'espace laisse au mort;--toujours les distances, et du large et du vide pour exprimer le respect et la grandeur! Le bruit ayant couru qu'on verrait des actrices, des gens célèbres, de loin la badauderie parisienne mettait des noms sur des visages reconnus, se groupant et causant devant l'église.

C'est la, sous le porche drapé de noir, qu'il fallait entendre l'oraison funebre de Loisillon, la vraie, non pas celle qui serait prononcee tout a l'heure a Montparnasse, et le vrai feuilleton sur l'oeuvre et sur l'homme, bien different des articles prepares pour les journaux du lendemain. L'oeuvre: un "Voyage au Vol d'Andorre" et deux rapports edites par l'Imprimerie Nationale du temps ou Loisillon etait surintendant des Beaux-Arts. L'homme: un type d'avoue retors, plat, piteux, le dos courtois, un geste perpetuel de s'excuser, de demander grace, grace pour ses croix, pour ses palmes, son rang dans cette Academie ou sa rouerie d'homme d'affaires servait d'agent de fusion entre tant d'elements divers a aucun desquels on n'aurait pu l'assimiler, grace pour cette extraordinaire fortune, grace pour cet avancement a la nullite, a la bassesse fretillante. On se rappelait son mot a un diner de corps ou il s'activait autour de la table, une serviette au bras, tout glorieux: "Quel bon domestique j'aurais fait!" Juste epitaphe pour sa tombe.

Et tandis qu'on philosophait sur le rien de cette existence, il triomphait, ce rien, jusque dans la mort. Les equipages se succedaient devant l'eglise, les longues levites brunes, bleues de la valetaille couraient, s'envolaient, se courbaient, balayaient le parvis au fracas luxueux des portieres et des marchepieds; les groupes de journalistes s'ecartaient respectueusement devant la duchesse Padovani, a la haute et fiere demarche. Mme Ancelin fleurie dans ses crepes de deuil, Mme Eviza, dont les yeux longs flambaient sous le voile, a faire retourner un agent des moeurs, toute la congregation des dames de l'Academie, ses ferventes, ses devotes, venues la, moins pour honorer la memoire de feu Loisillon que pour contempler leurs idoles, ces Immortels fabriques, petris de leurs petites mains adroites, vrais ouvrages de femmes ou elles avaient mis leurs forces inemployees d'orgueil, d'ambition, de ruse, de volonte. Des actrices s'y joignaient sous pretexte de je ne sais quel orphelinat dramatique preside par le defunt, temoignant en realite ce prodigieux besoin d'en etre qui les brule toutes. Eplorées et tragiques, on pouvait les prendre pour de proches parentes. Tout a coup une voiture s'arrete, depose des voiles noirs, agites, eperdus, une douleur qui fait mal a voir. L'epouse, cette fois? Non! Marguerite Oger, la belle actrice de drame, dont l'apparition souleve aux quatre coins de la place une longue rumeur, des bousculades curieuses. Un journaliste s'elance du porche au-devant d'elle, presse ses mains, la soutient, l'encourage.

"Oui, vous avez raison, je serai forte..."

Et ses larmes bues, renforcees a coups de mouchoir, elle entre, ou plutot fait son entree dans la grande nef obscure que des cierges pointillent tout au fond, tombe a genoux sur un prie-Dieu, cote des dames, s'y prostre, s'y abime, puis relevee, toute dolente, demande a une camarade pres d'elle: "Qu'est-ce qu'on a fait au Vaudeville, hier?"

--Quatre mille deux!..." repond l'amie du meme ton de catastrophe.

Perdu dans la foule, a l'extremite de la place, Abel de Freydet entendait autour de lui: "Marguerite!... C'est Marguerite!... Ah! elle est bien entree..." Mais sa petite taille le genait et il essayait vainement de se frayer un passage, quand une main lui frappa l'epaule: "Encore a Paris?... La pauvre soeur ne doit pas etre contente..." En meme temps Vedrine l'entraînait, et, ramant de ses coudes robustes, coupant le flot qu'il dominait de toute la tete: "La famille, messieurs!..." il amenait jusqu'aux premiers rangs le provincial

enchante de la rencontre, un peu confus tout de meme, car le sculpteur parlait haut et librement, a son habitude. "Hein! ce veinard de Loisillon... autant de monde que Beranger... voila qui doit donner du coeur au ventre a la jeunesse..." Tout a coup, voyant Freydet se decouvrir a l'apparition du cortege: "Qu'as-tu donc de change? Tourne-toi... Mais, malheureux, tu ressembles a Louis-Philippe..." La moustache abattue, coiffe en toupet, sa bonne figure rougeaude et brune epanouie entre des favoris grisonnants, le poete redressait toute sa petite personne avec une raideur ceremonieuse. Et Vedrine riant: "Ah! je comprends... la tete pour les ducs, pour Chantilly!... Ca te tient toujours, alors, l'Academie?... Mais regarde donc cette mascarade!..."

Sous le soleil, dans le large espace reserve, l'effet etait abominable: derriere le corbillard, des membres du bureau, qu'une feroce gageure semblait avoir choisis parmi les plus ridicules vieillards de l'Institut et qu'enlaidissait encore le costume dessine par David, l'habit a broderies vertes, le chapeau a la francaise, l'epee de gala battant des jambes difformes que David n'avait certainement pas prevues. Gazan venait le premier, le chapeau de travers sur les inegalites de son crane, le vert vegetal de l'habit accentuant encore la graisse terreuse, squameuse de son masque proboscidien. Pres de lui le sinistre, long, Laniboire, ses marbrures violettes, sa bouche tordue de guignol hemiplegique, cachait ses palmes sous un pardessus trop court laissant voir un bout d'epee, les basques du frac qui, avec les pointes de son chapeau, lui donnaient l'air d'un employe des pompes funebres, bien moins distingue certainement que l'appariteur a canne d'ebene en marche devant le bureau. D'autres suivaient, Astier-Rehu, Desminieres, tous genes, honteux, ayant conscience et s'excusant par leur humble contenance du grotesque de ces defroques acceptables sous la lumiere haute, refroidie et, pour ainsi dire, historique de la coupole, mais en pleine vie, en pleine rue, faisant sourire comme une exhibition de macaques.

"Vrai! c'est a leur jeter une poignee de noisettes, pour les voir courir a quatre pattes..." Mais Freydet n'entendait pas cette nouvelle impertinence de son compromettant compagnon. Il s'esquivait, se melait au cortege et penetrait dans l'eglise entre deux files de soldats le fusil renverse. Au fond, la mort de Loisillon lui causait une joie vive; il ne l'avait jamais vu ni connu, ne pouvait l'aimer a travers son oeuvre, cette oeuvre n'existant pas, et la seule reconnaissance qu'il lui garderait, c'etait justement cette mort, ce fauteuil vacant a point pour sa candidature. Malgre tout, l'appareil funebre dont les vieux parisiens se blasent par l'habitude, cette haie de soldats, le sac au dos, les fusils tombant sur les dalles d'un seul coup de crosse au commandement d'un sacre petit officier, tres jeune, pas commode, la jugulaire au menton, dont cet enterrement devait etre la premiere affaire, surtout la musique noire, les tambours voiles le saisirent d'un grand respect emu; et, comme toujours quand un sentiment vif le poignait, des rimes se presenterent. Meme cela commencait tres bien, une large et belle image sur l'espece de trouble, d'angoisse nerveuse, d'eclipse intellectuelle que fait dans l'atmosphere d'un pays la disparition d'un de ses grands hommes. Mais il s'interrompit pour offrir une place a Danjou qui, venu tres en retard, s'avancait au milieu de chuchotements, de regards feminins, promenant sa tete orgueilleuse et dure avec ce geste habituel qu'il a de passer la main a plat dessus, sans doute pour s'assurer que son postiche est toujours en place.

"Il ne m'a pas reconnu..." pensa Freydet, vexe de l'ecrasant regard dont l'academicien repoussa dans le rang ce ciron qui se permettait de

lui faire signe, "mes favoris, probablement..." et distrait de ses vers, le candidat se mit a ruminer son plan d'attaque, ses visites, la lettre officielle pour le secretaire perpetuel. Mais, au fait, il etait mort, le perpetuel... Allait-on nommer Astier-Rehu avant les vacances? Et l'election, pour quand? Sa preoccupation descendit jusqu'aux details, a l'habit; prendrait-il le tailleur d'Astier deciderement? Et ce tailleur fournissait-il aussi le chapeau et l'epee?

"_Pie Jesu, Domine_" une voix de theatre, admirable, montait derriere l'autel, demandait le repos pour Loisillon que le Dieu de misericorde semblait vouloir torturer cruellement; car l'eglise suppliait dans tous les tons, tous les registres, en soli et en chœur: "le repos, le repos, mon Dieu!... Qu'il dorme tranquille apres tant d'agitation et d'intrigues!..." A ce chant triste, irresistible, repondaient dans la nef les sanglots des femmes domines par le hoquet tragique de Marguerite Oger, son terrible hoquet du "Quatre" dans _Musidora_. Tout ce deuil penetrait le bon candidat, allait rejoindre dans son coeur d'autres deuils, d'autres tristesses; il pensait a des parents morts, a sa soeur, une mere pour lui, condamnée par tous, et le sachant, en parlant dans toutes ses lettres. Helas! vivrait-elle meme jusqu'au jour du triomphe?... Des larmes l'aveuglerent, l'obligerent a s'essuyer les yeux.

"C'est trop... c'est trop... On ne vous croira pas..." ricanait dans son oreille la grimace du gros Lavaux. Il se retourna indigne, mais la voix du jeune officier commanda furieusement: "Portez... armes!..." et les fusils firent cliqueter leurs baionnettes, tandis que l'orgue grondait "la marche pour la mort d'un heros." Le defile de la sortie commençait; toujours le bureau en tete, Gazan, Laniboire, Desminieres, son bon maitre Astier-Rehu. Tous tres beaux maintenant, noyant dans le mystere des hautes, voutes le vert perroquet chamarre des uniformes, ils descendaient la nef deux par deux, tres lentement, comme a regret, vers ce grand carre de jour decoupe au portail ouvert. Derriere, toute la compagnie, cedant le pas a son doyen, l'extraordinaire Jean Rehu grandi par une longue redingote, portant haut sa toute petite tete brune, creusee dans une noix de coco, d'un air dedaigneux et distrait signifiant qu'il avait "vu ca" un nombre incalculable de fois; et, de fait, depuis soixante ans qu'il touchait les jetons de l'Academie, il avait du en entendre de ces psalmodies, en jeter de cette eau benite sur des catafalques glorieux.

Mais si celui-la justifiait miraculeusement son titre d'Immortel, le groupe d'ancetres qu'il precedait semblait en etre la bouffonne et triste parodie. Decrepits, casses en deux, dejetes comme de vieux arbres a fruits, les pieds de plomb, les jambes molles, des yeux clignotants de betes de nuit, ceux qu'on ne soutenait pas s'en allaient les mains tatonnantes, et leurs noms murmures par la foule evoquaient des oeuvres mortes, oubliees depuis longtemps. A cote de ces revenants, de ces "permissionnaires du Pere-Lachaise," comme les appelait un malin de l'escorte, les autres academiciens semblaient jeunes, ils se campaient, bombaient leurs torsos sous des regards extasies de femmes les brulant a travers les voiles noirs, l'entassement de la foule, les shakos et les sacs des militaires ahuris. Cette fois encore, le salut de Freydet a deux ou trois "futurs collegues" fut repousse de froids et meprisants sourires comme on evoque ces reves ou vos meilleurs amis ne vous reconnaissent plus. Mais il n'eut pas le temps de s'en attrister, pris par la bousculade a deux mouvements qui agitait l'eglise vers le haut et vers la sortie.

"Eh bien! monsieur le vicomte, il va falloir nous remuer, maintenant..." Cet avis chuchote de l'aimable Picheral au milieu de la rumeur, de l'enchevêtrement des chaises, remit le sang en route dans les veines du candidat; mais comme il passait devant le catafalque, Danjou lui tendant le goupillon murmura sans le regarder: "Surtout, ne bougez plus... laissez faire..." Il en eut les jambes fracassées. Remuez-vous!... Ne bougez plus!... Quel avis suivre et croire le meilleur? Son maître Astier le lui dirait sans doute, et il essaya de le rejoindre dehors. Ce n'était pas chose commode avec l'encombrement du parvis pendant que se classait le cortège et qu'on hissait le cercueil, écrasé d'innombrables couronnes, rien d'âme comme cette sortie d'enterrement dans la lumière d'un beau jour; des saluts, des propos mondains tout à fait étrangers à la cérémonie funèbre, et sur les visages l'allègement, la revanche à prendre de cette grande heure d'immobilité traversée de chants lugubres. Les projets, les rendez-vous, échanges marquaient la vie impatiente et recommençant vite après ce court arrêt, rejetaient le pauvre Loisillon bien loin dans ce passé dont il faisait partie désormais.

"Aux Français, ce soir... n'oubliez pas... le dernier mardi..." minaudait Mme Ancelin; et Paul au gros Lavaux:

"Allez-vous jusqu'au bout?"

--Non. Je reconduis Mme Eviza.

--Alors à six heures chez Keyser; ça semblera bon après les discours."

Les voitures de deuil s'approchaient à la file, pendant que des coupes partaient au grand trot. Du monde se penchait à toutes les fenêtres de la place, et, vers le boulevard Saint-Germain, des gens debout sur les tramways arrêtés alignaient des têtes au-dessus des têtes, coupaient le ciel bleu de files sombres. Freydet, ébloui de soleil, son chapeau en abat-jour, regardait cette foule à perte de vue, se sentait très fier, reportant à l'Académie cette gloire posthume qu'on ne pouvait attribuer vraiment à l'auteur du *Voyage au Val d'Andorre*, et en même temps il avait le chagrin de constater que les chers "futurs collègues" le tenaient visiblement à distance, absorbés quand il s'approchait, ou se détournant, se groupant contre l'intrus, ceux-mêmes qui, l'avant-veille, chez Voisin, l'attiraient: "Quand serez-vous des nôtres?..." Mais la plus dure de toutes fut la défection d'Astier-Rehu!

"Quel malheur, cher maître!..." vint lui dire le candidat, s'apitoyant par contenance, pour parler, sentir une sympathie. L'autre, à côté du corbillard, sans répondre feuilletait le discours qu'il prononcerait tout à l'heure. Freydet repéta: "Quel malheur!..."

--Mon cher Freydet, vous êtes indécent..." prononça le maître tout haut, très brutal; et, le temps d'un sévère coup de mâchoire, il se remit à sa lecture.

Indécent!... pourquoi?... Le malheureux eut le geste instinctif d'assurer ses boutons, s'examina jusqu'à l'extrémité des bottes avec inquiétude, sans pouvoir s'expliquer ces paroles reprobatrices. Que se passait-il? Qu'avait-il fait?

Ce fut un étourdissement de quelques minutes; il voyait vaguement le corbillard s'ébranler sous sa vacillante pyramide de fleurs, des habits verts aux quatre coins, d'autres habits verts derrière, puis toute la

Compagnie, et sitot apres elle, mais ceremonieusement distance, un groupe ou lui-meme se trouva mele, pousse, sans savoir comment. Des jeunes hommes, des vieux, tous horriblement tristes et decourages, au milieu du front la meme ride profonde de l'idee fixe, aux yeux le meme regard haineux et mefiant du voisin. Quand, remis de son malaise, il put mettre des noms sur ces personnages, il reconnut la figure fanee, decue, du pere Moser, l'eternel candidat; l'honnete mine de Dalzon, l'homme au livre, le retoque des dernieres elections; et de Saleles, et Guerineau. La remorque, parbleu! ceux dont l'Academie ne s'occupe plus, qu'elle laisse filer au sillage de la barque glorieuse, les ayant amorces d'un fer solide. Tous, ils etaient tous la, les pauvres poissons noyes, les uns morts et sous l'eau, d'autres se debattant encore, roulant un regard douloureux et goulé, qui en veut, en demande, en voudra toujours. Et pendant qu'il se jurait d'eviter le meme sort, Abel de Freydet suivait l'amorce, lui aussi, tirait sur l'hamecon, deja trop bien croche pour pouvoir se reprendre.

Au loin, sur la voie deblayee a l'etendue du cortege, des roulements voiles alternaient avec des sonneries de trompettes, ameutant tout du long les passants du trottoir et les curieux des fenetres; puis la musique reprenait a longs cris la "marche pour la mort d'un heros." Et devant ces grandioses honneurs, ces funerailles nationales, cette orgueilleuse revolte de l'homme humilie, vaincu par la mort mais haussant et parant sa defaite, il faisait beau songer que tout cela etait pour Loisillon, secretaire perpetuel de l'Academie francaise, c'est-a-dire rien, le dessous de rien.

IX

Tous les jours, entre quatre et six, plus tot ou plus tard selon la saison, Paul Astier venait prendre sa douche a "l'hydrotherapie Keyser" en haut du faubourg Saint-Honore. Vingt minutes de fleuret, de boxe ou de baton, puis le jet froid, le bain de piscine, la petite station, en sortant, chez la fleuriste de la rue du Cirque pour se faire coudre un oeillet a la boutonniere; et la reaction jusqu'a l'Arc-de-l'Etoile, Stenne et le phaeton suivant au ras du trottoir. Ensuite un tour aux acacias, ou Paul montrait un teint clair, une peau de femme a "lever" toutes les femmes et qu'il devait a ses habitudes d'hygiene chic. Cette seance chez Keyser lui epargnait en outre la lecture des journaux, par les potins de cabine a cabine, ou sur les divans de la salle d'armes, en veste de tir, en peignoir de flanelle, meme a la porte du docteur, quand on attendait son tour de douche. Des cercles, des salons, de la Chambre, de la Bourse ou du Palais, les nouvelles de la journee s'annoncaient la librement, a voix haute, dans le froissement des epees et des cannes, les appels au garcon, les grandes claques en battoir des mains sur la chair nue, le cliquetis des fauteuils a roulettes pour rhumatisants, les lourds plongeons qui s'ebrouaient dans la piscine aux voutes sonores, et, dominant tous les bruits d'eau brisee, jaillie, la voix du bon docteur Keyser debout sur sa tribune et ce mot revenant toujours comme un refrain: "Tournez-vous."

Ce jour-la, Paul Astier se "tournait" avec delices sous la pluie bienfaisante, y laissait la migraine et la poussiere de sa corvee, et les funebres ronrons des regrets academiques en style Astier-Rehu: "L'airain lui mesurait ses heures... la main glacee de Loisillon..."

epuise la coupe du bonheur..." O papa! o cher maitre! Il en fallait de l'eau, en pluie, en fouet, en cascade, pour nettoyer ce noir fatras. Encore ruisselant, il croisa un grand corps qui remontait de la piscine et lui faisait un bonjour grelottant de la tete, courbe en deux sous un large bonnet en caoutchouc couvrant le crane et une partie de la figure. Cette maigreur livide, cette raide demarche contracturee, il crut a un de ces pauvres nevropathes, habitues de chez Keyser, dont les muettes apparitions d'oiseaux de nuit, lorsqu'ils venaient se peser a la bascule dans la salle d'armes, faisaient un tel contraste aux rires de sante et de vigueur debordantes. Puis la courbe meprisante de ce grand nez, ces plis de degout tirant la bouche lui rappelerent vaguement un visage de la societe. Et dans sa cabine, pendant que le garcon baigneur lui etrillait la peau, il demanda: "Qui donc m'a salue, Raymond?"

--Mais c'est le prince d'Athis, monsieur..." fit Raymond avec la fierte du peuple a prononcer ce mot de prince. "Il vient a la douche depuis quelque temps, toujours le matin... Aujourd'hui il s'est retarde, rapport a un enterrement, qu'il a dit a Joseph..."

La porte de la cabine entr'ouverte pendant ce colloque, laissait voir dans celle en face, sur le cote pair du couloir, le gros Lavaux assis, tout nu, d'un gras blafard et difforme, en train de s'attacher au-dessus du genou, avec des jarretieres a boucles, de longs bas de femme ou d'ecclesiastique. "Dites donc, Paul, vous avez vu Samy qui vient se donner des forces?..." et il clignait de l'oeil comiquement.

"Des forces?"

--Be oui! Il se marie dans quinze jours, savez bien; et le pauvre garcon, pour s'assurer les reins, s'est mis bravement a l'eau froide et aux pointes de feu.

--Et l'ambassade, quand?"

--Mais, tout de suite. La princesse est partie devant. Ils se marieront la-bas."

Paul Astier eut l'instinct d'un desastre: "La princesse!... Qui epouse-t-il donc?--D'ou sortez-vous?... Le bruit de Paris depuis deux jours... Colette, pardi! l'inconsolable Colette... C'est la tete de la duchesse que je voudrais voir... A Loisillon, elle s'est tres bien tenue, mais sans lever son voile, sans un mot a personne... Dur a avaler, dame!... Songez donc qu'hier encore nous cherrchions ensemble des etoffes pour la chambre de l'infidele a Petersbourg."

Il bavardait de sa voix grasse et mechante de portiere mondaine, tout en achevant de boucler ses jarretieres; et pour accompagner la feroce histoire, on entendait a deux cabines plus loin, dans un sonore roulement de claques a meme, le prince encourageant le garcon de douche: "Plus fort, Joseph... plus fort... N'ayez pas peur." Ah! il en prenait, des forces, le bandit.

Paul Astier qui, aux premiers mots de Lavaux, avait franchi le couloir pour mieux entendre, fut pris d'une envie folle, enfoncer d'un coup de pied la porte du prince, sauter dessus, s'expliquer brutalement avec ce miserable qui lui enlevait la fortune des mains. Tout a coup il se vit nu, trouva sa colere inopportune et rentra s'habiller, se calmer un peu, comprenant qu'il devait avant tout causer avec sa mere, savoir exactement ou en etaient les choses.

Par exception, sa boutonniere resta vide, ce soir-la, et pendant que des yeux de femmes, au mouvement desoeuvre des voitures en file, cherchaient le joli jeune homme dans l'allee habituelle, il roulait vivement vers la rue de Beaune. Corentine le recut, les bras nus, en souillon, profitant de l'absence de madame pour faire un grand savonnage.

"Ou dine ma mere, savez-vous?" Non. Madame ne lui avait rien dit; mais monsieur etait la-haut a fourrager dans ses papiers. Le petit escalier des archives criait sous le pas lourd de Leonard Astier:

"C'est toi, Paul?"

Le demi-jour du couloir, le trouble ou il etait lui-meme empecherent le garçon de remarquer l'extraordinaire aspect de son pere et l'egarement de sa voix pour repondre au: "Comment va le maitre?... Maman n'est pas la?...--Non, elle dine chez Mme Ancelin qui l'emmene aux Francais... Dans la soiree, j'irai les rejoindre."

Ensuite le pere et le fils n'eurent plus rien a se dire; deux etrangers en presence, des etrangers de race ennemie. Aujourd'hui, pourtant, Paul Astier dans son impatience aurait bien demande a Leonard s'il savait quelque chose de ce mariage, mais tout de suite: "Il est trop bete, m'man n'a jamais du en parler devant lui." Le pere, lui aussi, angoisie d'une question qu'il voulait faire, le rappela d'un air gene:

"Ecoute donc, Paul... figure-toi qu'il me manque... Je suis en train de chercher...

--De chercher?..."

Astier-Rehu hesita une seconde, regardant de tout pres la charmante figure dont l'expression n'etait jamais parfaitement franche a cause de la deviation du nez, puis l'accent bourru et triste:

"Non, rien... c'est inutile... tu peux t'en aller."

Il restait a Paul Astier de rejoindre sa mere au theatre, dans la loge Ancelin. C'etait deux ou trois heures a tuer. Il renvoya sa voiture en recommandant a Stenne de venir l'habiller au cercle, puis se mit en route a tout petits pas, dans un delicat Paris crepusculaire ou les arbustes en boule du parterre des Tuileries s'allumaient de couleurs vives a mesure que le ciel s'assombrissait. Une incertitude delicieuse pour les reveurs et les combineurs d'affaires. Les voitures diminuent. Des ombres se hatent, vous froient; on peut suivre son idee sans distraction. Et le jeune ambitieux songeait, lucidement, le sang-froid revenu. Il songeait comme Napoleon aux dernieres heures de Waterloo: bataille gantee tout le jour, puis le soir, la deroute. Pourquoi? Quelle faute commise? Il remettait en place les pieces de l'echiquier, cherchait sans comprendre. Une imprudence, peut-etre, d'etre reste deux jours sans la voir; mais n'etait-ce pas l'elementaire tactique "apres l'episode du Pere-Lachaise, de laisser la femme ruminer son petit remords. Comment se douter d'une fuite aussi brusque? Subitement, cet espoir lui vint, connaissant la princesse, oisillon changeant d'idee comme de perchoir, qu'elle n'etait pas encore partie, qu'il allait la trouver au milieu de ses preparatifs, desolee, incertaine, demandant au portrait d'Herbert: "Conseille-moi," et qu'il la reprendrait d'une etreinte. Car maintenant il comprenait et suivait, dans cette petite tete, toutes les peripeties de son roman.

Il se fit conduire rue de Courcelles. Plus personne. La princesse partie en voyage le matin même, lui dit-on. Pris d'un affreux découragement, il rentra chez lui pour n'être pas obligé, au cercle, de parler et de répondre. Sa grande baraque moyen-âgeuse dressant sa façade de Tour de la faim, toute bordée d'écriteaux, acheva de lui serrer le cœur par le tas de notes en retard qu'elle lui rappelait; puis la rentrée à tâtons dans cette odeur d'oignon frit qui remplissait tout l'hôtel, le petit domestique rageur se fabriquant, les soirs de dîner au cercle, un faubourien miroton. Un peu de jour traînait encore dans l'atelier, et Paul, jeté sur un divan, tout en se demandant quelle déveine jouait sa prudence et ses combinaisons les plus adroites, s'endormit pour deux heures, après lesquelles il se réveilla transformé. De même que la mémoire s'aiguise au sommeil du corps, ses facultés de volonté et d'intrigue n'avaient cessé d'agir pendant ce court repos. Il y avait reconquis un plan nouveau et cette froide et ferme résolution, autrement rare chez nos jeunes français que la bravoure armée.

Prestement habillé, lesté de deux œufs et d'une tasse de thé, avec une légère tiédeur de petit fer dans la barbe et les moustaches quand il jeta au contrôle du Théâtre-Français le nom de Mme Ancelin, le plus subtil observateur n'aurait pu soupçonner dans ce parfait mondain la moindre préoccupation, ni ce que renfermait ce joli meuble de salon, laque noir et blanc, si bien scellé.

Le culte rendu par Mme Ancelin à la littérature officielle, avait deux temples: l'Académie française, la Comédie-Française; mais le premier n'étant qu'irrégulièrement ouvert à la ferveur des fidèles, elle se rabattait sur l'autre dont elle suivait ponctuellement les offices, ne manquant jamais une "première", grande ou petite, ni les mardis de l'abonnement. Et ne lisant que les livres à l'estampille de l'Académie, les artistes de la Comédie étaient les seuls qu'elle écoutât fervemment, avec des expressions attendries ou frénétiques qui éclataient des le contrôle et les deux grands bénitiers de marbre blanc que l'imagination de la bonne dame avait dressés à l'entrée de la maison de Molière, devant les statues de Rachel et de Talma.

"Est-ce tenu!... Quels huissiers!... Quel théâtre!..."

Ses petits bras écartés en gestes courts, son souffle haletant de grosse dame, remplissaient le couloir d'une expansive joie turbulente qui faisait courir dans toutes les loges: "Voilà Mme Ancelin." Aux mardis surtout, l'indifférence de la salle très mondaine contrastait avec l'avant-scène ou roucoulait, se pâmait, le corps hors la loge, ce bon gros pigeon aux yeux roses, ramageant tout haut; "Oh! ce Coquelin... Oh! ce Delaunay!... quelle jeunesse!... quel théâtre!..." ne souffrant pas qu'on parlât d'autre chose, et, aux entr'actes, accueillant les visites par des cris d'admiration sur le génie de l'auteur académicien, les grâces de l'actrice sociétaire.

À l'entrée de Paul Astier, le rideau était levé, et connaissant les rites du culte, l'absolue défense de parler alors, de saluer, de remuer un fauteuil, il attendit immobile dans le petit salon séparé par une marche de l'avant-scène où Mme Ancelin s'extasiait entre Mme Astier et Mme Eviza, Danjou et de Freydet assis derrière elle avec des têtes de captifs. À ce claquement si particulier des fermetures de loge et que suivit un "Chut!" foudroyant pour l'intrus qui troublait l'office, la mère à demi tournée tressaillit en voyant son Paul. Que se passait-il? Qu'avait-il de si pressé, de si grave à lui dire, pour venir jusque-là,

dans ce guepier d'ennui, lui qui ne s'ennuyait jamais qu'avec un but. Sans doute encore l'argent, l'horrible argent. Heureusement elle en aurait bientôt; le mariage de Samy les ferait riches. Desireuse d'aller à lui, de le rassurer d'une bonne nouvelle qu'il ignorait peut-être, elle devait rester en place, regarder la scène, faire chorus avec la dame: "Oh! ce Coquelin... Oh! ce Delaunay... Oh!... Ah!..." Dur supplice pour elle, cette attente; pour Paul aussi qui ne voyait rien que la barre éclatante et chaude de la rampe, et reflétée dans le panneau de glace du côté, une partie de la salle, fauteuils, loges et parterre, des rangées de physionomies, d'atours, de chapeaux, comme noyées dans une gaze bleuâtre, avec l'aspect décoloré, fantomatique des objets entrevus sous l'eau. À l'entr'acte, corvée des compliments:

"Et la robe de Reichemberg, av'vous vu, monsieur Paul?... ce tablier de jais rose?... cette quille en rubans?... av'vous vu?... Non, vraiment, on ne s'habille qu'ici."

Des visites arrivaient. La mère put ravoier son fils, l'entraîner sur le divan, et là, parmi les boas, les sorties, ils parlaient bas, de tout près.

"Reponds vite et net, commença-t-il... Samy se marie?"

--Oui, la duchesse le sait depuis hier... Mais elle est venue quand même... C'est si orgueilleux, ces Corses!

--Et le nom de la rastaquouère... Peux-tu le dire maintenant?

--Colette, voyons! tu t'en doutais.

--Pas le moins du monde... Combien auras-tu pour ça?"

Triomphante, elle murmura: "Deux cent mille..."

--Ca me coûte vingt millions, à moi, tes intrigues!... Vingt millions et la femme..." et lui broyant les poignets rageusement, il lui jeta dans la figure: "Gaffeuse!"

Elle en resta suffoquée, abrutie. Lui, c'était lui, cette résistance qu'elle sentait à certains jours, ce travail contre le sien; c'était lui le "si vous saviez" de cette petite sottise, quand elle sanglotait éperdue dans ses bras. Ainsi, au bout de cette sape qu'ils menaient chacun de son côté vers le trésor, avec tant de ruse, de patient mystère, un dernier coup de pioche et les voilà tous deux face à face, sans rien. Ils ne parlaient plus, se regardant, le nez de côté, leurs yeux pareils feroceMENT allumés dans l'ombre, pendant le va-et-vient des visites, des conversations. Et c'est une forte discipline, allez, que cette discipline du monde, pouvant refouler en ces deux êtres les cris, les trepignements, l'envie de rugir et de massacrer dont leurs âmes étaient soulevées. Mme Astier, la première, pensa tout haut:

"Encore si la princesse n'était pas partie." Sa bouche se tordait de rage; une idée à elle, ce brusque départ.

"On la fera revenir, dit Paul.

--Comment?"

Sans répondre, il demanda: "Samy est-il dans la salle?"

--... Je ne crois pas. Ou vas-tu? Que veux-tu faire?

--Fiche-moi la paix, n'est-ce pas?... ne te mele de rien... tu n'as vraiment pas assez de veine."

Il sortit dans un flot de visiteurs que chassait la fin de l'entr'acte, et elle reprit sa place a gauche de Mme Ancelin aussi exaltee, aussi adorante que tout a l'heure, en perpetuel etat de grace.

"Oh! ce Coquelin... Mais regardes donc, ma chere."

Ma chere etait distraite, en effet, les yeux perdus, le sourire douloureux d'une danseuse sifflee, et, sous pretexte que la rampe l'aveuglait, tournee a tout instant vers la salle pour y chercher son fils. Une affaire avec le prince, peut-etre, s'il est ici... Et par sa faute a elle, par sa stupide maladresse...

"Oh! ce Delaunay... Av'vous vu?... av'vous vu?"

Non, elle ne voyait que la loge de la duchesse ou quelqu'un venait d'entrer, la tournure elegante et jeune de son Paul; mais c'etait le petit comte Adriani au fait de la rupture comme tout Paris et se lancant deja sur la piste. Jusqu'a la fin du spectacle la mere se rongea d'angoisse, roulant mille projets confus qui se bouscuaient dans sa tete avec des choses passees, des scenes qui auraient du l'avertir. Ah! bete, bete... Comment ne s'etre pas doutee?...

La sortie, enfin! mais si lente encore, des haltes a chaque pas, des saluts, des sourires, les adieux echanges... "Que faites-vous cet ete? Venez donc nous voir a Deauville..." Par l'etroit couloir ou l'on se presse, ou les femmes achevent de s'empaqueter, avec ce joli geste qui assure les boutons d'oreilles, par le large escalier de marbre blanc au bas duquel attend la livree, la mere, tout en causant, guette, ecoute, cherche a surprendre dans la rumeur de la grande ruche mondaine qui se disperse pour des mois, un mot, une allusion a quelque scene de corridor. Justement voici la duchesse qui descend, fiere et droite dans son long manteau blanc et or, au bras du jeune garde-noble. Elle sait quel tour infame lui a joue son amie, et les deux femmes croisent au passage un regard froid, sans expression, plus redoutable que les plus violentes engueulades de bateau-lavoir. Elles savent maintenant comment compter l'une sur l'autre et que tous les coups porteront, frappes aux bons endroits par des mains exercees, dans cette guerre au curare succedant a une intimite de soeurs; mais elles accomplissent la corvee mondaine, masquees d'un pareil sang-froid, et leurs deux haines, l'une puissante, l'autre venimeuse, peuvent se froier, se coudoyer sans qu'il s'en degage une etincelle.

En bas, dans la cohue des valets de pied et des jeunes clubmans, Leonard Astier attendait pour prendre sa femme, selon sa promesse. "Ah! voila le maitre," s'exclama Mme Ancelin, et, trempant une derniere fois ses doigts dans l'eau benite, elle en aspergeait tout le monde, le maitre Astier-Rehu, le maitre Danjou, et ce Coquelin, et ce Delaunay... Oh!... Ah!... Leonard ne repondait pas, suivait, sa femme au bras, son collet brutalement releve a cause du grand courant d'air. Il pleuvait dehors. Mme Ancelin proposa de les reconduire, mais sans empressement, comme font les gens a voitures craignant de fatiguer leurs chevaux, redoutant surtout la mauvaise humeur de leur cocher, lequel est uniformement le premier cocher de Paris. D'ailleurs le maitre avait un fiacre; il coupa

court aux affabilités de la dame qui ramageait: "Oui, oui, on vous connaît... pour être tous deux seuls... Ah! l'heureux ménage..." et par les galeries tout éclaboussées d'eau, il entraîna Mme Astier.

A la fin des bals, des soirées, quand un couple mondain part en voiture, on est toujours tenté de se demander: "Maintenant que vont-ils se dire?" Pas grand'chose, la plupart du temps; car l'homme sort généralement assomme, courbature, de ces sortes de fêtes que la femme prolonge dans le noir de la voiture par des comparaisons intimes entre sa mise, sa beauté et celles qu'elle vient de regarder, ruminant des arrangements d'intérieur ou de toilette. Cependant la grimace pour le monde est tellement effrontée, l'hypocrisie de société si énorme, qu'on serait curieux d'assister à l'immédiate détente après la pose officielle, de saisir le vrai des accents, des natures, les rapports réels de ces êtres, tout à coup libérés et débiles, dans ce coupe filant à travers le Paris désert entre les reflets de ses lanternes.

Pour les Astier, ces retours étaient très significatifs. Aussitôt seule, la femme quittait la déférence et l'intérêt maintenus dans le monde pour le maître, parlait raide, prenait sa revanche de son attention à écouter des histoires cent fois entendues, qui l'hebeaient d'ennui; lui, bienveillant de nature, toujours content de soi et des autres, revenait régulièrement enchanté, stupefait chaque fois des horreurs que sa femme débitait sur la maison amie, les personnes rencontrées, allant tranquillement aux accusations les plus abominables avec cette légèreté, cette exagération inconsciente des propos qui est la dominante des relations parisiennes. Alors, pour ne pas l'exciter davantage, il se taisait, faisait le gros dos, volait un petit somme dans son coin. Ce soir-là, par exemple, Leonard Astier se carra, sans faire attention au "prenez donc garde à ma robe," de cette voix aigre de la femme dont on chiffonne l'ajustement. Ah! il s'en moquait un peu, de sa robe.

"On m'a volé, madame," fit-il, et si violemment que les vitres en tremblèrent.

Ah! mon Dieu... les autographes!... Elle n'y pensait plus, on ce moment surtout, brûlée plus fort d'autres inquiétudes, et son étonnement n'eut rien de joué.

Vole, oui, ses Charles-Quint, ses trois plus belles pièces... Mais déjà sa voix perdait la violente certitude de l'attaque, ses soupçons hésitaient devant la surprise d'Adelaïde. Elle pourtant s'était remise: "Qui pensez-vous?..." Corentine lui semblait une fille sûre... à moins que Teyssedre... Mais comment supposer que cette brute...

Teyssedre! Il en cria, tant la chose lui parut évidente. Sa haine l'aidant contre l'homme à la brosse, il s'expliquait le crime très bien, le suivait à la trace depuis un mot dit à table sur la valeur de ces manuscrits, ramassés par Corentine, innocemment répétés... Ah! le scélérat, avait-il bien une tête de criminel, et quelle folie de résister à ces avertissements de l'instinct. Ce n'était pas naturel, voyons, l'antipathie, la haine que lui inspirait ce frotteur, à lui, Leonard Astier, membre de l'Institut! Son compte était bon, le babouin. On lui en ferait manger des galères, "Mes trois Charles-Quint!... Oui da!..." Sur-le-champ, avant de rentrer, il voulait porter plainte au commissaire. Elle essayait de le retenir: "Êtes-vous fou?... Le commissaire après minuit!..." Mais il s'obstinait, penchait sous la pluie sa lourde carapace pour des indications au cocher. Elle fut

obligée de le tirer en arrière violemment; et lasse, excédée, sans courage pour suivre le mensonge, filer l'écoute et virer doucement, elle lâcha tout:

"Ce n'est pas Teyssedre... C'est moi!... la!..." puis, d'une haleine, la visite à Bos, l'argent touché, vingt mille francs qu'il lui fallait à tout prix... Le silence qui suivit fut si long qu'elle crut d'abord à une syncope, à un coup de sang. Non; mais pareil à l'enfant qui tombe ou se cogne, le pauvre Crocodilus avait ouvert demesurement la bouche pour exploser sa colère, pris une aspiration telle qu'il ne pouvait proferer aucun son. À la fin ce fut un rugissement à remplir le Carrousel, que leur fiacre traversait dans les flaques d'eau:

"Vole! Je suis vole... ma femme m'a vole pour son fils..." et son furieux délire roulait pelemêle avec des jurons paysans de sa montagne: "Ah! la garse... Ah! li bougri..." des exclamations du répertoire, les "Justice!... Juste ciel!... Je suis perdu..." d'Harpagon pleurant sa cassette, et autres morceaux choisis tant de fois lus à ses élèves. On y voyait comme en plein jour, sur la grande place que la sortie des théâtres sillonnait en tous sens d'omnibus, de voitures, dans les hautes lumières irradiantes des reverberes électriques.

"Mais, taisez-vous donc, dit Mme Astier, tout le monde vous connaît.

--Excepte vous, madame!"

Elle le crut tout près de la battre, et dans la crispation de ses nerfs, cela ne lui aurait peut-être pas déplu. Mais il s'apaisa brusquement devant la peur du scandale, jurant, pour finir, sur les cendres de sa mère morte, qu'il ferait sa malle en rentrant, filerait à Sauvagnat de la belle manière, pendant que madame s'en irait avec son scelerat, son mange-tout, jouir du fruit de leurs rapines.

Une fois encore la haute vieille caisse à gros clous passa brusquement de l'antichambre dans le cabinet. Quelques buches y restaient encore du dernier hiver, mais cela n'arrêta pas l'Immortel, et, pendant une heure, la maison retentit du roulement des rondins de bois, de la bousculade des armoires qu'il fourrageait, entassant dans la sciure et les bouts d'écorce sèche du linge, des vêtements, des bottines, jusqu'à l'habit vert et au gilet brodé des grandes seances, délicatement enveloppés d'une serviette. Sa colère, soulagée par cet exercice, diminuait à mesure que s'emplissait la malle, et ce qu'il gardait de houle et de sourds grondements venait surtout de se sentir si faible, pris de partout, soude, inderacinable, pendant que Mme Astier assise au bord d'un fauteuil, en deshabille de nuit, une dentelle sur la tête, le regardait faire et murmurait dans une baillee placide et ironique:

"Voyons, Leonard... Leonard..."

X

"...Pour moi, les êtres comme les choses ont un sens, un endroit par où les prendre, si on veut, bien les manier, les tenir solidement... Cet endroit, je le connais et c'est ma force, voilà!... Cocher, à la Tête-Noire..."

Sur l'ordre de Paul Astier, le landau decouvert ou Freydet, Vedrine et lui dressaient leurs trois "haute-forme" d'un noir d'enterrement dans la rayonnante apres-midi de campagne, vint se ranger a droite du pont de Saint-Cloud, devant l'hotel designe, et chaque tressaut de la solide voiture de louage sur le cailloutis de la place laissait voir un significatif et long fourreau de serge verte debordant de la capote rabattue. Pour sa rencontre avec d'Athis, Paul avait choisi comme temoins, d'abord le vicomte de Freydet, indique par le titre et la particule, puis le comte Adriani; mais la nonciature s'inquietant de ce nouveau scandale apres celui de la barrette, il avait du remplacer le jeune Pepino par le sculpteur qui, peut-etre au dernier moment, consentirait a s'avouer marquis sur le proces-verbal des journaux. Du reste, rien de serieux, en apparence: une altercation au cercle, a la table de jeu ou le prince etait venu s'asseoir une derniere fois avant de quitter Paris. Les choses inarrangeables, surtout par la difficulte de mettre les pouces avec un gaillard comme Paul Astier, tres cote dans les salles d'armes et dont les cartons s'encadraient en vitrine au tir de l'avenue d'Antin.

Pendant que la voiture stationnait a la terrasse du restaurant sous les regards entendus et discrets des garcons, on vit debouler d'une ruelle en pente un gros court, guetres blanches, cravate blanche, chapeau de soie et graces fretillantes de medecin de ville d'eaux, qui, de loin, faisait des signes avec son ombrelle. "Voila Gomes..." dit Paul, Docteur Gomes, ancien interne des hopitaux de Paris, perdu par le jeu et un vieux collage; "mon oncle" pour les filles, bas condottiere, pas mechant mais pret a tout et s'etant fait une specialite de ces sortes d'expeditions: deux louis et le dejeuner. Pour le moment en villegiature chez Cloclo, a Ville-d'Avray, il arrivait tout essouffle au rendez-vous, un sac de nuit a la main contenant sa trousse, sa pharmacie, des bandes, des attelles, de quoi monter une ambulance.

"Pique, ou blessure? fit-il assis dans le landau en face de Paul.

--Pique... pique... docteur... Des epees de l'Institut...
L'Academie francaise contre les Sciences morales et politiques..."

Gomes sourit, calant son sac entre ses jambes:

"Je ne savais pas... j'ai pris le grand jeu!

--Faudra le deballer, ca impressionnera l'ennemi..." prononca Vedrine de son air tranquille. Le docteur cligna de l'oeil, trouble par ces deux visages de temoins inconnus au boulevard et que Paul Astier, qui le traitait en domestique, ne daignait meme pas lui presenter.

Comme le landau s'ebranlait, la fenetre d'un "cabinet de societe" s'ouvrit au premier etage devant un couple qui apparut curieusement: une longue fille frele aux yeux d'un bleu de lin, en corset, les bras nus, la serviette du dejeuner cachant mal la gorge et les epaules. Pres d'elle un avorton barbu, un nain de la foire dont on ne voyait que la tete pommadee surmontant a peine la barre d'appui, et le bras disproportionne jete en tentacule autour de la taille penchee de Marie Donval l'ingenue du Gymnase. Le docteur la reconnut tout haut. "Avec qui donc est-elle?" Les autres se retournerent; mais la fille avait disparu, laissant seule cette longue tete de bossu, comme coupee, posee au bord de la fenetre.

"Eh! c'est le pere Fage..." Vedrine saluait de la main, et, s'amusant de l'indignation de Freydet: "Quand je te disais!... les plus jolies filles de Paris..."

--Quelle horreur!

--Ca vous etonne, M. de Freydet?" Paul Astier commença un farouche ereintement de la femme... Une enfant detraquee, avec tout le pervers, tout le mauvais de l'enfant, ses instincts de tricherie, de menterie, de taquinerie, de lachete... Et gourmande, et vaniteuse, et curieuse! Du bagout, mais pas une idee a elle, et, dans la discussion, pleine de trous, de tournants, de glissades, le trottoir un soir de verglas... Causer de n'importe quoi avec une femme!... Rien, ni bonte, ni pitie, ni intelligence; pas meme de sens. Trompant le mari pour l'amant qu'elle n'aime pas davantage, ayant de la maternite une peur abominable, et un seul cri d'amour qui ne mente pas: "Prends garde!"... La voila, la femme moderne... Par exemple, pour une forme de chapeau, pour une robe nouvelle de chez Spricht, capable de voler, prete a n'importe quelle ordure; car, au fond, elle n'aime que ca, la toilette!... Et pour se figurer a quel point il fallait avoir accompagne, comme lui, les dames de la societe, les plus chics, les plus huppees, dans les salons du grand couturier!... Intimes avec les Premieres, les invitant a dejeuner a leur chateau, en adoration devant le vieux Spricht comme devant le Saint-Pere... la marquise de Roca-Nera lui amenant ses fillettes, pour un peu lui demandant de les benir...

"Absolument..." fit le docteur d'un automatique mouvement de salarie au cou décroché par l'approbation perpetuelle. Il y eut un silence de surprise et de gene, comme un desequilibre de la conversation apres la brusque, violente et inexplicable sortie du jeune homme d'ordinaire si froid et maitre de lui. Le soleil etait lourd, reverbere par des murs de pierre seche bordant la route en pente raide ou les chevaux montaient peniblement, faisant crier le gravier.

"Comme charite, comme pitie de femme, j'ai ete temoin de ceci..." Vedrine parlait, la tete renversee, bercee dans la capote, les yeux a demi clos sur des choses que lui seul voyait... "Pas chez le grand couturier... non!... a l'Hotel-Dieu, service de Bouchereau... Un cabanon crepi tout blanc, un lit de fer defait, les couvertures a bas, et, la-dessus, nu, luisant de sueur et d'ecume, contracture, tordu comme un clown, avec des bonds, des hurlements qui remplissaient tout le Parvis, un enrage au dernier paroxysme... Au chevet du lit, deux jeunes femmes... chacune d'un cote... la religieuse et une petite etudiante du cours de Bouchereau... penchees sans degout et sans peur, sur ce miserable que personne n'osait approcher, lui essuyant le front, la bouche, sa sueur de torture, l'ecume qui l'etranglait... La soeur priait tout le temps, l'autre non; mais dans le meme elan de leurs yeux, la tendresse pareille de ces petites mains courageuses, allant chercher la bave du martyr jusque sous ses dents, dans la grace heroique et maternelle d'un geste qui ne se lassait pas, on les sentait bien femmes toutes deux... la femme!... Et c'etait a s'agenouiller en sanglotant.

--Merci, Vedrine..." murmura Freydet qui suffoquait, pensant a son amie de Clos-Jallanges. Le docteur ebauchait un mouvement de tete: "Oh! absolument..." Mais la parole nerveuse et seche de Paul Astier l'arreta net:

"Ben oui, des infirmieres, je veux bien... Infirmes elles-memes, elles adorent ca, soigner, panser, torcher, les draps chauds, les bassins..."

et puis la domination sur les souffrants, les affaiblis..." Sa voix sifflait, montait à l'aigu de celle de sa mère, tandis que son oeil froid dardait une petite flamme méchante qui faisait penser aux autres: "Qu'est-ce qu'il a?... " et suggérait au docteur cette réflexion judicieuse: "... beau dire pique et glaives de l'Institut, je ne voudrais pas être dans la peau du prince.

--Maintenant, comme instinct maternel de la femme, ricana Paul Astier, nous avons, en pendant au _chromo_ de notre ami, Mme Eviza qui, enceinte de huit mois, pour une parure que lui refusait son banquier de mari, se bourrait le ventre à grands coups de poings, heurtait son fœtus aux angles des meubles: "Tiens, ton enfant, sale ioutre!... tiens, ton enfant..." Et aussi comme délicatesse et fidélité de la femme, cette petite veuve qui, dans le caveau même du défunt, sur la pierre tombale...

--Mais c'est la matrone d'Ephèse que tu nous racontes là," interrompit Vedrine. La discussion s'anima, secouée au cahotement des roues, l'éternelle discussion entre hommes sur le féminin et l'amour.

"Messieurs, attention!..." dit le docteur qui, de sa place à reculons, voyait arriver deux voitures montant la côte au grand trot. Dans la première, une calèche découverte, se trouvaient les témoins du prince que Gomes, debout puis se rasseyant, nommait tout bas avec une intonation respectueuse: "marquis d'Urbain... général de Bonneuil... du Jockey... très chic!... et mon frère Aubouis." Un famélique dans son genre, ce docteur Aubouis, seulement décoré: alors c'était cent francs. Suivait un coupe de maître ou se cachait, avec son Lavaux, d'Athis très ennuyé de toute cette affaire. Cinq minutes, les trois attelages grimperent à la suite en file de noce ou d'enterrement, et l'on n'entendait que le bruit des roues, le souffle ou l'ébrouement des chevaux secouant les gourmettes.

"Passez devant... nasilla une voix arrogante.

--C'est juste, dit Paul, ils vont préparer nos billets de logement..." Les roues se froletaient sur l'étroit chemin, les témoins échangeaient un salut, les médecins un sourire de compères. Puis le coupe passa, laissant voir derrière la glace claire, relevée malgré la chaleur, un profil morose, immobile, d'une pâleur de cadavre. "Il ne sera pas plus pâle dans une heure, quand on le ramènera, le flanc crevé..." songeait Paul; et il voyait le coup très bien, feinte de seconde et filer droit, à fond, entre les troisième et quatrième côtes.

En haut, l'air fraîchit, chargé d'arômes, fleurs de tilleuls, d'acacias, roses chauffées, et, derrière les clôtures basses des parcs, se vallonnaient de grandes pelouses où courait l'ombre moirée des arbres. Une cloche de grille sonna dans la campagne.

"Nous sommes arrivés..." dit le docteur qui connaissait l'endroit, les anciens haras du marquis d'Urbain en vente depuis deux ans, tous les chevaux partis, hormis quelques pouliches gambadant ça et là dans des prés coupés de hautes barrières.

On devait se battre tout au bas de la propriété sur un large terre-plein, devant une écurie de maçonnerie blanche; et l'on y arrivait par des allées devalantes, mangées d'herbes et de mousses où les deux troupes marchaient ensemble, mêlées, silencieuses, d'une absolue correction. Seul, Vedrine, qu'assommaient les formes mondaines, au grand

desespoir de Freydet solennel dans son faux-col, s'exclamait: "Tiens! du muguet..." emondait une branche, puis saisi de l'immobile splendeur des choses devant l'agitation imbecile des hommes, ces grands bois escaladant la cote en face, ces lointains de toits masses, d'eau luisante, de brume bleue de chaleur: "Est-ce beau! est-ce calme!" faisait-il, montrant d'un geste machinal l'horizon a quelqu'un qui marchait derriere lui avec un craquement de bottes fines. Oh! le mepris dont fut inonde l'incorrect Vedrine, et le paysage avec lui, et tout le ciel; car le prince d'Athis avait cela, il meprisait comme personne. Il meprisait de l'oeil, ce fameux oeil dont Bismarck n'avait pu soutenir l'eclat, il meprisait de son grand nez chevalin, de sa bouche aux coins tombants, il meprisait sans savoir pourquoi, sans parler, sans ecouter, sans rien lire ni comprendre, et sa fortune diplomatique, ses succes feminins et mondains etaient faits de ce mepris repandu. Au fond, une tete en grelot vide, ce Samy, un fantoche que la pitie d'une femme intelligente avait ramasse dans la boite a vidures, les ecailles d'huitres des restaurants de nuit, qu'elle avait hisse debout et tres haut, lui soufflant ce qu'il fallait dire, encore mieux ce qu'il fallait taire, suggerant ses gestes, ses demarches, jusqu'au jour ou, se voyant au faite, il repoussait d'un coup de botte l'escabeau qui ne lui servait plus. Le monde, generalement, trouvait cela tres fort; mais tel n'etait pas le sentiment de Vedrine, et le "bas de soie rempli de boue" dit a propos de Talleyrand lui revenait a l'esprit en regardant le depasser majestueusement ce personnage d'une si hautaine et louable correction. Evidemment, une femme d'esprit, cette duchesse, qui, pour dissimuler la nullite de son amant, l'avait fait diplomate et academicien, affuble de ces deux dominos superposes du carnaval officiel, aussi uses de trame l'un que l'autre, malgre leur prestige devant lequel la societe s'incline encore; mais qu'elle eut pu l'aimer, ce vide, ce grotesque a l'ame dure, Vedrine ne se l'expliquait guere. Son titre de prince? Elle etait d'aussi grande famille que lui. Le chic anglais, cette redingote sanglant ce dos de pendu, ce pantalon couleur crottin d'une si laide note entre les branches? Fallait-il donc croire ce petit forban de Paul Astier raillant le gout de la femme vers le bas, le difforme moral ou physique!...

Le prince arrivait devant la barriere a mi-corps separant lallee de la prairie, et, soit mefiance de ses jambes flageolantes, soit qu'il trouvait l'exercice incorrect pour un homme aussi important, il hesitait, gene surtout par ce grand diable d'artiste qu'il sentait derriere son dos. Il se resigna enfin au detour jusqu'a l'ouverture du barrage de bois. L'autre clignait ses petits yeux: "Va, va, mon bonhomme, tu as beau prendre le plus long, il va falloir y arriver devant la maison blanche; et qui sait si ce n'est pas la que te sera compte le juste salaire de tes gredineries?... car tout se paie, en definitive..." L'esprit content par ce soliloque, sans meme poser la main sur la barriere, il la franchit d'un vigoureux coup de jarret tout a fait incorrect et vint rejoindre le groupe des temoins affaires au tirage au sort des places et des epees. Malgre le gourme, la gravite des tetes, a les voir tous penches vers le hasard des pieces, courant les ramasser, pile ou face, on eut dit de grands ecoliers, en cour, rides et grisonnants. Pendant la discussion d'un coup douteux, Vedrine s'entendit appeler doucement par Astier en train de se devetir derriere la maisonnette et de vider ses poches, du plus parfait sang-froid: "Qu'est-ce qu'il bafouille, ce general?... Sa canne a portee de nos epees pour empecher un malheur!... Je ne veux pas de ca, tu m'entends ... pas un duel de _bleus_, ici... nous sommes deux anciens, deux de la _classe_..." Il blaguait, mais serrait les dents, l'oeil feroce.

"Serieux, alors? demanda Vedrine le scrutant a fond.

--Tout ce qu'il y a de plus serieux!

--C'est drôle que je m'en doutais." Et le sculpteur vint faire sa declaration au general, brigadier de cavalerie, fendu du talon jusqu'a ses oreilles faunesques qui joutaient de couleurs violentes avec celles de Freydet; du coup, elles devinrent subitement ecarlates, a croire que le sang giclait. "Convenu, m'sieu!--Fait'ment, m'sieu!" Les paroles cinglaient en coups de cravache. Samy, que le docteur Aubouis aidait a relever la manchette de sa chemise, les entendait-il? Fut-ce l'apparition du souple, felin et vigoureux garçon qui s'avancait, le cou, les bras ronds et decouverts, le regard impitoyable? Le fait est que, venu la pour le monde et sans l'ombre d'une preoccupation, en gentleman qui n'en est pas a sa premiere affaire et sait ce que valent deux bons temoins, toute sa figure changea brusquement, devint terreuse, montra sous sa barbe affaissee comme un decrochement de machoire, l'affreuse grimace de la peur. Neanmoins il se tenait et vint assez vaillamment en garde.

"Allez, messieurs."

Oui, tout se paie. Il en eut l'intime sensation devant cette pointe implacable qui le cherchait, le tatait a distance, semblait ne le menager la ou la que pour le frapper plus surement. On voulait le tuer ... c'etait sur. Et tout en rompant, son grand bras maigre allonge, dans le fracas des coquilles, un remords lui venait pour la premiere fois de l'ignoble abandon de sa maitresse, de celle qui l'avait tire de la boue et remis au monde, le sentiment aussi que la juste colere de cette femme n'etait pas etrangere au danger pressant, enveloppant, qui tout autour de lui semblait bouleverser l'atmosphere, faisait tourner et reculer dans un eclairage de reve le ciel agrandi au-dessus de sa tete, les silhouettes effarees des temoins, des medecins, jusqu'aux gestes eperdus de deux garçons d'ecurie chassant a coups de casquette les chevaux bondissants qui voulaient s'approcher et voir. Tout a coup, des voix violentes, brutales: "Assez!... assez!... Arretez donc..." Que s'est-il passe? le danger est loin, le ciel a repris son immobilite, les choses leur couleur et leur place. Mais a ses pieds, sur le sol fourrage, bouleverse, s'etale un large amas de sang qui noircit la terre jaune, et, dedans, Paul Astier abattu, son cou nu perce de part en part, saigne comme un porc. Dans le silence consterne de la catastrophe, la prairie continue au loin son grele bruit d'insectes, et les chevaux qu'on ne surveille plus, groupes a quelque distance, allongent leurs naseaux curieusement vers ce corps immobile de vaincu.

Il avait pourtant bien le sens de l'epee, celui-la. Ses doigts, solidement incrustes sur la garde, faisaient flamboyer, planer et fondre a pic, siffler et s'allonger la lame; tandis que l'autre, en face de lui, n'agitait qu'un begue et peureux tourne-broche. Comment cela s'est-il donc fait? Ils diront, et, ce soir, les journaux repeteront apres eux, et, demain, tout Paris avec les journaux, que Paul Astier a glisse en se fendant, s'est enferme lui-meme, tout cela tres detaille, tres precis; mais, dans les circonstances de la vie, est-ce que la precision de nos paroles n'est pas toujours en raison inverse de nos certitudes? Meme pour ceux qui regardaient, pour ceux qui se battaient, quelque chose de confus, de voile, entourera toujours la minute decisive, celle ou le destin est entre, en dehors de toute prevision, de toute logique, a porte le dernier coup, cache dans cette nuee obscure dont ne manque jamais de s'envelopper le denouement des combats

Homeriques.

Porte dans un petit logement de palefrenier attenant a l'ecurie, Paul Astier, en rouvrant les yeux apres une longue syncope, vit d'abord, du lit de fer ou il etait couche, une lithographie du prince imperial a meme la muraille, au-dessus de la commode chargee d'outils de chirurgie; et le sentiment rentrant en lui par la vue des objets exterieurs, ce pauvre visage melancolique aux yeux pales, delave de l'humidite des murs, cette sombre destinee de jeunesse l'attristait d'un mauvais presage. Mais a cette ame d'ambition et de ruse, l'intrepidite ne manquait pas. Dressant peniblement sa tete, avec la gene des tours de bandes qui la comprimaient, il demanda, la voix changee, affaiblie quoique toujours railleuse: Blessure, ou pique, docteur?" Gomes en train de rouler ses gazes pheniquees lui imposa silence d'un grand geste: "Pique, veinard que vous etes... mais il s'en fallait de ca... Aubouis et moi nous avons cru la carotide ouverte..." Le jeune homme reprit un peu de couleur, ses yeux etincelerent. C'est si bon de ne pas mourir! Tout de suite, l'ambition revenue, il voulut savoir le temps de la guerison, de la convalescence. "Trois semaines... un mois..." d'apres le docteur, qui repondait negligemment, avec une nuance de dedain bien amusante, tres vexe au fond, touche dans la peau de son client. Paul, les yeux au mur, combinait... D'Athis serait parti, Colette mariee, avant qu'il put seulement se lever... Allons, l'affaire etait manquee, il fallait en trouver une autre!

La porte ouverte remplit le bouge d'un grand flot de lumiere. Oh! la vie, le chaud soleil... Vedrine rentrant avec Freydet s'approcha du lit, la main joyeusement tendue: "Tu nous as fait une belle peur!" Il aimait reellement sa petite fripouille, y tenait comme a un objet d'art. "Oui, bien peur..." disait le vicomte s'essuyant le front, l'air prodigieusement soulage. Tout a l'heure, c'etait son election, ses esperances academiques qu'il avait vues par terre, dans tout ce sang. Jamais le pere Astier n'aurait voulu faire campagne pour un homme mele a une telle catastrophe! Un brave coeur pourtant, ce Freydet, mais l'idee fixe de sa candidature l'aimantait comme une aiguille de boussole; secoue, remue dans tous les sens, il revenait toujours au pole academique. Et tandis que le blesse souriait a ses amis, un peu penaud tout de meme de se voir etendu sur le flanc, lui, le malin, le fort, Freydet ne cessait de s'extasier sur la correction des temoins avec qui l'on venait de s'entendre pour le proces-verbal, la correction du docteur Aubouis s'offrant a rester pres de son confrere, la correction du prince parti dans la caleche et laissant a Paul Astier pour le reconduire chez lui sa voiture, tres douce, a un cheval, qui pourrait venir jusqu'a la porte du petit logement. Oh! tout a fait correct.

"Est-il embetant avec sa correction!" fit Vedrine surprenant la grimace que Paul n'avait pu retenir.

"... une chose vraiment bien extraordinaire..." murmura le jeune homme, d'une voix vague qui songeait. Ainsi, ce serait lui et non pas l'autre, dont la pale figure sanglante apparaitrait a cote du medecin derriere la vitre du coupe revenant au pas. Ah! pour un coup rate... Il se dressa brusquement, malgre l'injonction du docteur, ecrivit tres vite sur une de ses cartes, d'un crayon mal guide: "Le sort est aussi traître que les hommes. J'ai voulu vous venger... Je n'ai pas pu. Pardon..." signa, relut, reflechit, relut encore, puis, l'enveloppe fermee, une horrible enveloppe a fleurs d'epicerie de campagne, trouvee dans la poussiere de la commode, il mit dessus: "Duchesse Padovani," et pria Freydet de la porter lui-meme le plus tot possible.

"Ce sera fait dans une heure, mon cher Paul."

Il dit "merci... a revoir..." de la main, s'allongea, ferma les yeux, resta muet et sans bouger jusqu'au depart, ecoutant autour de lui, dans la prairie ensoleillee, l'immense et grele rumeur d'insectes qui lui semblait etre le battement de la fièvre commēcante, pendant que sous ses cils baissés il suivait l'entortillement de sa nouvelle intrigue, si différente de la dernière, et miraculeusement improvisée, sur le terrain, en pleine deroute.

Etait-ce bien une improvisation? L'ambitieux garçon pouvait s'y tromper; car le mobile de nos actes nous échappe souvent, perdu, cache dans tout ce qui s'agite en nous aux heures de crise, ainsi que disparaît dans la foule le meneur qui l'a mise en branle. Un être, c'est une foule. Multiple, compliquée comme elle, il en a les élans confus, desordonnés; mais le meneur est là, derrière; et si emportés, si spontanés qu'ils paraissent, nos mouvements, comme ceux de la rue, ont toujours été préparés. Depuis le soir où Lavaux, sur la terrasse de l'hôtel Padovani, signalait la duchesse au jeune garde-noble, cette pensée était venue à Paul Astier que, si Mme de Rosen lui manquait, il lui resterait la belle Antonia. Il y songeait aussi l'avant-veille, aux Français, en apercevant le comte Adriani dans la loge de la duchesse, mais vaguement encore, parce que son effort était ailleurs et qu'il croyait à la possibilité de vaincre. La partie définitivement perdue, sa première idée en se reprenant à la vie fut: la duchesse! Ainsi, presque à son insu, cette résolution improvisée était la mise au jour d'une lente et sourde germination: "J'ai voulu vous venger, je n'ai pas pu..." Certainement, bonne, violente et vindicative comme il la connaissait, celle que ses Corses appelaient Mari' Anto, serait à son chevet le lendemain matin. A lui de s'arranger pour qu'elle ne le quittât plus.

* * * * *

En revenant tous deux dans le landau, qui avait pris les devants sur le coupe de Samy oblige de marcher lentement à cause du blessé, Vedrine et Freydet philosophaient devant les coussins vides où reposaient les épées du duel dans leur fourreau de serge. "Elles font moins de train qu'en allant, ces fichues bêtes..." dit Vedrine poussant les colichemardes du bout du pied. Freydet réfléchit tout haut: "C'est vrai qu'on s'est battu avec les siennes..." et reprenant sa tête importante et très correcte de témoin: "Nous avons tout gagné, le terrain, les épées... En plus, un tireur de premier ordre... Comme il dit, c'est une chose bien extraordinaire..."

Ils cessèrent de causer un moment, distraits par la richesse du fleuve qu'allumait le couchant, en nappes d'or vert et de pourpre. Le pont traverse, les chevaux s'engagerent au grand trot dans la rue de Boulogne. "En somme, oui..." reprit Vedrine comme si leur causerie n'avait pas été coupée d'un long silence... sous des semblants de réussite le garçon est un deveinard. Voilà plusieurs fois que je le vois aux prises avec la vie, dans de ces circonstances qui sont des pierres de touche pour juger la destinée d'un homme, qui lui font suer tout ce qu'il a de chance sous la peau. Eh bien! il a beau ruser, combiner, penser à tout, faire sa palette d'une façon merveilleuse, au dernier moment quelque chose craque, et, sans le démolir tout à fait, l'empêche d'arriver à ce qu'il veut... Pourquoi?... Simplement, peut-être, parce qu'il a le nez de travers... Je t'assure, ces déviations-là sont presque toujours des symptômes d'un esprit faux, d'une direction pas

tres droite. Le mauvais coup de barre, quoi!"

Ils s'amusaient de cette idee; puis continuant a causer chance et malchance, Vedrine racontait un fait singulier arrive presque sous ses yeux pendant un sejour en Corse, chez les Padovani. C'etait a Barbicaglia, au bord de la mer, juste en face le phare des Sanguinaires. Il y avait dans ce phare un vieux gardien, bon serviteur, a la veille de sa retraite. Une nuit, pendant qu'il etait de quart, le vieux s'endort, sommeille cinq minutes, pas une de plus, arretant de sa jambe allongee le mouvement de la lanterne a feu tournant, qui devait changer de couleur a chaque minute. Or, a cet instant de la meme nuit, l'inspecteur general faisant, sur un avis de l'Etat, sa tournée annuelle, se trouve en face des Sanguinaires, s'etonne d'y voir une lumiere fixe, fait stoper, surveille, constate, et le lendemain la chaloupe des ponts et chaussees amene un gardien de rechange dans l'ile avec la notification de l'immediate mise a pied du pauvre vieux. "Je crois, disait Vedrine, que c'est un rare exemple de contre-veine, la conjonction dans la nuit, dans le temps et l'espace, de ce regard d'inspection et de ce court sommeil de veilleur." Son grand geste calme montrait au-dessus de la place de la Concorde ou leur voiture arrivait, un large morceau de ciel d'un vert sombre, pique ca et la de naissantes etoiles, visibles au fond du beau jour qui mourait.

Quelques instants apres le landau entrait dans la rue de Poitiers, tres courte, assombrie deja, s'arretait devant le haut portail ecussonne de l'hotel Padovani, toutes ses persiennes fermees, un ramage d'oiseaux dans les arbres du jardin. La duchesse etait partie, en villegiature a Mousseaux pour la saison. Freydet hesitait, sa grande enveloppe a la main. Prepare a voir la belle Antonia, a faire un emouvant recit du duel, peut-etre a glisser un mot de sa prochaine candidature, maintenant il ne savait plus s'il devait poser la lettre, ou s'il la porterait lui-meme, dans trois ou quatre jours, quand il rentrerait a Clos-Jallanges. Finalement, il se decida a la laisser, et, remontant en voiture:

"Pauvre garçon!... Il m'avait tant dit que c'etait presse!

--Sans doute, fit Vedrine pendant que le landau les emportait, par les quais qui se pointillaient de symetriques feux jaunes, vers leur rendez-vous de proces-verbal... Sans doute... Je ne sais pas ce que contient cette lettre, mais pour qu'il se soit donne la peine de l'ecrire a ce moment-la... ce doit etre quelque chose de tres fort, de tres subtil, un merveilleux tour d'adresse... Seulement, voila... tres presse... et la duchesse est partie."

Et tortillant gravement le bout de son nez entre deux doigts: "C'est ca, vois-tu."

XI

Le coup d'epee dont leur fils avait failli mourir fut un derivatif aux dissensions intimes des Astier. Secoue jusqu'au fond de ses entrailles paternelles, Leonard s'attendrit, pardonna; et comme, pendant trois semaines, Mme Astier, installee garde-malade pres de Paul, ne vint plus rue de Beaune qu'en courant, pour prendre du linge, changer de robe, on

evita le danger des allusions, des reproches couverts et detournés dont s'avivent, même après le pardon et la paix faite, les querelles de la vie à deux. Puis, l'enfant rétabli, parti pour Mousseaux ou l'appelait une pressante invitation de la duchesse, ce qui acheva de reconcilier le parfait ménage académique, de le rendre du moins à sa température égale de "couche froide", ce fut son installation à l'Institut, dans l'appartement et l'emploi de feu Loisillon, dont la veuve, nommée directrice de l'école d'Ecouen, avait par un prompt départ permis au nouveau Perpetuel d'emménager, presque au lendemain de son élection.

L'installation ne fut pas longue dans ce logement depuis si longtemps envieux, guette, surveillance, espère, connu dans ses moindres détours et tous ses avantages locatifs. À voir la précision avec laquelle les meubles de la rue de Beaune prenaient leurs places, on eût dit un mobilier rentrant de la campagne et se posant, s'incrétant de lui-même aux endroits habituels, aux rainures par lui marquées sur le sol ou dans les panneaux. Nul embellissement. À peine un nettoyage à la chambre où Loisillon était mort, du papier neuf à l'ancien salon de Villemain, dont Leonard fit son cabinet de travail, afin d'avoir le silence et la lumière de la cour, et, sous la main, une petite annexe très haute, très claire, pour ses autographes démenagés en trois voyages de fiacre avec l'aide de Fage, le relieur.

C'était, chaque matin, une délectation nouvelle, ces "archives" presque aussi commodes que celles des Affaires étrangères, où il entra sans se courber, sans grimper l'échelle de son chenil de la rue de Beaune, auquel il ne pensait plus qu'avec colère et dégoût, par ce sentiment naturel à l'homme de haïr les endroits où il a souffert, d'une rancune qui dure et ne pardonne jamais. On se reconcilie avec les êtres, sujets à changer, à présenter différents aspects, non avec les choses et leur immuabilité de pierre. Dans la joie de l'emménagement, Astier-Rehu pouvait oublier ses colères, les torts de sa femme, jusqu'à ses griefs contre Teyssedre, autorise à venir, le mercredi matin, comme autrefois; mais rien que de songer à la cage en soupente où on le releguait naguère un jour par semaine, l'historien faisait grincer sa mâchoire avancante, redevenait Crocodilus.

Et conçoit-on ce Teyssedre, que l'honneur de frotter à l'Institut, au palais Mazarin, laissait aussi froid, aussi peu impressionné, et qui continuait à bousculer la table, les papiers, les rapports innombrables du secrétaire perpétuel, avec sa même tranquille arrogance de citoyen de Riom en face d'un vulgaire "Chauvagnat." Astier-Rehu, gêné sans l'avouer par cet écrasant dédain, essayait parfois de faire comprendre à cette brute la majesté de l'endroit où fonctionnait son pain de cire. "Teyssedre, lui disait-il un jour, c'est ici l'ancien salon du grand Villemain... Je vous le recommande..." et en même temps, pour apaiser le fier Arverne, il signifiait lachement à Corentine: "Donnez un verre de vin à ce brave homme..." Corentine stupefaite apportait le verre que le frotteur but d'une goulée, appuya sur son bâton, les yeux dilatés de joie; puis il s'essuya la bouche d'un revers de manche, et posant le verre vide où sa lèvre gourmande était marquée: "Voyez-vous, Meuchieu Achtier, un verre de vin frais, y a rien de bon que ça dans la vie..." Sa voix vibrait d'un tel accent de vérité, ses papilles d'un tel épanouissement de bien-être que le secrétaire perpétuel rentra dans ses "archives" en claquant la porte d'un mouvement d'humeur. Car, enfin, ce n'était pas la peine d'avoir tant trime, parti de si bas pour arriver si haut, au summum de la gloire littéraire, historien de la maison d'Orléans, clef de voûte de l'Académie française, puisque rien qu'un verre de vin frais pouvait donner à un rustre l'équivalent bonheur de

tout cela. Mais, un instant apres, entendant le frotteur ricaner a Corentine "qu'il ch'en foutait un peu, de l'ancien chalon de Villemain," Leonard Astier haussa les epaules, et sa velleite d'envie tomba devant tant d'ignorance, fit place a une profonde et benigne pitie.

Pour Mme Astier, grandie, elevee a l'Institut, retrouvant des souvenirs d'enfance a chaque pave de la cour, sur chaque marche du venerable et poudreux escalier B, il lui semblait qu'apres une absence, elle etait enfin rentree chez elle; et combien elle savourait mieux que son mari les avantages materiels de la situation, plus de loyer a payer, ni d'eclairage, ni de chauffage, une grande economie pour les receptions de l'hiver, sans compter les appointements augmentes, les hautes relations, les influences precieuses, surtout pour son Paul et la chasse aux commandes! Quand Mme Loisillon vantait autrefois les charmes de son logement a l'Institut, elle ne manquait jamais d'ajouter avec emphase: "J'y ai recu jusqu'a des souveraines.--Oui, dans le petit endroit..." ripostait acidentement la bonne Adelaide dressant son long cou. En effet, les jours de grandes seances, longues et fatigantes, il n'etait pas rare qu'a la sortie quelque haute dame, princesse royale en tournee, mondaine influente aux ministeres, montat faire a la femme du secretaire perpetuel une courte visite interessee. C'est a des hospitalites de ce genre que Mme Loisillon devait son poste actuel de directrice, et Mme Astier ne serait certainement pas plus maladroite qu'elle a tirer parti du "petit endroit." Une seule chose genait son triomphe du moment: sa brouille personnelle avec la duchesse, qui l'empechait de rejoindre Paul a Mousseaux. Mais une invitation arrivait a point de Clos-Jallanges pour la rapprocher de son fils par le voisinage des deux chateaux, et elle esperait peu a peu rentrer en grace aupres de la belle Antonia, pour qui elle se sentait redevenir toute tendre en la voyant si bonne avec son Paul.

Leonard, retenu a Paris par son service, la besogne de Loisillon de plusieurs mois en retard, laissa partir sa femme, promettant d'aller passer quelques jours aupres de leurs amis, bien decide, en realite, a ne pas s'eloigner de son cher Institut. On y etait si bien, si au calme! Deux seances par semaine pour lesquelles il n'avait que la cour a traverser, seances d'ete, intimes, familiales, a cinq, six "jetonniers" somnolant sous le chaud vitrage. Le reste de la semaine, liberte absolue. Le laborieux vieillard en profitait pour corriger les epreuves de son Galilee enfin termine, pret a paraitre a l'entree de la saison. Il sarclait, emondait, veillait A CE QU'IL N'Y EN EUT PAS. A CE QU'IL N'Y EN EUT PAS DU TOUT, preparait encore une seconde edition de sa Maison d'Orleans, enrichie de nouvelles pieces inedites qui en doubleraient la valeur. Le monde se fait vieux; l'histoire,--cette memoire de l'humanite, soumise comme telle a toutes les maladies, lacunes, affaiblissements de la memoire,--doit plus que jamais s'appuyer de textes, de pieces originales, se rafraichir, remonter aux sources sous peine d'erreur ou de radotage. Aussi quelle fierte pour Astier-Rehu, quelle douceur, en ces brulantes journees d'aout, de relire sur les bonnes pages cette documentation si sure, si originale, avant de les retourner a l'editeur Petit-Sequard, avec l'en-tete ou figurait pour la premiere fois au-dessous de son nom: "Secretaire perpetuel de l'Academie francaise." Un titre auquel ses yeux n'etaient pas encore faits et qui l'eblouissait chaque fois, comme la cour toute blanche de soleil devant ses fenetres, l'immense seconde cour de l'Institut, recueillie, majestueuse, a peine traversee de quelques cris de moineaux et d'hirondelles, solennisee par un buste en bronze de Minerve, et ses dix bornes alignees contre le mur du fond que dominait la gigantesque

cheminee d'appel de la Monnaie toute voisine.

Vers quatre heures, quand le buste commençait à allonger son ombre casquée, le pas nerveux et raide du vieux Jean Rehu sonnait sur les dalles. Il habitait au-dessus des Astier et sortait régulièrement chaque jour pour une longue promenade, protégée, mais à bonne distance, par un domestique dont il s'obstinait à refuser le bras. De plus en plus sourd et ferme, sous l'influence de l'été très chaud cette année-là, ses facultés s'affaiblissaient, surtout sa mémoire, que ne parvenaient plus à guider les épingles en rappel aux revers de sa redingote; il embrouillait ses récits, perdu à travers ses souvenirs comme le vieux Livingstone dans les marécages de l'Afrique centrale, pietinant, pataugeant jusqu'à ce qu'on lui vint en aide; et comme cela l'humiliait, le mettait de noire humeur, il ne parlait plus guère à personne, soliloquait en marchant, marquant d'une halte brusquée et d'un hochement de tête la fin de l'anecdote et l'inévitable: "J'ai vu ça, moi..." D'ailleurs toujours droit, gardant comme au temps du Directoire le goût des mystifications, s'amusant à priver de vin, de viande, à soumettre aux régimes les plus variés et les plus cocasses la foule de badauds enrages de vie qui lui écrivaient journellement, pour savoir à quelle hygiène il devait son extraordinaire sursis. Et prescrivant aux uns les légumes, le lait ou le cidre, à d'autres les seuls coquillages, il ne se refusait rien, buvait sec à ses repas toujours suivis d'une sieste et, dans la soirée, d'une robuste marche de banc de quart que Leonard Astier entendait au-dessus de sa tête.

Deux mois s'étaient passés, août et septembre, depuis l'installation du secrétaire perpétuel, deux mois pleins, d'une paix heureuse et féconde, d'une halte d'ambition telle qu'il n'en avait peut-être jamais savourée de pareille dans sa longue existence. Mme Astier, encore à Clos-Jallanges, parlait d'un prochain retour, déjà le ciel de Paris s'ardoisait des premiers brouillards, quelques académiciens rentraient, les séances devenaient moins intimes, et aux heures de travail dans l'ancien salon Villemain, Leonard Astier n'avait plus besoin de fermer ses persiennes devant la soleillade ardente de la cour. Il était à sa table, une après-midi, en train d'écrire à ce bon de Freydet d'heureuses nouvelles pour sa candidature, quand l'antique sonnette feulée de la porte retentit violemment. Corentine venait de descendre, il alla ouvrir lui-même, saisi de se trouver en face du baron Huchenard, et de Bos, l'archiviste-paleographe, qui fit irruption dans le cabinet du maître, hagard, levant les bras, ralant sous sa barbe rouge et sa chevelure en broussaille: "Les pièces sont fausses... J'ai la preuve... la preuve!"

Astier-Rehu, un instant sans comprendre, regardait le baron qui regardait la corniche, puis lorsqu'il eut démelé dans les aboiements du paleographe qu'on niait l'authenticité des Charles-Quint vendus par Mme Astier et cédés par Bos à Huchenard, il sourit de très haut, se déclara prêt à rembourser ses trois autographes dont rien, absolument rien, ne pouvait à ses yeux entamer l'intégrité.

"Permettez-moi, monsieur le secrétaire perpétuel, d'appeler votre attention..." le baron Huchenard en parlant déboutonnait à mesure son pardessus mastic, tirait d'une large enveloppe les trois parchemins, transformés, potassés, méconnaissables, passés de leur ton de fumée au blanc le plus absolu et laissant voir chacun cette marque, lisible et nette au milieu de la page, sous la signature de Charles-Quint,

BB.

Angouleme.

1830

"C'est le chimiste Delpech, notre savant collegue de l'Academie des Sciences..." mais ces explications n'arrivaient qu'en bourdonnement confus au pauvre Leonard, devenu subitement tres pale, exsangue jusqu'au bout de ses gros doigts velus ou les trois pieces autographiques grelottaient.

"Les vingt mille francs seront chez vous ce soir, Monsieur Bos..." articula-t-il enfin avec ce qui lui restait de salive dans la bouche.

Bos reclama piteusement: "Monsieur le baron m'en avait donne vingt-deux mille.

--Vingt-deux mille, soit!..." dit Astier-Rehu qui trouvait la force de les reconduire; mais dans l'ombre de l'antichambre il retint son collegue des Inscriptions, et, d'une voix bien humble, implorait, pour l'honneur de l'Institut, le silence sur cette malheureuse affaire.

"Volontiers, mon cher maitre... mais a une condition...

--Dites, dites...

--Vous recevrez tantot ma lettre de candidature au fauteuil Loisillon..." Une poignee de main vigoureuse fut la reponse du secretaire perpetuel, l'engagea pour lui-meme et pour ses amis.

Reste seul, le malheureux s'ecroula devant la table chargee d'epreuves, ou les trois fausses lettres a Rabelais gisaient tout ouvertes. Il les regardait, hebeete, lisait machinalement: "_Maitre Rabelais, vous qu'avez l'esprit fin et subtil..." Les caracteres dansaient, tourbillonnaient dans un delayage d'encre decomposee en larges maculatures de sulfate de fer qu'il voyait monter, s'etendre, gagner sa collection, ses dix, douze mille pieces autographiques, toutes, helas! de meme provenance... Puisque ces trois-la etaient fausses... alors, son Galilee... alors, sa Maison d'Orleans... alors, sa lettre de Catherine, offerte au grand-duc, et celle de Rotrou dont il avait fait hommage public a l'Academie!... Alors... alors... Un horrible effort de volonte le mit debout. Fage, tout de suite voir Fage!...

* * * * *

Ses relations avec le relieur dataient de quelques annees, d'un jour ou le petit homme etait venu aux archives des Affaires etrangeres solliciter l'avis du tres illustre et savant directeur sur une lettre de Marie de Medicis au pape Urbain VIII en faveur de Galilee. Justement Petit-Sequard, dans une serie de precis d'histoire amusante, sous le titre de "divertissements scolaires," annoncait un Galilee par Astier-Rehu de l'Academie francaise; aussi, apres avoir de par sa longue experience reconnu et affirme l'authenticite du manuscrit, quand l'archiviste apprit que Fage possedait egalement la reponse du pape Urbain, une lettre de remerciement de Galilee a la reine, d'autres encore, tout a coup surgissait en lui l'idee d'un beau livre d'histoire a la place de sa "petite drolerie." Mais en meme temps, pris d'un scrupule d'honnete homme sur l'origine de ces documents, il regarda l'avorton bien en face, scruta, avec autant de minutie que pour une piece autographique, ce long visage blafard aux paupieres rougies et

clignotantes, puis, dans un severe claquement de machoire, interrogea:
"Ces manuscrits sont-ils a vous, monsieur Fage?"

--Oh! non, cher maitre..." Il n'etait, lui, que l'intermediaire d'une personne... une vieille demoiselle noble, forcee de se defaire piece a piece d'une tres riche collection, dans sa famille deja du temps de Louis XVI. Encore n'avait-il voulu s'entremettre qu'apres l'avis d'un savant illustre et integre entre tous; maintenant, fort de l'approbation du maitre, il comptait s'adresser a de riches collectionneurs, au baron Huchénard, par exemple. Astier-Rehu l'interrompit: "Inutile! apportez-moi tout votre fonds Galilee. J'en ai le placement." Du monde arrivait, s'installait aux petites tables, le public des archives, chercheur et fureteur, silhouettes silencieuses et blanchies de terrassiers des catacombes, sentant le moisi, le renferme, l'exhumation. "La-haut... dans mon cabinet... pas ici..." murmura l'archiviste contre la grande oreille du bossu qui s'eloignait, gante, pommade, la raie partageant le front, avec l'orgueilleuse suffisance assez frequente chez ce genre d'infirmes.

Un tresor, cette collection Mesnil-Case,--le nom de la demoiselle livre par Albin Fage sous le plus absolu secret,--un tresor inepuisable en pieces des seizieme et dix-septieme siecles, variees, curieuses, eclairant le passe d'un jour nouveau, bouleversant parfois d'un mot, d'une date, les notions acquises sur les faits et les hommes. Si couteux fussent-ils, Leonard Astier ne laissait echapper aucun de ces documents concordant presque toujours avec ses travaux en train ou en projet. Et pas l'ombre d'un doute sur les recits du petit homme, ces liasses entieres d'autographes s'empoussierant encore dans le grenier d'un vieil hotel de Menilmontant. Si apres quelque observation venimeuse du prince des autographiles, un soupcon effleurait sa confiance, comment aurait-il tenu devant le sang-froid du relieur installe a sa table, ou bien arrosant ses salades dans la paix du grand cloitre vert, surtout devant l'explication toute naturelle qu'il donnait aux lapsus et regrattages visibles sur certains feuillets, avec le coup de mer subi par le fonds Mesnil-Case lorsqu'on le fit passer en Angleterre, au temps de l'emigration? Rassure, reconforte, Astier-Rehu retraversait la cour d'un pas alerte, emportant chaque fois quelque nouvelle acquisition contre un cheque de cinq cents, mille, meme deux mille francs, selon l'importance de la piece historique.

Au fond, quoi qu'il se dit pour endormir sa conscience, dans ces prodigalites que personne ne soupconnaait encore autour de lui, l'historien avait moins de part que le collectionneur. Pour sombre et sourde que fut la soupente de la rue de Beaune ou se faisait d'ordinaire le trafic, un observateur n'aurait pu s'y tromper. Cette voix faussement indifferente, ces levres dessechees murmurant: "Montrez voir...", l'avidité tremblement des doigts, revelaient la passion envahissante, bientot la manie, le kyste egoiste et dur qui prend et mange tout l'etre au profit de son developpement monstrueux. Astier devenait l'Harpagon classique et farouche, implacable aux siens comme a lui-meme, criant misere, escaladant les tramways, tandis qu'en deux ans, cent soixante mille francs de ses economies s'egrenaient furtivement dans la poche du bossu; et pour motiver a l'attention de Mme Astier, de Corentine, de Teyssedre, les allees et venues du petit homme, l'academicien lui donnait a relier des dossiers, emportes, rapportes visiblement. Ils se servaient entre eux d'allusions, de mots de passe. Albin Fage ecrivait sur carte postale: "J'ai de nouveaux fers a vous montrer, reliure du seizieme siecle en bon etat, et rare." Leonard Astier hesitait: "Merci, besoin de rien... attendons..." Nouvel avis: "Ne vous genez pas, cher

maitre... Je verrai ailleurs." A quoi l'academicien ne manquait de repondre: "Demain matin, de bonne heure... Apportez les fers..." C'etait la misere de ses joies de collectionneur; il fallait acheter, acheter toujours, sous peine de voir aller a Bos, a Huchénard, a d'autres amateurs, cette collection miraculeuse. Parfois, en pensant au jour ou l'argent manquerait, pris de sombres fureurs, il interpellait l'avorton dont la face impassible et suffisante l'exasperait: "Plus de cent soixante mille francs en deux ans!... Et vous dites qu'elle a encore besoin d'argent... quelle vie mene-t-elle donc, votre demoiselle noble?..." A ces moments-la, il souhaitait la mort de la vieille fille, l'aneantissement du relieur, ou bien une guerre, une Commune, un grand cataclysme social qui engloutirait le fonds Mesnil-Case et ses acharnés exploités.

Eh bien! maintenant il approchait, le cataclysme, non celui qu'il eut desiré, car le sort n'a jamais bien exactement sous la main ce que nous lui demandons, mais un brusque et sinistre denouement ou pouvaient sombrer son oeuvre, son nom, sa fortune, sa gloire, tout ce qu'il était, tout ce qu'il avait. Et de le voir s'en aller a grands pas vers la Cour des Comptes, livide, parlant haut, ne rendant aucun des saluts qu'il quetait d'ordinaire jusqu'au fond des boutiques, les libraires du quai, les marchands d'estampes ne reconnaissaient plus leur Astier-Rehu. Lui ne voyait rien, personne. Il tenait imaginativement le bossu a la gorge, le secouait par sa belle cravate a epingle et, lui mettant sous le nez les Charles-Quint deshonorés par les manipulations de Delpech: "Cette fois, voyons... qu'avez-vous a repondre?"

Arrive rue de Lille, il poussa la porte en planches mal equarries dans la palissade qui entoure le palais, puis, le perron franchi, sonnait a la grille, sonnait encore, saisi par le lugubre aspect du monument depouille de ses fleurs et de ses verdures, la vraie ruine croulante et beante confondant ses ferrures tordues et ses lianes defeuilles. Un bruit de savates traina par la cour froide. La concierge apparut, forte femme, et sans ouvrir la grille, son balai a la main: "Vous venez pour le relieur... nous n'avons plus ca chez nous..." Parti, le pere Fage, demenage sans laisser d'adresse; meme qu'elle était en train de nettoyer le logement pour celui qui le remplacait a la Cour des Comptes, le bonhomme ayant demissionné.

Astier-Rehu, par contenance, begaya encore quelques mots, mais un grand tourbillon d'oiseaux noirs s'abattant dans la cour couvrait sa voix de cris rauques et lugubres qui se prolongeaient sous les voutes. "Tiens!... les corneilles de l'hotel Padovani, dit la femme avec un geste respectueux vers les platanes en branches grises par-dessus les toits d'en face... Elles arrivent avant la duchesse, cette annee... signe que nous aurons l'hiver de bonne heure!..."

Il s'eloigna, le coeur plein d'epouvante.

XII

Le lendemain de cette representation ou elle avait voulu se montrer et sourire sous son desastre, donner aux femmes de la societe une supreme leçon de tenue, la duchesse Padovani était partie pour Mousseaux, selon son habitude a cette époque de l'annee. Rien de change aux apparences de

sa vie. Ses invitations faites pour la saison, elle ne les decommanda pas; mais avant l'arrivee de la premiere serie, durant cette solitude de quelques jours qu'elle employait d'ordinaire a surveiller minutieusement l'installation de ses hotes, ce fut du matin au soir dans ce parc de Mousseaux vallonnant a perte de vue les coteaux de la Loire, une course furieuse de bete blessee, traquee, qui s'arretait un moment, engourdie de fatigue, puis repartait sous une poussee de douleur. "Lache!... Lache!... Canaille!..." Elle invectivait l'absent comme s'il etait a cote d'elle, comme s'il marchait du meme pas fievreux dans ce tournoiement d'allees vertes descendant jusqu'au fleuve en longs et ombreux lacets. Et, plus duchesse ni mondaine, demasquee, humaine enfin, elle livrait tout son desespoir moins grand peut-etre que sa colere, car l'orgueil criait en elle plus fort que tout, et les quelques larmes debordant ses cils ne coulaient pas, jaillissaient, gresillaient en pointes de feu. Se venger, se venger! Elle cherchait un moyen sanglant, tantot imaginait un de ses gardes, Bertoli ou Salviato, allant lui mettre une chevrotine dans le front le jour meme du mariage... Puis, non! Frapper soi-meme, sentir la joie de la vendetta au bout de son bras... Elle envoyait celles du peuple qui guettent l'homme sous une porte, lui envoient par la figure une potee de vitriol dans un vomissement de mots epouvantables... Oh! pourquoi n'en connaissait-elle pas de ces abominations qui soulagent, une ignoble injure a crier au traître et vil compagnon qu'elle voyait toujours avec le regard hesitant, le sourire faux et penible de leur derniere rencontre. Mais meme dans son patois corse de l'ile-Rousse, la patricienne ne savait pas de ces vilénies et quand elle avait bien crie: "Lache!... Lache!... Canaille!..." sa belle bouche se tordait de rage impuissante.

Le soir, apres son repas solitaire dans l'immense salle tendue de vieux cuirs que dorait le soleil mourant, la course de fauve recommençait. C'était dans la galerie a pic sur le fleuve, si curieusement restauree par Paul Astier avec la dentelle ajouree de ses arcades et ses deux jolies tourelles en encorbellement. En bas, la Loire etalee comme un lac gardait du jour tombe un palissement d'argent fin ou s'espaciaient, vers Chaumont, les saulaies, les ilots de sable du fleuve lent, a la molle atmosphere; mais elle ne regardait pas le paysage, la pauvre Mari' Anto, quand fatiguee d'errer sur les pas de son chagrin elle s'appuyait des deux coudes a la rampe, les yeux perdus. Sa vie lui apparaissait devastee, en detresse, et a un age ou il est difficile de la recommencer. Des voix greles montaient de Mousseaux groupant quelques maisons basses sur la levee; l'amarre d'un bateau grinçait dans la nuit fraichissante. Comme c'eut ete facile, rien qu'en accentuant un peu son mouvement decourage, jete en avant... Mais que dirait le monde? A son age, une femme de son rang, ce suicide de grisette abandonnee.

Le troisieme jour, arriva le billet de Paul et, en meme temps, dans les journaux, le proces-verbal circonstancie du duel. Elle en eut comme la chaleur joyeuse d'une etreinte. Quelqu'un l'aimait donc encore, qui avait voulu la venger au prix de la vie; et cela ne signifiait pas l'amour a ses yeux, seulement une affection reconnaissante, le souvenir des services rendus a ce jeune homme et aux siens, peut-etre aussi le besoin de reparer la traître attitude de la mere. Noble enfant, brave enfant! A Paris, elle serait allee vers lui tout de suite, mais ses invites s'annoncant, elle ne put que lui ecrire, envoyer son medecin.

D'heure en heure, les arrivages se succedaient, par Blois, par Onzain, Mousseaux se trouvant a egale distance des deux stations; et le landau, la caleche, deux grands breaks deposaient au perron de la cour d'honneur

ou retentissaient les coups de timbres, d'illustres habitudes de la rue de Poitiers, academiciens et diplomates, le comte et la comtesse de Foder, les Bretigny comte et vicomte, celui-ci secretaire d'ambassade, M. et Mme Desminieres, le philosophe Laniboire venant ecrire au chateau son rapport sur les prix de vertu, le jeune critique de Shelley tres pousse par le salon Padovani, et Danjou, le beau Danjou, tout seul, sans sa femme, invitee cependant, mais qui l'eut gene pour les projets qu'il roulait sous les frises d'un breton tout neuf. Aussitot l'existence s'organisa comme aux annees precedentes. Le matin, les visites ou le travail dans les chambres, les repas, la reunion, les siestes; puis, la chaleur tombee, de grandes courses en voiture a travers bois, ou sur le fleuve dans la legere flottille amarree au bout du parc. On lunchait dans une ile, on allait en partie relever les verveux toujours garnis et fretillants, le garde-peche ayant soin la veille de chaque expedition de les charger a pleins filets. En rentrant, la toilette pour le diner en grand appareil, apres lequel les hommes ayant fume au billard ou dans la galerie venaient au merveilleux salon qui fut l'ancienne "salle du conseil" de Catherine de Medicis.

Des tapisseries y deployaient tout du long les amours de Didon et son desespoir devant la fuite des galeres troyennes; etrange et ironique actualite, que personne ne remarquait du reste, par cette incuriosite des formes exterieures si generale dans le monde, et qui resulte moins d'une maladresse des yeux que de la constante et exclusive preoccupation de soi, de la tenue a garder, de l'effet produit. Le contraste etait pourtant saisissant des tragiques fureurs de la reine abandonnee, les bras leves, les yeux en pleurs dans l'effacement du petit point, au calme souriant dont la duchesse presidait les reunions, gardant sa souverainete sur les femmes presentes dont elle regentait les toilettes, les lectures, se melant aux discussions de Laniboire avec le jeune critique, aux debats de Desminieres et de Danjou sur les candidatures du fauteuil Loisillon. Vraiment, si le prince d'Athis eut pu la voir, ce traître Samy auquel ils pensaient tous et dont personne ne parlait, son orgueil aurait souffert du peu de vide laisse par son absence dans cette existence de femme, non plus qu'en cette royale maison de Mousseaux agitee et bruyante ou, du haut en bas de la longue facade, trois persiennes seulement restaient closes, dans ce qu'on appelait le pavillon du prince.

"Elle prend bien ca..." disait Danjou des le premier soir; et la petite comtesse de Foder, son bout de nez pointu tout affaire de curiosite dans un embobelinage de dentelles, la sentimentale Mme Desminieres, preparee aux doleances, aux confidences, n'en revenaient pas d'un si beau courage. Au fond, elles lui en voulaient comme du "relache" d'un spectacle dramatique tres attendu; tandis que pour les hommes, cette serenite de l'Ariane semblait un encouragement a la succession ouverte. Et c'etait le changement significatif dans la vie de la duchesse, l'attitude de tous ou de presque tous avec elle, attitude plus libre, plus pressante, une ardeur a lui plaire, un pavanement autour de son fauteuil qui visait directement la femme et non plus son influence.

C'est vrai que jamais Maria-Antonia n'avait ete plus belle; son entree dans la salle a manger, l'eclat mat de son teint, de ses epaules en clair decolletage d'ete illuminaient la table autour d'elle, meme quand la marquise de Roca-Nera se trouvait la, venue de son chateau voisin, de l'autre rive de la Loire. La marquise etait plus jeune, mais qui aurait pu s'en douter en les regardant? Puis la belle Antonia devait au brusque depart de son amant le charme inavouable, la mystereuse griffe du diable, cet attrait de la place chaude auquel tant d'hommes se laissent

prendre. Le philosophe Laniboire, rapporteur des prix de vertu, le subissait violemment, ce mystérieux et vilain attrait; veuf, d'âge mur, la joue violacée, les traits mélancoliques, il essayait de subjuguier la chatelaine par un déploiement de grâces viriles et sportives qui lui valaient quelques mésaventures. Un jour, en bateau, voulant manier la godille à grand renflement de biceps, il tombait dans la Loire; une autre fois, qu'il caracolait à la portière du landau, sa bête le serrait si durement contre la roue, qu'on était obligé de le garder et cataplasmer à la chambre plusieurs jours. Mais c'est au salon qu'il faisait beau le voir "danser devant l'arche," selon le mot de Danjou, ployer, dérouler son grand corps, appeler en combat singulier de dialectique le jeune critique, pessimiste farouche âgé de vingt-trois ans, que le vieux philosophe écrasait de son optimisme imperturbable. Il avait ses raisons pour trouver la vie bonne, et même excellente, le philosophe Laniboire, dont la femme était morte d'une angine gagnée au chevet de ses enfants, emportés tous les deux avec la mère; et toujours, dans son dithyrambe en faveur de l'existence, le bonhomme terminait l'exposé de ses doctrines par une sorte de démonstration au tableau, un geste adulateur vers le corsage en demi-peau de la duchesse: "Trouvez-donc la vie mauvaise devant ces épaules-là!"

Le jeune critique, lui, faisait sa cour d'une façon plus subtile, pas mal scelerate même. Grand admirateur du prince d'Athis, encore à l'âge ingenu qui traduit admiration par imitation, il copiait des son entrée dans le monde les attitudes, la démarche, jusqu'aux airs de tête de Samy, son dos en voute, son sourire vague et ferme de méprisants silences; maintenant, il accentuait cette ressemblance de détails de toilette, guettes, ramasses enfantinement, depuis la manière d'épingler la cravate dans l'évasement du col jusqu'au carrelé fauve d'un pantalon de coupe anglaise. Trop de cheveux, malheureusement, et pas un poil de barbe, d'où ses efforts perdus et l'absence de tout revenez-y troublant chez l'ancienne maîtresse du prince, aussi indifférente à son carrelage anglais qu'aux mourantes oeillades de Bretigny le fils ou aux pressions vigoureuses de Bretigny le père, quand il lui prenait le bras pour aller à table. Seulement cela entretenait autour d'elle cette atmosphère tiède, empressée et galante, à laquelle d'Athis l'avait longtemps habituée, jouant jusqu'à la courbature son personnage d'attentif; et l'orgueil de la femme sentait moins la déchéance de l'abandon.

Parmi tous ces prétendants, Danjou gardait une attitude à l'écart, amusant la duchesse de ses potins de coulisses, la faisant rire, ce qui, avec certaines, réussit quelquefois très bien. Puis, quand il jugea la femme suffisamment préparée, un matin qu'elle commençait en compagnie de ses chiens sa promenade solitaire à travers le parc, cette course violente où elle secouait sa colère dans les taillis pleins de réveils d'oiseaux, la trempait, l'apaisait dans la mouillure des pelouses et l'égouttement des branches, brusquement, à un tournant d'allée, il se montra et tenta le coup. En complet de laine blanche, le pantalon dans la botte, beret basque, la barbe faite, il cherchait le dénouement d'une pièce en trois actes que les Français lui demandaient pour l'hiver; titre: Les Apparences, sujet mondain, très dur. Tout écrit, excepté sa dernière scène.

"Eh bien! cherchons ensemble..." dit-elle gaiment en claquant la longue lanière à manche court et sifflet d'argent dont elle se servait pour rallier sa meute. Mais des les premiers pas, il parla d'amour, de la tristesse qu'il y aurait pour elle à vivre seule, s'offrit enfin carrément, cyniquement, à la Danjou. La duchesse, redressée d'un fier et vif mouvement de tête, serrait le manche du petit fouet à chiens, prête

a cingler l'insolent qui osait la traiter comme une marcheuse derriere un portant d'opera. Mais l'outrage a sa dignite etait un hommage a sa beaute sur le retour, et dans la rougeur subite de ses joues montait autant de plaisir que d'indignation. Lui, pourtant, continuait, la pressait, tachait de l'eblouir de ses mots a facettes, affectant de traiter la chose moins en affaire de coeur qu'en alliance d'interets, en association cerebrale. Un homme comme lui!... une femme comme elle!... A eux deux, ils tiendraient le monde.

"Merci bien, mon cher Danjou, ces beaux raisonnements, je les connais. J'en pleure encore..." et d'un geste hautain, sans replique, qui montrait a l'auteur l'ombreuseallee a suivre: "Cherchez votre denouement, moi, je rentre..." Il restait sur place, deconcerte, la regardant partir de sa belle demarche a jambes longues, si tentante.

"Pas meme comme zebre?..." demanda-t-il plaintivement.

Elle se retourna, ses noirs sourcils rejoints: "Ah! oui, c'est vrai... Le poste est vacant..." Elle songeait a ce Lavaux, a ce bas subalterne a qui elle avait fait tant de bien... Et sans rire, d'une voix lasse: "Comme zebre, si vous voulez..." Puis elle disparut derriere un bosquet de roses jaunes, superbes, trop epanouies, dont le premier souffle un peu vif allait eparpiller les grappes.

C'etait deja bien beau qu'elle l'eut ecoute jusqu'au bout, la fiere Mari' Anto! Jamais probablement aucun homme, pas meme son prince, ne lui avait parle sur ce ton. Plein d'espoir et d'entrain, secoue par les belles tirades qu'il venait d'improviser, l'auteur dramatique ne fut pas long a trouver sa derniere scene. Il remontait pour l'ecrire avant le dejeuner, quand il s'arreta, saisi de voir entre les branches les fenetres du prince large ouvertes au soleil. Pour qui? A quel favorise faisait-on l'honneur de cette installation somptueuse et si commode, avec ses ouvertures sur la Loire et sur le parc? Il s'informa, se rassura. C'etait pour l'architecte de madame la duchesse, venu en convalescence au chateau. Etant connus les liens d'intimite qui unissaient les Astier et la chatelaine, quoi de plus naturel que Paul fut recu comme l'enfant de la maison dans ce Mousseaux, un peu son oeuvre. Pourtant, quand le nouvel hote vint s'asseoir au dejeuner, sa jolie figure affinee que le blanc d'un fichu de Chine palissait encore, son duel, sa blessure, l'idee romanesque autour de ces choses, parut faire une si vive impression sur les femmes, la duchesse elle-meme le favorisait de tant de soins, d'egards affectueux, que le beau Danjou, un de ces terribles absorbeurs a qui tout succes rival semble un dommage et presque un vol, sentit comme une morsure jalouse. Les yeux dans son assiette, profitant de sa place d'honneur, il commença a voix basse un demolissage du joli jeune homme si malheureusement depare par le nez de sa mere; il raillait son duel, sa blessure, ces reputations de salles d'armes qu'une pique degonfle a la premiere rencontre. Il ajouta, ne croyant pas si bien dire: "Une frime, vous savez, leur querelle de jeu... C'est pour une femme..."

--Le duel... vous croyez?"

Il fit signe de la tete: "J'en suis sur!" et, ravi de sa prodigieuse astuce, s'occupa de la table qu'il eblouit de mots, d'anecdotes dont il arrivait toujours pourvu comme d'un petit feu d'artifice de poche. A ce jeu, Paul Astier n'etait pas de force; et la sympathie feminine revint vite a l'illustre causeur, surtout quand il eut annonce que son denouement etait trouve, sa piece finie, il la lirait au salon pendant

les heures de chaleur. Il n'y eut qu'un cri de toutes ces dames pour acclamer cette diversion rare a la monotonie des journees; et quelle aubaine pour ces privilegiees, deja si fieres de leurs lettres datees de Mousseaux, d'envoyer a toutes les bonnes amies absentes le compte rendu d'une piece inedite de Danjou, lue par Danjou lui-meme, puis de pouvoir dire cet hiver, au moment des repetitions: "La piece de Danjou! je la connais, il nous l'a lue au chateau."

Comme on quittait la table dans l'effervescence de cette bonne nouvelle, la duchesse s'approcha de Paul Astier et, lui prenant le bras avec sa grace un peu despotique: "Un tour de galerie... on etouffe..." L'air etait lourd, meme a ces hauteurs ou la Loire, comme etamee, envoyait une buée de cuve chaude, epandue et noyant le desordre vert de ses rives et de ses ilots a demi-submerges. Elle entraîna le jeune homme tout au bout de la dernière arcade, loin des fumeurs, et lui pressant les mains: "Ainsi c'est moi... c'est pour moi..."

--Pour vous, duchesse..."

Et il ajouta, la levre mince: "Ce n'est pas fini... nous recommencerons..."

--Voulez-vous bien vous taire, malheureux enfant."

Elle s'interrompit a l'approche d'un pas rodeur et curieux: "Danjou!"

--Duchesse?...

--Mon éventail que j'ai laisse a ma place dans la salle... voulez-vous?... serez gentil..." et quand il fut loin: "Je vous defends, Paul... d'abord, on ne se bat pas avec un pareil miserable... Ah! si nous etions seuls... si je pouvais vous dire..." Il y avait dans l'enervement de sa voix et de ses mains un transport dont Paul Astier s'etonna. Au bout d'un mois, il esperait la trouver plus resignee. Ce fut une deception, qui lui coupa un irresistible: "Je vous aime... Je vous ai toujours aimee..." prepare pour les premieres explications de l'arrivee. Il se contentait de lui raconter le duel dont elle semblait tres curieuse, quand l'academicien rapporta l'eventail. "Bon zebre, Danjou..." dit-elle en remerciement. L'autre eut un petit tournement de bouche, et sur le meme ton, a mi-voix: "Oui... mais promesse d'avancement... sans quoi..."

--Des exigences, deja!" Elle le corrigeait d'un leger coup d'eventail, et, le voulant de bonne humeur pour sa lecture, revint a son bras dans le salon ou le manuscrit s'etait a meme une coquette table a jeu dans le jour direct d'une haute fenetre, entr'ouverte sur les verdures fleuries, les grandes masses boisees du parc.

"Les Apparences... piece en trois actes... personnages..."

Toutes les femmes en cercle, le plus pres possible, eurent ce joli pelotonnement frileux, ce frisson que leur donne l'attente du plaisir. Danjou lisait en vrai cabotin de Picheral, prenait des temps pour s'humecter les levres au bord de son verre d'eau, les essuyait d'un leger mouchoir de batiste, et, chaque page finie, haute et large, brouillee de sa toute petite ecriture, il la laissait tomber negligemment a ses pieds sur le tapis. Chaque fois, Mme de Foder, l'etrangere pour hommes celebres, se penchait sans bruit, ramassait la feuille tombee, la posait avec veneration sur un fauteuil a cote d'elle,

bien dans le sens. Discret et délicieux manège qui la rapprochait du maître, la mêlait à son œuvre, comme si Lizt ou Rubinstein était au piano et qu'elle tournait les feuillets de la partition. Tout alla bien jusqu'à la fin du premier acte, amusante et chatoyante exposition qu'accueillait un délire de petits cris, de rires extasiés, de bravos enthousiastes; puis, après un grand silence dans lequel on entendait aux profondeurs du parc la rumeur bourdonnante et vibrante des moucherons en haut des arbres, le lecteur reprit en s'essuyant la moustache:

"Acte II... la scène représente..." mais sa voix s'altérait, s'étranglait de réplique en réplique. Il venait d'apercevoir un fauteuil vide, au premier rang, parmi les dames, justement le fauteuil d'Antonia, et son œil cherchait par-dessus le lorgnon dans l'immense salon rempli d'arbustes verts, de paravents où les auditeurs s'abritaient pour mieux écouter ou mieux dormir... Enfin dans un de ces temps fréquents et méthodiques que son verre d'eau lui ménageait, un chuchotement, la lueur d'une robe claire, et tout au fond, sur un divan, la duchesse lui apparut, à côté de Paul Astier, continuant la conversation interrompue dans la galerie. Pour un enfant gâté de tous les succès comme Danjou, l'outrage était sensible. Il eut pourtant le courage de continuer son acte, jetant avec fureur sur le tapis les pages qui volaient, forçant la petite de Foder à les rattraper à quatre pattes. À la fin, comme les chuchotements ne se taisaient pas, il cessa de lire, s'excusant sur un enrouement subit qui l'obligeait à remettre au lendemain. Et toute à ce duel dont elle ne se lassait pas, la duchesse, croyant la pièce finie, criait de loin avec un vif mouvement de ses petites mains: "Bravo, Danjou... très joli, le dénouement!"

Le soir, le grand homme eut ou prétexta une crise de foie, et quitta Mousseaux à l'aurore, sans revoir personne. Fut-ce un simple dépit d'auteur? Croyait-il réellement que le jeune Astier allait remplacer le prince? En tout cas, huit jours après son départ, Paul en était encore à glisser une parole tendre. On se montrait avec lui tout en égards, en attentions presque maternelles, on s'informait de sa santé, s'il ne faisait pas trop chaud dans la tourelle exposée au midi, si le mouvement du landau ne le fatiguait pas, ou encore si ce n'était pas rester trop tard sur la rivière; mais dès qu'il essayait un mot d'amour, on s'échappait vite sans comprendre. Il y avait loin, cependant, de la fière Antonia des précédentes saisons à celle qu'il retrouvait. L'autre, hautaine et calme, remettant les indiscrets à leur rang, rien que d'un froncement de sourcils. La sécurité d'un beau fleuve entre ses digues. Maintenant, la digue craquait, laissait deviner une fêlure par où débordait la vraie nature de la femme. Il lui passait des bouffées de révolte contre les usages, les conventions sociales autrefois si bien respectées par elle, et des besoins de changer de place, de s'éreinter en courses extravagantes. Des projets de fêtes, d'illuminations, de grandes chasses à courre pour l'automne, qu'elle-même conduirait, qui depuis des années n'était plus montée à cheval. Attentif, le beau jeune homme guettait les écarts de cette agitation, surveillait tout de son œil aigu d'émoucheur, bien décidé par exemple à ne pas lanterner deux ans comme avec Colette de Rosen.

* * * * *

On s'était séparé de bonne heure, ce soir-là, après une fatigante journée de voiture et d'excursion. Paul remonte chez lui, défait de l'habit, du plastron, en chemise de soie, ses pantoufles, un bon cigare, écrivait à sa mère, cherchant et pesant tous ses mots. Il fallait persuader à m'man, en villégiature à Clos-Jallanges, et se brûlant les

yeux a chercher sur l'horizon, par delà les tournants du fleuve, les quatre tourelles de Mousseaux, qu'il n'y avait pas de reconciliation, même d'entrevue possible pour le moment entre elle et son amie... Merci bien! trop gaffeuse, la bonne femme; il l'aimait mieux loin de ses affaires personnelles... Lui rappeler aussi la traite fin courant et sa promesse d'envoyer les fonds au brave petit Stenne reste seul rue Fortuny pour défendre l'immeuble Louis XII. Si l'argent de Samy manquait encore, emprunter aux Freydet qui ne refuseraient pas cette avance de quelques jours, puisque le matin même les journaux de Paris, dans leur correspondance étrangère, annonçaient le mariage de notre ambassadeur à Petersbourg, mentionnant la présence du grand-duc, les toilettes de la mariée, le nom de l'évêque polonais qui avait béni les deux époux. Et m'man pouvait se figurer si à Mousseaux le déjeuner s'était senti de cette nouvelle que chacun connaissait, que la maîtresse du logis lisait dans tous les yeux et dans l'affectation de ses invités à parler d'autre chose. Silencieuse tout le repas, la pauvre duchesse, en sortant de table et malgré l'horrible chaleur, avait éprouvé le besoin de se secouer et d'emmener tout son monde en trois voitures au château de la Poissonnière où naquit le poète Ronsard; six lieues de route au soleil, dans la poussière blanche et craquante, pour la joie d'entendre l'affreux Laniboire, hisse sur un vieux socle effrite comme lui, débiter: "Mignonne, allons voir si la rose..." Au retour, visite à l'orphelinat agricole fondé par le vieux Padovani.--M'man devait connaître sans doute--inspection du dortoir, de la buanderie, des instruments aratoires, des cahiers de classes: et ça empoisonnait, et il faisait chaud, et Laniboire haranguait les jeunes agriculteurs à pauvres têtes de forçats, leur affirmant que la vie était excellente. Pour finir, encore une halte exténuante à dos hauts-fourneaux près d'Onzain, une heure au chaud soleil déclinant, dans la fumée et l'odeur du charbon vomies par trois énormes tours briquées, à buter sur des rails, à éviter les vagonnets et les pelles chargées de fonte incandescente, en blocs énormes gouttant du feu comme des quartiers de glace vermeille en train de fondre. Pendant ce temps, la duchesse entraînée, infatigable, ne regardait rien, n'écoutait rien, marchant au bras de Bretigny le père avec qui elle semblait discuter violemment, aussi étrangère aux forges et hauts-fourneaux qu'au poète Ronsard ou à l'orphelinat agricole...

Paul en était là de sa lettre, s'appliquant surtout, pour diminuer les regrets de sa mère, à une peinture ferocement ennuyeuse de la vie à Mousseaux cette année, quand un léger coup toqua sa porte. Il pensa au jeune critique, au fils Bretigny, même à Laniboire très agité depuis quelque temps, qui prolongeaient souvent la soirée dans sa chambre, la plus vaste, la plus commode, annexée d'un coquet fumoir, et fut très étonné, ayant ouvert, de voir la longue galerie du premier étage, dans l'irisement de ses vitraux, silencieuse et vide jusqu'au fond, jusqu'à la massive porte de la salle des gardes dont un rayon de lune découpait les sculptures. Il retournait s'asseoir, mais on frappa encore. Cela venait du fumoir qu'une petite porte sous tenture, par un étroit couloir dans l'épaisseur de la tour, mettait en communication avec les appartements de la duchesse. Cet aménagement bien antérieur à la restauration de Mousseaux, lui était inconnu; et, tout de suite, se rappelant certaines conversations entre hommes, ces derniers jours, surtout les histoires terriblement salées du père Laniboire: "Bigre! si elle nous a entendus..." se dit le joli gouailleur. Le verrou tire, la duchesse passa devant lui sans un mot, et posant sur la table où il écrivait une liasse de papiers jaunis que froissait nerveusement sa main fine:

"Conseillez-moi, dit-elle, la voix grave... vous êtes mon ami... Je

n'ai confiance qu'en vous..."

Qu'en lui, malheureuse femme. Et ce regard de proie, sournois, guetteur, ne l'avertissait pas, allant de la lettre imprudemment restée ouverte sur la table et qu'elle aurait pu lire, à ses beaux bras découverts sous le grand peignoir de dentelle, à ses lourdes nattes tordues pour la nuit. Il pensait: "Que veut-elle? Qu'est-ce qu'elle vient chercher?" Et elle, toute à sa colère, à ce remous furieux de rancune qui l'étouffait depuis le matin, haletait très bas, en phrases courtes: "Quelques jours avant votre arrivée, il m'a envoyé Lavaux... oui, il a osé... pour me demander ses lettres... Ah! je l'ai reçu, la face plate, à lui ôter le goût de revenir... Ses lettres, allons donc!... c'est ceci qu'il voulait."

Elle lui tendait la liasse, histoire et dossier de leur amour, la preuve de ce que cet homme lui coûtait, de ce qu'elle avait payé pour lui en le tirant de la boue. "Oh! prenez, regardez... c'est curieux, allez." Et pendant qu'il feuilletait ces paperasses bizarres, imprégnées de son odeur à elle, mais plutôt dignes de la devanture de Bos, des factures hypothétiques de marchands de curiosités, bijoutiers en chambre, lingères, constructeurs de yachts, courtiers en vins de Touraine champagnisés, des traites de cent mille francs à des filles fameuses, mortes maintenant, disparues ou richement mariées, des recus de maîtres d'hôtel, de garçons de cercle, toutes les formes de l'usure parisienne et d'une liquidation de viveur, Mari Antoinette grondait sourdement: "Plus cher que Mousseaux, vous voyez, la restauration de ce gentilhomme!... J'avais ça dans un chiffonnier depuis des années, parce que je garde tout; mais je jure Dieu que je ne comptais pas m'en servir... A présent, j'ai changé d'idée... Le voilà riche... je veux mon argent et l'intérêt de mon argent; sinon, je plaide... N'ai-je pas raison?"

--Cent fois raison... seulement..." il effilait la pointe fauve de sa barbe... Est-ce que le prince d'Athis n'était pas interdit quand il avait signé ces traites?

"Oui, oui, je sais... Bretigny m'a dit... car ne pouvant rien par Lavaux, on a écrit à Bretigny pour lui demander son arbitrage... Entre académiciens, n'est-ce pas?..." Elle eut un rire de mépris qui mettait l'ambassadeur et l'ancien ministre au même niveau comme titres académiques, puis dans un éclat indigne: "Certainement, j'aurais pu ne pas payer, mais je le préférerais plus propre... donc, je n'ai qu'à faire d'un arbitrage... J'ai payé, qu'on me rembourse... ou alors en justice, et du scandale, et de la boue sur son nom, sur son titre d'envoyé de France à Pétersbourg... Que je le deshonne, ce misérable, ma cause sera toujours assez gagnée."

--C'est égal." dit Paul Astier reposant la liasse et faisant disparaître la lettre à main qui le gênait, "c'est égal! qu'on vous ait laissé de telles preuves entre les mains... et quelqu'un d'aussi habile..."

--Habile, lui?..."

Tout ce qu'elle ne dit pas était dans son haussement d'épaules. Il continua, s'amusant à la pousser, car enfin on ne soit jamais jusqu'où peut aller le délire rancunier d'une femme: "Pourtant, un de nos meilleurs diplomates..."

--C'est moi qui le grimaie. Il ne sait du métier que ce que je lui en ai

appris.

--Alors, la legende de Bismarck?...

--Qui n'a jamais pu le regarder en face... Ah! ah! la bonne histoire ... je crois bien!... on se detourne, quand il vous parle... une bouche d'egout!..."

Comme honteuse, elle mit sa figure dans ses mains, comprimant des sanglots, un rale furieux: "Dire! dire!... douze ans de ma vie a un tel homme... A present, il me quitte, il ne veut plus... et c'est lui!... lui!..." Son orgueil se revoltait a cette idee, et, marchant a grands pas dans la chambre, allant jusqu'au lit large et bas, drape d'anciennes tentures, puis revenant au cercle lumineux de la lampe, elle cherchait les motifs de leur rupture, se demandant tout haut: "Pourquoi?... pourquoi?..." L'ambiguite de leur situation?... mais il savait bien que cela allait finir, qu'ils seraient maries avant un an... La fortune, les millions de cette pecore?... Comme si elle n'en avait pas, elle aussi, de la fortune; et les relations, les influences qui manquaient a la Sauvadon... Alors, quoi? la jeunesse? Elle eut un rire enrage... Ah! ah! la pauvre petite!... pour ce qu'il en ferait de sa jeunesse!...

"Je m'en doute..." murmura Paul qui souriait, se rapprochait. C'etait cela le point douloureux; elle y appuyait comme expres, pour se faire souffrir. Jeune!... jeune!... d'abord est-ce au calendrier que se regarde l'age d'une femme?... M. l'ambassadeur aurait peut-etre des mecomptes... Et d'un geste vif, a deux mains, ecartant ses dentelles de nuit sur son cou rond, sans un pli, sa nuque solide et splendide: "C'est la, voyons, c'est la que les femmes ont leur jeunesse..."

Ah! ca ne traina pas. Des mains fougueuses et savantes continuant son geste esquisse, peignoir, agrafes, tout craquait, tout volait par la chambre; et prise, emportee, jetee aux draps ouverts, une flamme passa sur elle en tourbillon, quelque chose de puissant, de doux, d'irresistible, dont rien, jusqu'a ce jour, n'avait pu lui donner l'idee, qui la roulait, l'enveloppait, s'apaisait pour revenir, pour la reprendre, l'etreindre, l'engloutir encore, sans fin... S'y attendait-elle en entrant? Est-ce la, comme il dut le croire, ce qu'elle venait chercher? Non! Delire d'orgueil blesse, vertige de fureur, nausée, degout, toute la femme a l'abandon comme dans une nuit de naufrage; mais jamais rien de vil chez elle ni de machine.

Maintenant la voila debout, elle reprend possession d'elle-meme, et doute et s'interroge... Elle!... Ce jeune homme!... et si vite!... c'est a pleurer de honte. Lui, dans ses genoux, soupire: "Puisque je vous aime... puisque je vous ai toujours aimee... rappelez-vous..." et sur ses mains et se communiquant a tout son etre, elle sent de nouveau voleter, courir ces bouleversantes flammes en ondes. Mais un clocher sonne tres loin, des rumeurs claires passent dans le matin... elle s'arrache, se sauve eperdue, sans meme vouloir emporter le dossier de sa vengeance.

Se venger? de qui? pourquoi faire? A cette heure elle n'avait plus de haine; elle aimait. Et c'etait si nouveau, si extraordinaire pour cette mondaine, l'amour, le plein amour, avec son delire et ses spasmes, qu'a la premiere etreinte elle avait cru ingenuement qu'elle allait mourir. Des lors un apaisement se fit en elle, une douceur convalescente qui changeait son pas et sa voix; elle devenait une autre femme, une de

celles dont le peuple dit en les voyant au bras d'un amant ou d'un mari, un peu lentes et comme bercees: "En voila une qui a ce qu'il lui faut." Le type est plus rare qu'on ne pense, surtout dans la "societe." Il se compliquait ici de la tenue pour le monde, des devoirs d'une maitresse de maison surveillant les departs, les arrivees, l'installation de la seconde serie, plus nombreuse, moins intime, toute la gentry academique: duc de Courson-Launay, prince et princesse de Fitz-Roy, les de Circourt, les Huchenard, Saint-Avol, ministre plenipotentiaire, Moser et sa fille, M. et Mme Henry de la legation americaine. Dure besogne, nourrir et distraire tous ces gens, fusionner ces elements disparates. Personne ne s'y entendait mieux qu'elle; mais a present un ennui, une corvee. Elle aurait voulu ne pas bouger de place, ruminer son bonheur, s'absorber dans l'idee unique, et ne trouvait rien pour distraire ses invites que l'invariable visite aux verveux, au chateau de Ronsard, a l'orphelinat, toujours contente lorsque sa main touchait la main de Paul, que le hasard des voitures ou des bateaux les rapprochait l'un de l'autre.

Dans une de ces fastidieuses promenades sur la Loire, un jour que la flottille de Mousseaux, ses tendeleets de soie, ses pavillons aux armes ducales en clairs reflets papillotants, avait pousse plus loin que d'habitude. Paul Astier, dont l'embarcation precedait celle de sa maitresse, assis a l'arriere pres de Laniboire, ecoutait les confidences de l'academicien. Autorise a prolonger son sejour a Mousseaux jusqu'a l'achèvement de son rapport, le vieux fou ne s'imaginait-il pas que sa cour etait en bon chemin pour la succession de Samy, et, comme il arrive toujours en pareil cas, c'est a Paul qu'il racontait ses esperances, ce qu'il avait dit, ce qu'on lui repondait, et ci, et ca, et: "Jeune homme, que feriez-vous a ma place?" Un appel clair et sonore vibra sur l'eau, venu de la barque qui suivait.

"Monsieur Astier!...

--Duchesse?

--Voyez donc, la-bas, dans les roseaux... On dirait Vedrine."

Vedrine, en effet, en train de peindre, sa femme et ses enfants pres de lui, sur un vieux bateau plat amarre a une branche d'aulne, le long d'une ile verte ou s'egosillaient des bergeronnettes. On s'approcha bien vite, bord a bord, tout etant distraction au perpetuel ennui des gens du monde, et pendant que la duchesse saluait de son plus doux sourire Mme Vedrine qu'elle avait recue quelque temps a Mousseaux, les femmes regardaient curieusement ce menage d'artistes, leurs beaux enfants petris d'amour et de lumiere, au repos, a l'abri dans cette anse de verdure, sur ce flot limpide et calme ou se doublait l'image de leur bonheur. Vedrine, les saluts faits, sans lacher sa palette, donnait a Paul des nouvelles de Clos-Jallanges, dont la longue maison basse et blanche a toiture italienne se voyait a mi-cote dans les brumes du fleuve. "Mon cher, tout le monde est fou, la-dedans! La succession de Loisillon les tourne-boule. Ils passent leur vie a faire du pointage; tous, ta mere, Picheral, et la pauvre infirme dans son fauteuil roulant... Elle aussi a gagne la fièvre academique. Elle parle d'aller vivre a Paris, de donner des fetes, des receptions pour aider la candidature fraternelle." Alors, lui, fuyant cette demence, s'escampait tout le jour, travaillait dehors avec sa smala, et montrant son vieux bachot, il riait sans l'ombre d'amertume: "Ma dabbieh, tu vois... mon grand voyage sur le Nil!"

Tout a coup le petit garçon, qui, parmi tant de monde, de jolies femmes,

de toilettes, n'avait d'yeux que pour le pere Laniboire, l'interpella d'une voix claire: "Dites, c'est-y vous le monsieur de l'Academie qui va avoir cent ans?" Le vieux rapporteur, en train de faire des effets nautiques devant la belle Antonia, manqua s'effondrer sur sa banquette; et, le fou rire un peu calme, Vedrine expliquait le singulier interet que l'enfant portait a Jean Rehu qu'il ne connaissait pas, qu'il n'avait jamais vu, seulement a cause de ses cent ans qui approchaient. Le beau petit s'informait chaque jour du vieil homme, demandait: "Comment va-t-il?" et c'etait chez ce tout petit etre un respect de la vie presque egoiste, l'espoir d'y arriver, lui aussi, a ses cent ans, puisque d'autres les pouvaient vivre.

Mais l'air fraichissait, faisait flotter les voilettes de voyage, tout le pavoisement des petites flammes. Une masse de nuees s'avancait du cote de Blois; et vers Mousseaux dont les quatre lanternes au faite des tourelles etincelaient sous le ciel noir, un reseau de pluie envoilait l'horizon. Il y eut un moment de hate, de bousculade. Pendant que les barques s'eloignaient entre les bancs de sable jaune, toutes dans le meme sillage a cause de l'etroitesse des chenaux, amuse par cet eclat de couleurs sous le ciel orageux, ces belles silhouettes de mariniers debout a l'avant, forçant sur leurs longues perches, Vedrine se tournait vers sa femme a genoux dans le bachot, occupee a emballer les enfants, a serrer la boîte, la palette: "Regarde ca, maman... tu sais, quand je dis d'un camarade que nous sommes du meme bateau... la voila bien visible et vivante, mon image... toutes ces barques en file qui se sauvent dans le vent, la nuit menacante, ce sont nos generations d'art... On a beau se gener entre gens du meme bateau, on se connait, on se sent les coudes; on est amis sans le vouloir, sans le savoir, courant tous la meme bordée... Mais ceux qui sont devant, comme ils s'attardent, comme ils encombre! Rien de commun entre leur barque et la notre. On est trop loin, on ne se comprend plus. Nous ne nous occupons d'eux que pour leur crier: "Allez donc, avancez, donc!" tandis qu'au bateau qui nous suit, dont l'elan de jeunesse nous pousse, nous talonne, voudrait nous passer sur le ventre, on jette avec colere: "Doucement donc!... Qu'est-ce qui vous presse?..." Eh bien! moi!--il dressait sa grande taille, dominait la rive et le fleuve!--je suis de mon bateau, certes, et je l'aime; mais ceux qui s'en vont et ceux qui viennent m'interessent autant que le mien... Je les hele, je leur fais signe, j'essaye de me tenir en communication avec tous... Car tous, suivants et devanciers, les memes dangers nous menacent, et pour chacune de nos barques les courants sont durs, le ciel traître, et le soir si vite venu!... Maintenant, demarrons, mes cheries, voila l'ondée..."

XIII

"Priez pour le repos de l'ame de tres haut et puissant seigneur et duc Charles-Henri-Francois Padovani, prince d'Olmuetz, ancien senateur, ambassadeur et ministre, grand'croix de la legion d'honneur, decede le 20 de ce mois de septembre 1880, en sa terre de Barbicaglia, ou ses restes ont ete deposes. Une messe a son intention sera dite dimanche prochain dans la chapelle du chateau, vous etes invites a y assister."

Paul Astier qui descendait de sa chambre pour le dejeuner de midi, eut un mouvement de joie, d'orgueil immense, en entendant cette proclamation singuliere, promenee de Mousseaux a Onzain sur les deux

rives de la Loire par des employes de la maison Vafflard, porteurs de lourdes cloches qu'ils agitaient en marchant, et de hauts chapeaux enguirlandes de crepes noirs jusqu'a terre. La nouvelle de la mort du duc, deja ancienne de quatre jours, tombee a Mousseaux comme un coup de fusil dans une compagnie de perdreaux, avait essaime, disperse a des plages, des villegiatures imprevuees, tous les invites de la seconde serie, oblige la duchesse a partir brusquement pour la Corse, ne laissant au chateau que quelques intimes. Malgre tout, la melancolie de ces voix, de ces cloches en marche que lui apportait le vent de la Loire par la fenetre a croisillons de l'escalier, cette lettre de part declamee d'une royale facon si peu moderne, donnait au fief de Mousseaux un etonnant caractere de grandeur, faisait monter plus haut ses quatre tours et les cimes de ses arbres centenaires. Or, comme tout cela allait lui appartenir, que sa maitresse en partant l'avait supplie de rester au chateau pour de graves determinations a prendre au retour, cette declamation funebre lui semblait comme l'annonce de sa mise en possession prochaine... "Priez pour le repos de l'ame..." Enfin, il la tenait, la fortune, et, cette fois, il ne se laisserait pas depouiller... "ancien senateur, ambassadeur et ministre..."

"Elles sont lugubres, ces cloches, n'est-ce-pas, monsieur Paul?" lui dit Mlle Moser deja a table entre son pere et l'academicien Laniboire. La duchesse les avait gardes a Mousseaux autant pour distraire la solitude de Paul Astier que pour donner un peu plus de repos et de bon air a la pauvre Antigone esclavage par la candidature perpetuelle de son pere. De celle-la, du moins, rien a craindre comme rivalite de femme, avec ses yeux de chien battu, ses cheveux incolores et l'unique preoccupation sollicitante et humiliee de ce fauteuil academique inaccessible. Ce matin, pourtant, elle s'etait faite belle, plus soignee; une robe fraiche, ouverte en coeur. Ce qu'il montrait, ce coeur, semblait bien minable et maigrichon, mais enfin, a defaut de grives... Et Laniboire, mis en verve, la lutinait, disait des choses... Il ne les trouvait pas lugubres, lui, ces sonnaillies de mort, ni les: "Priez pour le repos..." s'espacant dans le lointain. Au contraire, la vie lui semblait meilleure par contraste, le vin de Vouvray plus dore dans les carafes, et ses grasses histoires detonnaient singulierement dans la salle a manger trop vaste. Le candidat Moser, figure bouillie, d'expression complaisante, riait d'un rire courtisan, bien qu'un peu gene par sa fille, mais le philosophe etait une influence a l'Academie!

Le cafe pris, sur la terrasse, Laniboire, le teint carmine comme un apache, cria: "Allons travailler, mademoiselle Moser, je me sens en train... Je crois que je vais finir mon rapport aujourd'hui." La douce petite Moser qui lui servait parfois de secretaire se leva un peu a regret. Par ce beau temps voile des premieres brumes de l'automne, elle eut prefere une grande promenade ou peut-etre continuer dans la galerie la conversation avec M. Paul si joli, si bien eleve, plutot que d'ecrire sous la dictee du pere Laniboire l'elogue de vieilles bonnes devouees ou d'infirmieres modeles. Mais son pere la pressait: "Va, va, ma fille... le maitre t'appelle..." Elle obeit, monta derriere le philosophe, suivie du vieux Moser qui allait faire sa sieste. Qu'arriva-t-il alors? De quel drame fut temoin la chambre de Laniboire qui, s'il avait le nez de Pascal, n'en imitait pas la reserve. Au retour d'une longue course a travers bois pour apaiser ses impatiences ambitieuses, Paul Astier apercut dans la cour d'honneur le break avance au bas du grand escalier, ses deux fortes betes piaffantes, et Mlle Moser deja montee, assise au milieu des sacs de nuit, des malles, pendant que, sur le perron, Moser eperdu, sondant ses poches, distribuait des pourboires a deux ou trois valets de pied aux faces ricaneuses. Il s'approcha du break: "Vous

nous quittez donc, mademoiselle!" Elle lui tendit la main, une longue main glacee de sueur qu'elle oubliait de ganter, et sans repondre, sans oter de ses yeux le mouchoir qui les tamponnait sous la voilette, elle remuait la tete pour lui dire adieu en sanglotant. Il n'en apprit guere davantage du pere Moser qui begayait tout bas, triste et furieux, une botte sur le marche-pied: "C'est elle... c'est elle qui veut partir... elle dit qu'on lui a manque... mais je ne peux pas croire..." Et avec un profond soupir, sa grosse ride au milieu du front, la ride academique, creusee et rougie en coup de sabre: "C'est un grand malheur pour mon election."

A diner, Laniboire reste toute l'apres-midi dans sa chambre, dit en s'asseyant en face de Paul: "Savez-vous pourquoi nos amis Moser nous ont quittes si brusquement?"

--Non, cher maitre... et vous?

--Etrange! Etrange!"

Il affectait le plus grand calme a cause du service informe de l'aventure, mais on le sentait trouble, anxieux, dans l'etat d'esprit du vieux paillard qui, sa fièvre tombee, n'a plus que l'angoisse des suites de sa turpitude. Peu a peu il se rassura, se reconcilia avec l'existence qu'il ne pouvait boudier a table, finit par avouer a son jeune ami qu'il etait peut-etre alle un peu loin avec la chere enfant... "mais, aussi, son pere me la pousse, m'en encombre... On a beau etre rapporteur pour les prix de vertu, be dame!..." Il brandissait son petit verre d'un geste conquerant que l'autre arretera net avec ce mot: "Et la duchesse?" Mlle Moser avait du lui ecrire pour se plaindre, du moins expliquer son depart.

Laniboire palissait: "Croyez-vous?"

Paul insista, pour se debarrasser du sombre raseur. A defaut de la jeune fille, quelque denonciation de domestique etait a craindre. Et son petit nez fourbe s'agitait: "A votre place, mon cher maitre..."

--Bah! laissez donc, j'en serai quitte pour une scene qui avancera mes affaires... les femmes sont comme nous, ca les monte, ces histoires-la!"

Il faisait le brave; mais, la veille du retour de la duchesse, il pretexta les elections academiques toutes proches, l'humidite des soirs, mauvaise pour ses rhumatismes, et s'enfuit emportant dans sa valise son rapport enfin termine.

* * * * *

Elle arriva pour la messe du dimanche, celebree en grande pompe dans la chapelle Renaissance a qui l'art multiple de Vedrine avait su rendre ses admirables verrieres et son retable d'autel miraculeusement sculpte. Une foule enorme des villages d'alentour, engoncee de hideuses redingotes, de longues blouses bleues vernissees, de coiffes blanches, de fichus raides d'empois sur des teints de hale, emplissait la chapelle, debordait dans la cour d'honneur,--venue la non pour la ceremonie religieuse ni pour l'hommage rendu a ce vieux duc, un inconnu dans le pays, mais pour le banquet en plein air, qui devait suivre la messe, sur ces bancs et ces longues tables dressees des deux cotes de l'interminable avenue seigneuriale, ou, l'office fini, deux a trois mille paysans

purent facilement prendre place. Un peu genes d'abord, impressionnes par tout ce service en deuil qui s'agitait, ces forestiers le crepe a la casquette, ils parlaient a voix basse, dans l'ombre majestueuse des ormes; puis chauffes de vins, de victuailles, le repas funebre s'anima, devint une immense frairie.

Pour echapper a l'horreur de ces ripailles, la duchesse et Paul Astier filaient grand trot par les routes et les champs deserts du dimanche, dans un landau decouvert, drape de noir. Ces hauts laquais a cocardes, ces longs voiles de veuve en face de lui, rappelaient au jeune homme d'autres courses de ce genre. Il pensait: "Decidement, il y a toujours un mort dans mes affaires..." en regrettant un peu le petit minois frise court de Colette de Rosen, d'un si rayonnant contraste dans tout ce noir. Fatiguee du voyage, epaissie par un deuil improvise, la duchesse avait pour elle ces grandes facons dont l'autre manquait absolument; et puis son mort n'etait pas genant, a celle-la, bien trop franche pour grimacer les doleances auxquelles se croient obligees les vulgaires en pareil cas, meme quand ce mari defunt a ete deteste et trompe de mille facons. Sous la sonore talonnade des chevaux, la route se deroulait, montant, devalant en pentes molles, tantot entre des petits bois de chenes, ou de grandes plaines balayees de vols de corbeaux autour des meules espacees. Le ciel doux, pluvieux, comme abaisse, filtrait par de rares echancrures un soleil pale: et, pour s'abriter du vent de leur course, une meme couverture enserrait leurs genoux rapproches, meles sous la fourrure pendant qu'elle parlait de sa Corse, d'un merveilleux _vocero_ improvise aux funerailles par sa femme de chambre.

"Matea?

--Oui, Matea!... C'est un grand poete, figurez-vous..." Et elle citait quelques vers de la voceratrice, dans ce fier patois corse qui allait bien a son contralto. Quant aux graves determinations, pas un mot.

C'etait pourtant cela qui l'interessait, lui, et bien autrement que les poesies de la chambriere. Ce serait pour le soir, sans doute. Et, tout bas, il l'egayait de l'aventure de Laniboire, de l'adroite facon dont il s'etait debarrasse de l'academicien. "Pauvre petite Moser, disait la duchesse en riant, il faut que son pere soit nomme, cette fois... Elle l'a bien gagne..." Puis ils ne jeterent plus que quelques courtes phrases, voluptueusement rapproches dans cette course bercante du landau, tandis que le jour baissait sur les champs obscurcis, laissant voir vers les hauts-fourneaux des montees de flammes intermittentes, des batiments d'eclairs a hauteur de ciel. Le retour fut malheureusement gate par les cris, les chants avines des bandes paysannes revenant de la frairie, s'empetrant dans les roues comme des bestiaux, roulant aux fosses d'ou montaient, des deux cotes de la route, des ronflements, des bruits immondes, leur facon de prier pour le repos de l'ame du tres haut et puissant seigneur et duc.

Dans leur tour habituel de galerie, appuyee contre son epaule entre les lourds piliers decoupant le vague horizon, elle regardait la nuit, murmurait: "Qu'on est bien! tous deux... seuls..." mais ne parlait toujours pas de ce que Paul attendait. Il essayait de l'y amener et, de tout pres, dans les cheveux, s'informait de son hiver. Allait-elle retourner a Paris? Oh! non, certainement; Paris l'ecoeurait, et sa societe menteuse, tout en masques et en trahisons! Seulement, elle hesitait encore, s'enfermer a Mousseaux, ou partir pour un grand voyage en Syrie, en Palestine. Qu'en pensait-il? Bien sur, c'etaient la les

graves determinations a prendre ensemble; un pretexte en somme pour le retenir, la femme absente s'effrayant a l'idee que, s'il retournait a Paris, d'autres le lui enlevaient. Paul, se jugeant mystifie, mordait ses levres: "Ah! c'est comme ca, ma fille... Eh bien! nous allons voir." Lasse de son voyage et de sa journee de plein air, elle monta se coucher en se trainant, apres une poignee de mains significative a laquelle repondait d'ordinaire un furtif et tendre "a tout a l'heure." Elle viendrait; il serait la, derriere la porte, a guetter son pas... Et quelle revanche alors aux contraintes de la journee! Toute une nuit d'ivresse rien que dans un mot chuchote... "a tout a l'heure." Mais ce mot, Paul Astier, ce soir-la, ne le dit pas; et, malgre sa deconvenue, elle voyait dans cette reserve un respect pour le deuil si proche, la chapelle encore tendue; meme elle s'endormit en trouvant cela tres distingue.

Le lendemain, on ne se vit guere; la duchesse, en affaires, reglait les comptes de son maitre d'hotel, de ses fermiers, a la grande admiration du notaire Maitre Gobineau, qui disait a Paul, a déjeuner, avec une malice dans chaque pli de sa vieille figure tapee: "En voila une a qui on ne fera pas voir le tour.

--Qu'en sait-il?" pensait le jeune chasseur a l'affut, tortillant sa barbe blonde. Pourtant, l'aprete, le sang-froid que prenait ce beau contralto d'amour dans les discussions d'interet l'avertissaient qu'il faudrait jouer serre.

Apres déjeuner, des caisses arrivaient de Paris avec la Premiere de Spricht et deux essayeuses. Enfin, vers quatre heures, descendue dans une merveille de costume qui la faisait toute jeune et mince, elle lui proposa une course a pied dans le parc. Ils marchaient l'un pres de l'autre du meme pas allegre, descendant les allees, evitant le bruit des grands rateaux dont les jardiniers, trois fois par jour, luttaienent contre la tombee des fouilles mourantes. Mais on avait beau faire, les chemins, une heure apres, se recouvraient de nouveau de ce tapis d'Orient aux teintes riches, pourpre, vert, mordore, ou bruissait leur promenade sous les rayons d'un oblique soleil tres doux. Elle lui parlait de ce mari dont elle avait tant souffert aux annees de sa jeunesse, tenant beaucoup a lui faire comprendre qu'elle portait un deuil mondain, tout de convenance et ne l'attristant pas jusqu'au coeur. Paul comprenait parfaitement et souriait, bien resolu dans sa tactique de froideur.

Tout au bas du parc, ils s'assirent pres d'un pavillon masque d'erables, de troenes, qui abritait les verveux et les rames de la petite flottille. Ils voyaient de la les pelouses en pente, les hautes et basses futaies eclairees et dorees par places, decouvrant le chateau qui, la plupart des fenetres closes, ses terrasses desertes, et dressant l'orgueil de ses lanternes et de ses tours, semblait grandi, rentre dans l'histoire.

"Quel dommage de quitter tout cela..." dit-il dans un soupir. Elle le regarda, stupefaite, le front orageux et contracte... Partir, il voulait partir... et pourquoi?

"La vie, helas! il faut bien..."

--Nous separer!... et moi? et ce grand voyage que nous devons faire ensemble?

--Je vous laissais dire..."

Mais est-ce qu'un pauvre artiste comme lui pouvait se payer une promenade en Palestine? Des rêves cela, irréalisables... La dabbili de Vedrine, un bachot sur la Loire.

Elle haussa ses belles épaules patriciennes: "Voyons, Paul, quel enfantillage!... Est-ce que tout ce que j'ai n'est pas à vous?"

--A quel titre?"

Ce fut dit! mais elle ne devinait pas encore où il allait en venir. Et lui, craignant d'être parti trop vite:

"Oui, quel titre au jugement étroit du monde pour voyager avec vous?"

--Eh bien! restons à Mousseaux."

Il s'inclina dans une douce ironie: "Votre architecte n'y a plus rien à faire.

--Bah! nous lui trouverons bien de l'ouvrage... dusse-je mettre la feu au château cette nuit..."

Elle riait de son beau rire passionné, se serrait contre lui, prenait ses mains dont elle se caressait le visage, des folies! mais pas le mot que Paul attendait, qu'il essayait de lui faire dire. Alors, lui, violemment: "Si vous m'aimez, Maria-Antonia, laissez-moi partir; j'ai mon existence à faire et celle des miens... On ne me pardonnerait pas de l'accepter d'une femme qui n'est pas ma femme, qui ne le sera jamais."

Elle comprit, ferma les yeux comme devant l'abîme, et, dans le grand silence qui suivit, on entendait sous une brise les feuilles tomber dans tout le parc, les unes encore lourdes de sève, glissant par paquet de branche en branche, d'autres furtives, impalpables, en frolements de robe, et tout autour du pavillon, sous les érables, on eût dit des pas, un piétinement de foule silencieuse qui rodait. Elle se leva frissonnante: "Il fait froid, rentrons." Son sacrifice était fait. Elle en mourrait, sans doute, mais le monde ne verrait pas cet abaissement de la duchesse Padovani en Madame Paul Astier, épousant son architecte.

Paul, tout le soir, s'occupa sans affectation de son départ, donna des ordres pour ses malles, des pourboires princiers au service, s'informa des heures de train, toujours libre de lui, causeur, sans parvenir à troubler la bouderie silencieuse de la belle Antonia, absorbée dans la lecture d'une revue dont elle ne tournait pas les pages. Seulement quand il lui fit ses adieux, ses remerciements pour sa longue et bonne hospitalité, il vit dans la lumière du vaste abat-jour de dentelle l'angoisse de ce fier visage, la grâce implorante de ces beaux yeux de fauve mourant.

Dans sa chambre, le jeune homme s'assura que le verrou du fumoir était fermé, éteignit tout et attendit, immobile sur le divan près de la petite porte. Si elle ne venait pas, il s'était trompé, tout serait à refaire. Mais un léger bruit, la soie du peignoir dans le passage derobe, et après la surprise de ne pas entrer tout droit, un coup effleure du bout du doigt plutôt que frappe. Il ne bougea pas, résista même à une tousserie avertissante, l'entendit s'éloigner, le pas

nerveux, en saccades.

"Maintenant, pensa-t-il, elle est prise. J'en ferai ce que je voudrai..." et il se coucha tranquillement.

* * * * *

"Si je m'appelais le prince d'Athis, seriez-vous devenue ma femme a l'expiration de votre deuil?... Pourtant d'Athis ne vous aimait pas et Paul Astier vous aime, et, fier de son amour, aurait voulu le proclamer devant tous, au lieu de le cacher comme une honte. Ah! Mari' Anto! Mari' Anto!... quel beau reve je viens de faire... Adieu pour jamais."

Elle lut cette lettre, les yeux a peine ouverts, tout gros des larmes versees dans la nuit: "Monsieur Astier est-il parti?" La chambriere qui se penchait pour rattacher les persiennes, voyait justement la voiture emportant M. Paul, tout au bout de l'avenue, trop loin deja pour qu'on put les rappeler. La duchesse sauta de son lit, courut a la pendule: "Neuf heures!" L'express ne passait a Onzain qu'a dix heures. "Vite un courrier... Bertoli... le meilleur cheval... " En traversant les bois au raccourci, on arriverait avant la caleche! Pendant que les ordres se hataient, elle ecrivait debout, presque nue: "Revenez... tout ira selon votre desir..." Non, trop froid. Il ne viendrait pas pour si peu. Ce billet déchire, elle en faisait un autre: "Ta femme, ta maitresse, ce qui te plaira, mais tienne!... tienne!..." signa: "duchesse Padovani." Puis, tout a coup, s'affolant a l'idée qu'il ne reviendrait peut-être pas encore: "J'irai moi-meme... mon amazone, vite!" Et, par la fenetre, elle jetait a Bertoli, dont la bete piaffait devant l'escalier d'honneur, l'ordre de seller pour elle "mademoiselle Oger."

Depuis cinq ans, elle ne montait plus a cheval. L'habit craquait sur la taille epaissie, des agrafes manquaient. "Laisse, Matea, laisse..." Elle descendit l'escalier la traine au bras, entre les valets de pied hebetes, la face vide, se lancait a fond de train par l'avenue. La grille, la route. La voila sous bois dans la fraicheur des chemins verts, des longues avenues ou des vols, des bonds s'effarent a sa course effrene. Elle le veut, il le lui faut, l'homme, l'amant, celui qui sait la faire toujours mourir, toujours renaître! Maintenant qu'elle connaît l'amour, y a-t-il autre chose au monde!... Et, penchee, elle guette le train, ce bruit de vapeur qui rase tous les horizons de campagne. Pourvu qu'elle arrive a temps!... Pauvre folle! Irait-elle au pas qu'elle le rattraperait encore, ce joli fuyard, puisqu'il est son mauvais destin, celui qu'on n'evite pas.

XIV

_Mademoiselle Germaine de Freydet

Villa Beausejour

Paris-Passy.

Cafe d'Orsay, onze heure". En dejeuner._

De deux heures en deux heures, plus souvent si je le peux, je t'enverrai

ainsi une depeche bleue, autant pour apaiser ton angoisse, soeur cherie, que pour la joie d'etre avec toi tout ce grand jour que j'espere bien terminer par un bulletin de victoire, malgre les defections du dernier moment. Un mot de Laniboire que Picheral me repetait tout a l'heure: "On entre a l'Academie l'epee au cote, non pas a la main." Allusion au duel Astier. Ce n'est pas moi qui me suis battu, mais l'animal tient a son trait d'esprit bien plus qu'a la promesse qu'il m'avait faite. Ne pas compter non plus sur Danjou. Apres m'avoir tant de fois dit: "Soyez des notres..." ce matin, au secretariat, il vient de me chuchoter un "faites-vous desirer..." qui est peut-etre le plus joli mot de son repertoire. N'importe! Je l'ai belle. Mes concurrents ne sont pas a craindre. Le baron Huchénard, l'auteur des Habitants des cavernes, de l'Academie francaise! Mais Paris se souleverait. Quant a M. Dalzon, je le trouve bien ose. J'ai son livre, son fameux livre, entre les mains... J'hesite a m'en servir, mais qu'il prenne garde!

Deux heures.

A l'Institut, chez mon bon maitre, ou j'attendrai le resultat du vote... Est-ce une idee? Il me semble que mon arrivee, annoncee pourtant, a derange quelque chose ici. Nos amis achevaient de dejeuner. Un remue-menage, des portes jetees, Corentine, au lieu de m'introduire au salon, me poussant dans les archives ou mon maitre m'a rejoint, l'air gene, parlant bas, me recommandant la plus grande reserve, et si triste!... Aurait-il de mauvaises nouvelles?... "Non... non, mon cher enfant..." puis une poignee de mains: "Allons, bon courage..." Depuis quelque temps le pauvre homme n'est plus le meme. On le sent debordant de chagrin, de larmes qu'il refoule. Quelque peine secrete et profonde ou ma candidature n'est pour rien; mais dans mon etat d'esprit...

Plus qu'une heure d'attente. Je me distrais a regarder, de l'autre cote de la cour, par la grande baie vitree de la salle des seances, des files de bustes d'academiciens. Est-ce un presage?

Trois heures moins un quart.

Je viens de voir defiler tous mes juges, trente-sept, si j'ai bien compte; l'Academie au grand complet, puisque Epinchard est a Nice, Ripault-Babin dans son lit et Loisillon au Pere-Lachaise. Superbe, l'entree en cour de tous ces illustres! les jeunes, lents et graves, la tete inclinee comme sous le poids d'une responsabilite trop lourde, les vieux portant beau, la jambe vive; quelques goutteux et rhumatisants comme Courson-Launay faisant avancer leur voiture jusqu'a l'escalier, s'appuyant au bras d'un collegue. Ils attendent avant de monter, causent par petits groupes, avec des mouvements de dos, d'epaules, de grands gestes a mains ouvertes. Que ne donnerais-je pas pour entendre cette discussion derniere de mes chances! J'entr'ouvre doucement la fenetre; mais une voiture chargee de malles entre a grand fracas dans la cour, descend un voyageur en fourrures, bonnet de loutre. Epinchard, ma chere, Epinchard débarquant de Nice expresse pour m'apporter sa voix. Brave coeur!... Puis mon maitre est passe, voute sous son chapeau a larges bords, feuilletant l'exemplaire de Toute nue que je me suis decide a lui remettre, pour le cas... Que veux-tu? il faut se defendre! Plus rien sous les yeux que deux voitures qui attendent, et le buste de Minerve en faction. Protege-moi, deesse! la-haut commence l'appel nominal et l'interrogatoire, chaque academicien devant affirmer au directeur que sa voix n'est pas engagee. Simple formalite, comme tu penses, a laquelle on repond d'un sourire negatif, d'un petit dodelinage

de magot de la Chine.

Quelque chose d'inouï. Je venais de donner ma dépêche à Corentine, et je respirais à la fenêtre, essayant de lire, dans la sombre façade vis-à-vis, le secret de ma destinée, quand j'aperçois, à la croisée voisine de la mienne, Huchénard prenant le frais aussi, me touchant presque... Huchénard, mon concurrent, le pire ennemi d'Astier-Rehu, installé dans son cabinet!... Aussi saisis l'un que l'autre, nous nous sommes salués, puis retirés d'un même mouvement... Mais il est là, je l'entends, je le sens derrière cette cloison. Bien sûr il attend comme moi la décision de l'Académie, seulement au large de l'ancien salon Villemain, tandis que j'étouffe dans ce trou encombré de vieux papiers. Maintenant, je m'explique le désarroi de mon arrivée... mais, pourquoi? Comment se fait-il? Chère sœur, ma tête s'égare. De qui se moque-t-on, ici?

Désastre et trahison! basse intrigue académique dont je n'ai pas encore le mot!

PREMIER TOUR:

Baron Huchénard..... 17 voix.
Dalzon..... 15 --
Vicomte de Freydet..... 5 --
Moser..... 1 --

DEUXIEME TOUR:

Baron Huchénard..... 19 voix.
Dalzon..... 15 --
Vicomte de Freydet..... 3 --
Moser..... 1 --

TROISIEME TOUR:

Baron Huchénard..... 33 voix.
Dazon..... 4 --
Vicomte de Freydet..... 0 --(!!)
Moser..... 1 --

Evidemment, entre les second et troisième tours, l'exemplaire de Toute nue a dû circuler, au profit du baron Huchénard... L'explication! Je la veux... je l'exige... je ne sortirai pas d'ici sans qu'on me l'ait donnée.

Quatre heures,

Tu penses, ma chère sœur, quelle émotion, lorsque après avoir entendu dans la pièce à côté M. et Mme Astier, le vieux Rehu, tout un flot de visiteurs féliciter, congratuler l'auteur des Habitants des cavernes, j'ai vu s'ouvrir la porte des archives, mon maître s'avancer les mains tendues: "Pardonnez-moi, cher enfant..." La chaleur, l'émotion... il suffoquait... "pardonnez-moi... cet homme me tenait par la gorge... j'ai du... j'ai du... je croyais détourner le grand malheur qui me menace, mais on n'évite rien de ce qui est écrit, même au prix d'une lachete." Ses bras ouverts, je m'y suis jeté sans rancune, sans même bien comprendre cette peine mystérieuse qui le poignait.

En définitive, tout se réparera bientôt pour moi. J'ai les meilleures

nouvelles de Ripault-Babin: il est douteux qu'il passe la semaine. Encore une campagne, ma chere soeur. Malheureusement, le salon Padovani sera ferme tout l'hiver pour le grand deuil. Il nous reste comme champ de manoeuvres les "jours" de Mme Astier, Ancelin, Eviza, dont les lundis ont ete deciderement lances par le grand-duc. Mais, avant tout, soeur cherie, il va falloir demenager. Passy est trop loin, l'Academie n'y vient pas. Tu diras que je vais encore te trimballer, mais c'est si important! Regarde Huchenard, pas d'autres titres au fauteuil que ses receptions... Je dine chez mon bon maitre, ne m'attends pas.

Ton frere tendre,

Abel de Freydet.

L'unique voix de Moser, a tous les tours, est celle de Laniboire, rapporteur des prix de vertu. Il court a ce sujet une anecdote, d'un leste!... C'est egal... les dessous de la coupole... Quelle comedie!

XV

"C'est abominable!...

--Il faut repondre. L'Academie ne peut rester sous le coup...

--Y songez-vous? l'Academie se doit au contraire...

--Messieurs, messieurs, le vrai sentiment de l'Academie..."

Dans leur salle des reunions privees, devant la grande cheminee que surmonte le portrait en pied du cardinal de Richelieu, les immortels discutaient avant d'entrer en seance. Un jour fumeux et froid d'hiver parisien, tombant par la large baie du plafond, accentuait la solennite glaciale de tous ces bustes de marbre a l'alignement contre les murs; et le vaste foyer de la cheminee, presque aussi rouge que la simarre du cardinal, ne parvenait pas a rechauffer cette sorte de petit parlement, demi tribunal, avec ses sieges de cuir vert, sa longue table en hemicycle devant le bureau, et l'huissier a chaine gardant la porte non loin du secretaire Picheral.

C'est d'ordinaire le meilleur de la seance, ce quart d'heure de grace laisse aux retardataires et que l'on passe a potiner tout bas, par petits groupes familiaux, le dos au feu, basques relevees. Mais, aujourd'hui, la causerie se generalisait, montee au ton d'une discussion publique des plus violentes, pour laquelle les arrivants prenaient voix des le bout de la salle, tout en signant la feuille de presence. Quelques-uns meme, avant d'entrer, quittant leurs fourrures, leurs cache-nez, leurs socques dans la salle deserte de l'Academie des Sciences, entr'ouvraient la porte pour crier a l'infamie, a l'abomination.

La cause de tout ce tumulte: la reproduction dans un journal du matin d'un tres impertinent rapport de l'Academie de Florence sur le _Galilee_ d'Astier-Rehu et les pieces historiques manifestement apocryphes et bouffonnes _ (sic) _ qui l'accompagnaient. Ce rapport communique en grand mystere au directeur de l'Academie francaise agitait sourdement

l'Institut depuis quelques jours, dans l'attente fiévreuse de la détermination d'Astier-Rehu qui se contentait de répondre: "Je sais... je sais... je fais le nécessaire. " Et brusquement voilà ce compte rendu, qu'ils se croyaient seuls à connaître, petaradant, ce matin, à la première page du journal le plus répandu de Paris, avec d'outrageants commentaires pour le secrétaire perpétuel et toute la Compagnie.

La-dessus, emoi, fureur, horripilation contre l'impudent journaliste et la sottise d'Astier-Rehu qui leur valait ces attaques depuis longtemps desappries, depuis que l'Académie ouvra sa porte, prudemment, aux "gens de feuilles. " Le bouillant Laniboire, rompu à tous les sports, parlait d'aller couper les oreilles au monsieur; et ce n'était pas trop de deux ou trois collègues pour le retenir. "Voyons! Laniboire... L'épée au côté, jamais à la main... le mot est de vous, que diable! bien que l'Académie l'ait adopté...

--Vous savez, messieurs, que Pline l'ancien, au Livre XIII de son Histoire naturelle..." c'était Gazan qui arrivait tout soufflant, de son trot lourd de pachyderme... "signale déjà des supercheries autographiques, entre autres une fausse lettre de Priam sur papyrus...

--Monsieur Gazan n'a pas signé la feuille..." criait l'aigre fausset de Picheral.

"Ah! pardon..." et le gros homme allait signer tout en continuant son histoire de papyrus, de roi Priam, noyée dans cette confusion de voix irritées ou l'on ne distinguait que le mot "académie...académie," tous en parlant comme d'une personne réelle, vivante, dont chacun avait la conviction de connaître et d'exprimer l'intime pensée, à l'exclusion de tous les autres. Subitement ces criailleries s'arrêtèrent devant Astier-Rehu entrant, signant, posant très calme à sa place de secrétaire perpétuel la lourde serviette qu'il tenait sous le bras, puis s'avancant vers ses collègues:

"Messieurs, j'ai une mauvaise nouvelle à vous apprendre... J'avais fait porter à la Bibliothèque, pour l'expertise, les douze à quinze mille autographes qui composent ce que j'appelais ma collection... Eh bien! messieurs, tout est faux, tout. L'Académie de Florence avait dit vrai. Je suis victime d'une immense mystification."

Pendant qu'il essuyait son front mouillé de grosses gouttes après l'effort de cet aveu, quelqu'un demanda avec insolence:

"Et alors, monsieur le secrétaire perpétuel?..."

--Alors, monsieur Danjou, il ne me restait plus qu'à porter plainte... c'est ce que j'ai fait..." Et comme ils protestaient tous, déclarant qu'un procès pareil était impossible, qu'il ridiculiserait la Compagnie: "Desespère, vraiment, mes chers collègues; mais ma décision est irrévocable... D'ailleurs l'homme est en prison, et l'instruction commencée..."

De rugissements pareils à ceux qui accueillirent cette déclaration, jamais la salle des séances privées n'en avait entendu; et comme toujours, entre les plus furieux, se signalait Laniboire, vociférant que l'Académie devrait se débarrasser d'un membre aussi dangereux. Dans un premier coup de colère, quelques-uns examinaient tout haut la proposition. Était-ce faisable? L'Académie, compromise par un des siens, pouvait-elle lui dire: "Allez-vous-en, je me débarrasse... immortel, je

vous rejette au commun des mortels."

Tout a coup, soit qu'il eut saisi quelques mots du debat, ou par une de ces curieuses divinations dont s'elucident parfois les surdites les plus hermetiques, le vieux Rehu qui se tenait a l'ecart et loin du feu, crainte d'une attaque, profera de sa forte voix sans diapason: "Sous la Restauration, pour des motifs de simple politique, nous eliminames jusqu'a onze membres!..." L'ancetre eut son mouvement de tete certificatif qui prenait a temoin ses contemporains de ce temps-la, bustes blancs aux yeux vides, alignes sur des pedestaux autour de la salle.

"Onze, bigre!..." murmura Danjou dans un grand silence.

Et Laniboire, toujours cynique: Tous les corps constitues sont laches!... c'est la loi de nature... il faut vivre..."

Alors Epinchard, qui s'affairait a l'entree avec le secretaire Picheral, rejoignit ses collegues et, tout bas, entre deux quintes, declara que le secretaire perpetuel n'etait pas seul coupable en cette affaire, a preuve le proces-verbal du 8 juillet 1879 dont on allait donner lecture. De sa place, la petite voix de Picheral commença, guillerette et tres vite: "_Le 8 juillet 1879, Leonard-Pierre-Alexandre Astier-Rehu fait don a l'Academie francaise d'une lettre de Rotrou au cardinal de Richelieu, sur les statuts de la Compagnie. L'Academie, ayant pris connaissance de cette piece inedite et tres curieuse, felicite le donataire et decide que la lettre de Rotrou sera inseree au proces-verbal. La voici textuellement._" ... Ici le debit du secretaire se ralentit, appuyant malicieusement sur tous les mots... "_textuellement, c'est-a-dire, avec les negligences qui se rencontrent dans les correspondances familiares, et confirment l'authenticite du document._" Sous le jour decolore qui tombait du vitrage, tous debout et immobiles, evitant de se regarder entre eux, ils ecoutaient dans la stupeur.

"Lirai-je la lettre aussi?..." Picheral souriait, s'amusait beaucoup.

"La lettre aussi..." dit Epinchard. Mais des les premieres phrases, on cria: "Assez... assez... cela suffit..." Ils en rougissaient maintenant, de cette epitre de Rotrou dont l'imposture crevait les yeux. Un pastiche d'ecolier, tournures impropres, la moitie des mots ignores de ce temps-la. Quel aveuglement! comment avaient-ils pu?...

"Vous voyez donc, messieurs, que nous serions mal venus a accabler notre infortune collegue..." reprit Epinchard; et tourne vers le secretaire perpetuel, il l'adjura de renoncer au scandale d'un proces dont la Compagnie tout entiere et le grand cardinal lui-meme seraient atteints.

Mais ni la chaleur de l'apostrophe, ni l'ampleur oratoire du geste vers le camail du cardinal-fondateur ne vinrent a bout du farouche entetement d'Astier-Rehu qui, ferme et droit devant la petite table servant de tribune au milieu de la salle pour les lectures et communications, les poings serres comme s'il avait peur qu'on lui arrachât sa volonte des mains, affirmait que "rien! entendez-vous, rien" n'entamerait sa resolution. Et ses gros doigts fermes sonnait avec colere sur le bois dur: "Ah! messieurs, j'ai deja trop attendu, trop cede a des considerations de ce genre... Comprenez donc qu'il m'etouffe, ce _Galilee_ que je ne suis pas assez riche pour racheter et que je vois aux vitrines des libraires avec mon nom en complicité de ce faussaire!" Ce qu'il voulait, en somme? Arracher lui-meme les pages verveuses de son

oeuvre, en faire un public autodafe dont ce proces lui fournissait l'occasion: "Vous parlez de ridicule? Mais l'Academie est bien trop haute pour le craindre. Quant a moi, ruine, bafoue, il me restera le fier contentement d'avoir mis mon nom, mon oeuvre et la dignite de l'histoire a l'abri. Je n'en demande pas davantage." Sous l'emphase de sa parole, il y avait un accent de sincerite, de droiture qui detonnait dans ce milieu ouate de toutes sortes de compromissions, d'enveloppements. Soudain l'huissier annonca: "Messieurs, quatre heures..." Quatre heures! et les funerailles de Ripault-Babin qui n'etaient pas finies de regler.

"Au fait, oui... ce pauvre Ripault-Babin..." fit Danjou d'un ton de gouaille.

"Il est mort a temps, celui-la!..." declama sombrement Laniboire. Mais l'effet de son mot fut perdu. L'huissier criait: "A vos places..." le directeur agitait sa sonnette, ayant a sa droite le chancelier Desminieres et, a sa gauche, le secretaire perpetuel lisant avec sa calme assurance reconquise le rapport de la commission des obseques, parmi des chuchotements animes et les tintements du gresil sur le vitrage.

"Comme vous avez fini tard, aujourd'hui!..." ronchonna Corentine ouvrant la porte a son maitre... Encore une que l'Institut n'impressionnait pas... "Monsieur Paul est dans votre cabinet avec madame... passez par les archives... le salon est plein de monde pour vous."

Sinistres, ces archives ou restaient seulement les appuis des cartonniere, comme apres un vol ou un incendie. Il evitait d'y entrer, d'ordinaire, mais aujourd'hui les traversa fierement, redresse par la resolution prise, par la declaration qu'il venait de faire en seance. Apres ce grand effort de volonte, de courage, l'idee que son fils l'attendait lui etait douce, une detente. Il ne l'avait pas revu depuis le duel, depuis l'emotion ressentie devant son grand garcon couche, plus blanc que ses draps, et se faisait une joie d'aller a lui, les bras tout grands, de le prendre, de le serrer longtemps, bien fort, sans rien dire. Mais sitot entre, en voyant la mere et le fils rapproches, chuchotant les yeux a terre, toujours avec leur air mysterieux et complice, son effusion tomba.

"Mais arrivez donc, mon Dieu!" dit Mme Astier, coiffée pour sortir; puis a demi serieuse, sur un ton de presentation: "Cher ami... monsieur le comte Paul Astier."

-Maitre..." fit Paul s'inclinant.

Astier-Rehu les regardait tous deux, froncant ses gros sourcils: "le comte Paul Astier?..."

Le garcon, toujours joli sous le hale de ses six mois de plein vent, raconta qu'il venait de s'offrir un titre de comte romain, moins pour lui que pour honorer celle qui allait prendre son nom.

"Tu te maries?" demanda le pere de plus en plus mefiant. "... Et avec?"

--La duchesse Padovani.

--Tu es fou! "... Mais elle a vingt-cinq ans de plus que toi, la duchesse ... et puis... et puis..." Il hesitait, cherchait une formule

respectueuse, et enfin, brutalement: "On n'epouse pas une femme qui, au vu et au su de tous, vient d'appartenir pendant des annees a un autre homme!

--Ce qui ne nous a jamais genes, du reste, pour diner regulierement chez elle et lui avoir une foule d'obligations..." siffla Mme Astier, sa petite tete dressee pour l'attaque. Sans lui repondre ni meme la regarder, comme ne la jugeant pas competente en ces choses de l'honneur, le bonhomme joignit son fils, et d'un accent convaincu, les larges meplats de ses joues remues par l'emotion: "Ne fais pas cela, Paul... pour le nom que tu portes, ne fais pas cela, mon enfant; je t'en prie!" Il l'empoignait par l'epaule, le secouait d'un geste attendri, a la vibration de ses paroles. Mais le jeune homme se degageait, n'aimant pas ces demonstrations, se defendait de phrases vagues: "Je ne trouve pas... ce n'est pas mon sentiment..." Et devant la fermeture de ce visage au fuyant regard, ce fils qu'il sentait si loin de lui, le pere, instinctivement, elevait la voix, invoquant son droit de chef de famille. Un sourire qu'il surprit entre Paul et sa mere, preuve nouvelle de leur connivence en cette ignominie, acheva de l'exasperer. Il tonna, delira, menacant de protester publiquement, d'ecrire aux journaux, de les fletrir tous deux, la mere et le fils, dans son histoire. C'etait sa menace terrible entre toutes! Quand il disait d'un personnage du passe: "Je l'ai fletri dans mon histoare..." nul chatiment ne lui semblait comparable. Pourtant, les deux allies ne s'en, emouvaient guere. Mme Astier, faite a cette menace de fletrissure presque autant qu'au charriement de la malle par les couloirs, se contenta de dire en boutonnant ses gants: "Vous savez qu'on entend tout d'a cote." Malgre la porte et les tentures, la rumeur d'une causerie se distinguait, venue du salon.

Alors, comprimant et ralant sa colere: "Ecoute-moi bien, Paul," dit Leonard Astier, l'index leve dans la figure du garcon, "si cette chose dont tu parles s'accomplit, ne compte pas me revoir jamais... Je ne serai pas la le jour de ton mariage... Je ne veux pas de toi, meme a mon lit de mort... Tu n'es plus mon fils... Je te chasse et je te maudis." Paul repondit, tres calme, avec une retraite de corps devant le doigt qui le froissait: "Oh vous savez, mon cher pere... maudire, benir, ce sont de ces affaires qui ne se font plus dans les maisons. Meme au theatre, on ne maudit plus, on ne benit plus.

--Mais on chatie encore, monsieur le drole!" gronda le vieux, la main haute. Il y eut un cri furieux de la mere: "Leonard!..." tandis que d'une alerte parade de boxe, Paul detournait le coup, aussi tranquille que dans la salle de Keyser, et sans lacher le poignet rabattu, murmurait: "Ah! non, pas ca, jamais!..."

Le vieil Auvergnat, furieux, essayait de se degager. Mais si vigoureux qu'il fut encore, il avait trouve son maitre; et pendant cet horrible instant ou le pere et le fils se soufflaient leur haine dans la figure, croisaient des regards d'assassins, la porte du salon s'entre-bailla, laissant passer le sourire poupin et bon enfant d'une grosse dame panachee de plumes et de fleurs: "Pardon, cher maitre, rien qu'un mot ... tiens! Adelaide est la... et monsieur Paul, aussi... charmant... divin... Oh... Ah!... un tableau de famille..."

Tableau de famille, en effet; mais de la famille moderne, atteinte de la longue felure qui court du haut en bas de la societe europeenne, l'attaque dans ses principes de hierarchie, d'autorite; felure plus saisissante ici, a l'Institut, sous la majestueuse coupole, ou se jugent

et se recompensent les vertus domestiques et traditionnelles.

XVI

On s'etouffait, a la huitieme chambre, ou l'affaire Albin Fage venait enfin apres une interminable instruction et tout un jeu de hautes influences pour entraver la procedure. Jamais cette salle de la Correctionnelle dont les murs d'un bleu moisi, aux pales dorures en losanges, exhalaient une odeur de graillon et de misere, n'avait vu se presser sur ses bancs sordides, s'empiler debout aux passages une telle cohue elegante et mondaine, tant de chapeaux fleuris, de toilettes printanieres a la marque des grands faiseurs, que tranchait violemment le noir mat des toges et des toques. Et du monde arrivait encore par le tambour de l'entree dont les deux portes battaient continuellement sous un flot moutonnant de tetes serrees, dressees, soulevees dans la lumiere blanche du palier.

Toutes connues, archi-connues, banales a faire pleurer, ces effigies des fetes parisiennes, enterrements chics ou grandes premieres: Marguerite Oger a l'avant-garde, et la petite comtesse de Foder, et la belle Mme Henry de la legation americaine. Puis les dames congreganistes de l'Academie: Mme Ancelin en mauve, au bras du batonnier Raverand; Mme Eviza, un buisson de petites roses, entouree d'un essaim noir et bourdonnant de jeunes stagiaires; et, derriere le tribunal, aux places reservees, Danjou, debout, les bras croises, dominant l'assistance et les juges, detachant sur la vitre haute son profil aux dures aretes regulieres de vieux cabot qu'on voit partout depuis quarante ans, prototype de la banalite mondaine et de ses uniformes manifestations. A part Astier-Rehu et le baron Huchenard cites comme temoins, il etait le seul academicien ayant ose affronter les plaidoiries, surtout l'avocat d'Albin Fage, ce terrible ricaneur de Margery dont le "couin" nasillard fait pouffer, rien qu'a l'entendre, la salle et le tribunal.

On allait rire, cela se devinait dans l'air, dans les folichonneries des toques inclinees, dans l'allumage et le retroussis malin des yeux et des bouches s'adressant de loin de petits signes avertisseurs. Tant de racontars se debitaient sur les prouesses galantes de ce petit bossu que l'on venait d'introduire au banc des prevenus, et qui, levant sa longue tete pommadee, jetait dans la salle, par-dessus la barre, un de ces regards en coup d'epervier, auxquels les femmes ne se trompent pas. On parlait de lettres compromettantes, d'un memoire de l'accuse citant carrement les noms de deux ou trois grandes mondaines, ces noms toujours les memes, trempes et retrempes dans toutes les sales affaires. Un exemplaire en circulait, de ce factum, sur les bancs des journalistes, une autobiographie naive et pretentieuse, ou la fatuite de l'avorton se doublait de cette vanite speciale a l'ouvrier "qui s'est instruit lui-meme;" mais, en definitive aucune des revelations annoncees.

Fage se contentait d'informer messieurs les juges qu'il etait ne pres de Vassy (Haute-Marne), droit comme tout le monde,--c'est la pretention commune aux bossus,--et qu'une chute de cheval, a quinze ans, lui avait devie et renfle le dos. Ainsi qu'a la plupart de ses congeneres, dont la formation sexuelle est tres lente, le gout de la femme lui etait venu tard, mais avec une violence inouie, alors qu'il travaillait chez un libraire du passage des Panoramas. Sa difformite le genant pour ses

conquetes, il chercha un moyen de gagner beaucoup d'argent; et l'histoire de ses amours alternee avec celle de ses faux, des procedes employes, encre et parchemins, presentait des titres de chapitres comme celui-ci: "_Ma premiere victime_._--_Angelina, brocheuse_._--_Pour un ruban feu_._--_La foire aux pains d'epices_._--_J'entre en relations avec Astier-Rehu_._--_L'encre mysterieuse_._--_Defi aux chimistes de l'Institut_..."

Il restait surtout de cette lecture l'effarement que le secretaire perpetuel de l'Academie francaise, la science et la litterature officielles, se fussent laisse duper, deux ou trois ans de suite, par cette ignorante cervelle d'infirmes bourrees de detritus de bibliotheque, de rognures de livres mal digerees; la etait l'enorme drolerie de l'affaire et la cause de cette affluence. On venait voir l'Academie sur la sellette en la personne d'Astier-Rehu que tous les regards cherchaient au premier rang des temoins, immobile, absorbe, repondant a peine et sans tourner la tete aux plates adulations de Freydet debout derriere lui, gante de noir, un grand crepe au chapeau, dans le deuil tout recent de sa soeur. Cite par la defense, le bon candidat craignait que cela lui fit du tort dans l'esprit de son maitre, et il s'excusait, expliquait comment il avait rencontre ce miserable Fage chez Vedrine; mais son chuchotement se perdait dans le bruit de la salle et le ronron du tribunal appelant, expediant les causes, le monotone: "A huitaine... a huitaine..." tombant comme un éclair de guillotine, coupant court aux reclamations des avocats, a la plainte suppliante de pauvres diables, rouges, s'epongeant le front devant la barre: "Mais, monsieur le president...--A huitaine." Quelquefois, du fond de la salle, un cri en larmes, des bras eperdus: "Je suis la, m'sieu le president... mais j'peux pas arriver... y a trop de monde.--A huitaine." Ah! quand on a vu de ces deblayages, et les balances symboliques fonctionner avec cette dexterite, on garde une forte idee de la Justice. C'est a peu pres la sensation d'une messe de mort expediee en bousculade par un pretre etranger, a un enterrement de pauvre.

Enfin la voix du president appela: "Affaire Albin Fage..." Un grand silence dans la salle et jusqu'a l'extremite du palier ou des gens montaient sur des bancs, pour voir. Puis, apres un court marmottage a la barre, les temoins defilerent entre des rangs serres de toges pour gagner la salle qui leur est reservee, morne et nue, aux carreaux derougis s'eclairant mal sur une etroite ruelle. Astier-Rehu, qui devait etre appele le premier, n'entra pas, marcha dans l'ombre du couloir entre les deux salles. A de Freydet qui voulait rester avec lui, il declara sourdement: "Non, non... laissez-moi... Je veux qu'on me laisse!..." Et le candidat, tout penaud, dut se meler aux autres temoins, causant par petits groupes: le baron Huchénard, Bos le paleographe, le chimiste Delpech de l'Academie des Sciences, des experts en ecriture, puis deux ou trois jolies filles, de celles dont les portraits paraient les murs de la chambre d'Albin Fage, ravies de la reclame qu'allait leur valoir le proces, riant tres haut, etalant d'ebouriffants "directoire" en contraste avec le bonnet de linge et les mitaines en tricot de la concierge de la Cour des Comptes. Vedrine cite lui aussi, Freydet vint s'asseoir a son cote sur le large rebord de la fenetre ouverte. Pris, emportes dans ces courants contraires qui, a Paris, separent les existences, les deux camarades ne s'etaient plus revus, depuis l'ete d'avant, qu'aux obseques recentes de la pauvre Germaine. Et Vedrine serrait les mains de son ami, s'informait de sa sante, de son etat d'esprit apres ce coup terrible. Le candidat haussa les epaules: "C'est dur... certainement, c'est dur, mais que veux-tu? J'y suis fait..." L'autre arrondissant les yeux en face d'un aussi

farouche egoïsme... "Dame! pense donc... deux fois, en un an, qu'ils me retoquent..."

Le coup terrible, le seul, pour lui, c'était son échec au fauteuil de Ripault-Babin qui venait de lui échapper comme celui de Loissillon; il comprit ensuite, poussa un profond soupir... Ah! oui... Sa Germaine... Elle s'en était donnée du mal tout l'hiver pour cette malheureuse candidature... Deux diners par semaine, et jusqu'à minuit, une heure du matin, manoeuvrant son fauteuil mécanique dans tous les coins du salon... Elle y avait sacrifié ses dernières forces, plus passionnée encore, plus acharnée que son frère... A la fin, tout à la fin, quand elle ne pouvait plus parler, ses pauvres doigts tordus, faisaient du pointage sur le bord du drap. "Oui, mon cher, elle est morte en pointant, en supputant mes chances à ce damné fauteuil... Oh! mais rien que pour elle j'en serai, de leur Académie, et malgré eux, pour la joie de cette chère mémoire..." Il s'arrêta court; puis la voix changée, descendue:

"Au fait, je ne sais pas pourquoi je te dis ça... La vérité, c'est que depuis qu'ils m'ont enfoncé ce désir sous le front, je ne peux plus penser à rien autre... Ma sœur est morte, à peine si je l'ai pleurée... Il fallait faire mes visites, solliciter pour l'Académie, comme dit Chose. J'en dessèche, j'en creve... une vraie folie."

Dans la brutalité de ces paroles, l'accent fiévreux qui les encolerait, le sculpteur ne retrouvait plus son Freydet si doux, si poli, épanoui de vivre. L'œil distrait, le pli soucieux du front, la brûlure de sa poignée de mains attestaient la passion, l'idée fixe; pourtant la rencontre de Vedrine semblait l'avoir un peu détendu, et, tendrement, il l'interrogeait: "Que fais-tu?... que deviens-tu?... ta femme?... tes enfants?..." L'ami répondait avec son tranquille sourire. Grâce à Dieu, toute la smala était bien. On allait sevrer la petite. Le garçon continuait à remplir sa fonction d'être beau, à guetter avec inquiétude le centenaire du vieux Rehu. Quant à lui, il travaillait. Deux tableaux au salon, cette année, pas mal placés, pas mal vendus. En revanche, un créancier aussi imprudent que féroce avait saisi le paladin qui, d'étape en étape, encombrant d'abord un superbe rez-de-chaussée de la rue de Rome, déménage ensuite dans une écurie des Batignolles, se morfondait maintenant sous le hangar d'un nourrisseur à Levallois, où, de temps en temps, on allait le visiter en famille.

"Voilà la gloire!" ajoutait Vedrine en riant, pendant que la voix de l'huissier réclamait le témoin Astier-Rehu. La silhouette du secrétaire perpétuel se découpa une minute sur la lumière poudreuse du tribunal, très droite, très ferme, mais son dos qu'il ne surveillait pas, ses larges épaules frissonnantes trahissaient une vive émotion. "Pauvre Crocodilus! murmura le sculpteur, il passe par de rudes épreuves... Cette histoire d'autographes, le mariage de son fils..."

--Paul Astier est marié?

--Depuis trois jours, avec la duchesse... Une espèce de mariage morganatique sans autre assistance que la maman du jeune homme et les quatre témoins... J'en étais, comme tu penses, puisqu'une fatalité singulière m'associe à tous les faits et gestes de cette famille Astier."

Et Vedrine disait son saisissement en voyant paraître, dans cette salle de mairie, la duchesse Padovani, pâle comme une morte, encore fière,

mais navree, desenchantee, sous une toison de cheveux gris, ses pauvres beaux cheveux qu'elle ne prenait plus la peine de teindre. A cote d'elle, Paul Astier, monsieur le comte, souriant et froid, toujours joli... On se regarde, personne ne trouve un mot, excepte l'employe qui, apres avoir devisage les deux vieilles dames, eprouve le besoin de dire en s'inclinant, la mine gracieuse:

"Nous n'attendons plus que la mariee..."

--Elle est la, la mariee," repond la duchesse s'avancant la tete haute.

De la mairie, ou l'adjoint de service a le bon gout de leur epargner tout discours, on file a l'Institut catholique, rue de Vaugirard. Eglise aristocratique, toute doree, fleurie, un flamboiement de lustres, et personne. Rien que la noce sur un seul rang de chaises, ecoutant Monseigneur Adriani, le nonce du pape, baragouiner une interminable homelie qu'il lisait, tout imprimee, dans un cartulaire a enluminures. Et c'etait beau, ce prelat mondain, son grand nez, sa levre mince, les epaules etriquees sous sa pelerine violette, parlant "des traditions d'honneur de l'epoux, des graces juveniles de l'epouse" avec un regard de cote, farceur et noir, qui tombait sur les prie-Dieu en velours du triste couple. Puis la sortie, de froids saluts echanges entre les arcades du petit cloitre, et le soupir soulage de la duchesse, son "C'est fini, mon Dieu!" avec l'intonation desesperee de la femme qui a mesure le gouffre et s'y jette les yeux ouverts, pour tenir un engagement d'honneur.

"Ah! du sombre, du lamentable, continuait Vedrine, j'en ai vu dans mon existence, mais rien de plus navrant que ce mariage de Paul Astier!"

--Fier gredin tout de meme, notre jeune ami! dit Freydet entre ses dents.

--Oui, un de nos jolis _strugforlifeurs_!"

Le sculpteur repeta le mot en l'accentuant: "Struggle-for-lifeurs!" designant ainsi cette race nouvelle de petits ferores a qui la bonne invention darwinienne de "la lutte pour la vie" sert d'excuse scientifique en toutes sortes de vilenies. Freydet reprit:

"Enfin, toujours, le voila riche... ce qu'il voulait... Son nez ne l'a pas fait devier, cette fois!"

--Attendons, il faudra voir!... La duchesse n'est pas commode; et lui, avait un sacre mauvais oeil a la mairie!... Si sa vieille dame l'ennuie trop, nous pourrions bien le retrouver en cour d'assises, ce fils et petit-fils d'immortels!

--Temoin Vedrine!" appela l'huissier a toute voix. En meme temps, l'enorme eclat de rire d'une foule pressee et communicative s'echappait du battement de la porte. "Cristi! on ne s'embete pas, la-dedans!" dit le garde de Paris de planton dans le couloir.

La salle des temoins, videe peu a peu pendant la causerie des deux copains, ne renfermait plus que Freydet et la concierge de la Cour des Comptes, effaree de paraitre en justice et tortillant les brides de son bonnet d'un mouvement maniaque. Pour le Candidat, au contraire, l'occasion etait unique d'encenser publiquement l'Academie francaise et son secretaire perpetuel, dans un petit speech tres reproduit par les

feuilles et comme le prologue de son discours de reception. Seul, maintenant que la bonne femme passait a son tour, il arpentait la piece, stationnait devant la fenetre, arrondissait des periodes et de beaux gestes gantes de noir. Et voici que de la maison en face, on s'y meprenait, une lugubre masure dartreuse et sombre, suant les immondes et honteux metiers qu'elle abritait... Une main grasse au bras nu ecartait un rideau rose, esquissait une invitation equivoque... "Oh! ce Paris!..." Le front du recipiendaire s'en couvrit d'une rougeur de honte. Il s'eloigna vivement de la croisee, se refugia dans le couloir.

"C'est le ministere qui parle a cette heure..." lui chuchota le planton, pendant qu'une voix faussement indignee clamait dans l'atmosphere surchauffee de la salle: "... Vous avez abuse de l'innocente passion d'un vieillard..."

Freydet pensa tout haut: "Eh! bien... Et moi?..."

--Faut croire qu'ils vous ont oublie...

--Toujours, donc!" se dit tristement le pauvre diable.

Une formidable explosion de fou rire accueillait a cette minute le deballage de la fausse collection Mesnil-Case: lettres de rois, de papes, d'imperatrices, Turenne, Buffon, Montaigne, La Boetie, Clemence Isaure, et a chaque nouveau nom de cette enumeration fantastique, montrant l'enorme candeur de l'historien officiel, tout l'Institut berne par ce petit gnome, la joie de la foule redoublait. Freydet ne put entendre davantage ce rire irrespectueux qui bafouait son protecteur et son maitre Astier-Rehu, d'autant qu'il se sentait frappe lui-meme en retour, sa candidature encore une fois compromise. Il s'echappa, descendit, erra longtemps dans les cours, puis sur le trottoir devant la grille, se confondit enfin au remous de la sortie generale, parmi les galopades de la livree, le tumulte des voitures, dans la belle lumiere finissante d'une journee de juin ou les ombrelles roses, blanches, mauves ou vertes tendaient en s'ouvrant des colorations de grandes fleurs. Des fusees de gaité partaient encore de tous les groupes, comme a la sortie d'une piece tres farce... Sale, le petit bossu; cinq ans de prison et les depens, mais ce que l'avocat a ete drole!... Marguerite Oger s'esclaffait, son rire du "deux" dans Musidora: "Ah! mes enfants ... mes enfants..." et Danjou, conduisant Mme Ancelin a sa voiture, disait tout haut cyniquement: "C'est un crachat dans la figure de l'Academie... en plein... mais si bien envoye!..."

Leonard Astier, qui s'eloignait seul, sans tourner la tete, entendait ces propos et d'autres encore, malgre les avertissements de l'un a l'autre: "Prenez garde, il est la..." Et c'etait le commencement pour lui de la deconsideration, son ridicule connu, raille de Paris tout entier.

"Donnez-moi le bras, mon bon maitre." Freydet l'avait rejoint, cedant a un irresistible elan du coeur.

"Ah! mon ami, quel bien vous me faites!" dit le vieillard d'une voix sourde et mouillee.

Ils marcherent quelque temps en silence. La verdure des quais ombrail et parait les pierres; les bruits de la rue et de l'eau sonnaient dans l'air joyeux. Un de ces jours ou il semble que la misere humaine fait treve.

"Nous allons? demanda Freydet.

--Ou vous voudrez... mais pas chez moi..." dit le bonhomme a qui cette idee de la scene que sa femme allait lui faire causait une terreur d'enfant.

* * * * *

Ils dînerent tous deux au Point-du-Jour, apres avoir marche longtemps le long de l'eau; et les bonnes paroles du disciple aidant la douceur de la soiree, Astier-Rehu rentrait chez lui fort tard, apaise, remis de ses cinq heures de pilori sur le banc de la huitieme chambre, cinq heures a subir, les mains liees, le rire outrageant de cette foule et le jet de vitriol de l'avocat. "Riez, riez, messieurs les babouins!... la posterite jugera." Il se consolait ainsi, en traversant les grandes cours de l'Institut ou tout dormait, les vitres eteintes, la baie des escaliers faisant a droite et a gauche de grands trous noirs, rectangulaires. Monte a tatons, il gagna son cabinet sans bruit, sans lumiere, comme un voleur. C'est la que depuis le mariage de Paul et sa rupture avec son fils, il se jetait tous les soirs sur un lit improvise pour echapper a ces tenaces discussions nocturnes, ou la femme reste puissante, meme quand elle a cesse d'etre femme, par l'infatigable ressource de ses nerfs, et ou l'homme finit par tout ceder, tout promettre, pour la paix, la liberte du sommeil!

Dormir! jamais il n'en avait senti le besoin comme a la fin de cette longue journee d'emoions et de fatigues, et il entrait dans l'ombre de son cabinet, deja comme dans du repos, quand il distingua une vague forme humaine a l'angle de la fenetre.

"Eh bien! vous voila content..." Sa femme! Sa femme qui le guettait, qui l'attendait, dont le petit sifflement le tint immobile au milieu du noir, a ecouter... "Vous l'avez eu, votre proces... Vous vouliez du ridicule, vous en etes couvert, inonde des pieds a la tete, a ne plus oser vous montrer... Ah! c'etait bien la peine de crier que votre fils deshonorait le nom d'Astier; mais ce nom, grace a vous, le voila devenu synonyme d'ignorance et de jobardise, on ne peut plus le prononcer sans rire... Tout ca, je vous demande... pour sauver votre oeuvre historique... Jeannot!... Qui la connait, votre oeuvre historique? Qui cela interesse-t-il que vos documents soient faux ou vrais? Vous savez bien qu'on ne vous lit pas..."

Elle allait, elle allait, distillant son aigre filet de voix au diapason le plus haut, et, pour lui, c'etait le pilori qui continuait, l'insulte officielle qu'il ecoutait comme tantot, comme au tribunal, sans une interruption, sans un mouvement de menace, avec le sentiment d'une autorite hors d'atteinte et de toute replique. Mais, qu'elle etait cruelle, cette bouche invisible qui le mordait, le blessait partout, et fouillait a petits coups de dents son honneur d'homme et d'ecrivain.... Jolis, ses livres! S'imaginait-il, par hasard, qu'ils lui avaient valu l'Academie. Mais c'est a elle seule qu'il le devait, son habit vert! Une vie d'intrigues, de maneges, pour forcer les portes, une apres l'autre ... toute sa jeunesse de femme sacrifiee aux declarations chevrotantes, aux entreprises de vieux qui la soulevaient de degout... "Dame! mon cher, il fallait bien... On entre a l'Academie avec du talent; vous n'en avez pas... ou un grand nom, ou une haute situation... Tout vous manquait... Alors, je m'en suis melee!..." Et de peur qu'il en doutat, qu'il put voir dans ses paroles l'exasperation d'une femme blessee,

humiliee dans sa vanite d'epouse, dans sa tendresse aveugle de mere, elle precisait les details de son election, lui rappelait son fameux mot sur les voilettes de Mme Astier, qui sentaient le tabac, malgre qu'il ne fumat jamais... "Un mot, mon cher, qui vous a rendu plus celebre que tous vos livres..."

Il eut une plainte basse et profonde, le cri sourd d'un homme eventre qui retient ses entrailles a deux mains. La petite voix aigue continuait sans s'emouvoir: "Eh! faites-la donc, mon Dieu, votre malle, une bonne fois! qu'on n'entende plus parler de vous... Notre Paul est riche, heureusement... Il vous enverra de quoi manger... car vous pensez bien que, maintenant, vous ne trouverez ni un editeur ni une revue qui veuille de vos inepties, et c'est le pretendu deshonneur de votre fils qui vous empechera de mourir de faim.

--C'en est trop!" murmura le pauvre homme s'en allant, fuyant cette fureur cinglante; et tatant les murs, enfilant les couloirs et les escaliers, et les cours sonores, il repetait, pleurant presque: "C'en est trop... c'en est trop..."

Ou va-t-il?

Droit devant lui, comme en reve; il franchit la place et la moitie du pont dont la fraicheur le ranime. Il s'assied sur un banc, releve son chapeau et ses manches pour calmer ses arteres battantes. Peu a peu le bruissement regulier de l'eau le calme, il se reprend, mais c'est pour se rappeler et souffrir... Quelle femme! Quel monstre! Et il a pu vivre trente-cinq ans a cote d'elle sans la connaitre... Un frisson d'horreur le secoue, au souvenir de tant d'abominations qu'il vient d'entendre. Elle n'a rien epargne, rien laisse de vivant en lui, pas meme cet orgueil qui le tenait encore debout: sa foi dans son oeuvre, sa croyance a l'Academie. Et songeant a l'Academie, instinctivement il se retourne. Au bout du pont desert, elargi en une immense avenue jusqu'au pied du monument, le palais Mazarin masse, resserre dans la nuit, dresse son portique et sa coupole comme sur la couverture des Didot, tant regardee en sa jeunesse... Oh! ce dome, ces pierres, but decevant, cause de son malheur... C'est la qu'il est venu chercher sa femme, sans amour, sans joie, pour la promesse de l'Institut. Il l'a eue, oui, cette place enviee! il sait comment... Et c'est du propre!...

... Des pas, des rires sonnent sur le pont, se rapprochent: Des etudiants revenant au quartier avec leurs maitresses. Il a peur d'etre reconnu, se leve, s'appuie a la rampe; et, pendant que la bande le frole sans le voir, il songe amerement qu'il ne s'est jamais amuse, jamais donne un beau soir comme celui-la, pour chanter follement sous les etoiles,--l'ambition toujours tendue, en marche vers cette coupole de temple, qui lui a fourni en retour... quoi? Rien, le Neant... Deja, il y a bien longtemps, le jour de sa reception, les discours finis, les malices echangees, il a eu cette impression de vide et d'espoir mystifie; dans le fiacre qui le ramenait chez lui pour quitter l'habit vert, il se disait: "Comment! J'y suis?... Ce n'est que ca!" Depuis, a force de se mentir, de repeter avec ses collegues que c'etait bon, exquis, les delices des delices, il a fini par y croire... Mais, a present, le voile est tombe, il y voit clair et voudrait crier par cent voix a la jeunesse francaise: "Ce n'est pas vrai... On vous trompe... L'Academie, un leurre, un mirage!... Faites votre route et votre oeuvre, en dehors d'elle... Surtout, ne lui sacrifiez rien, car elle n'a rien a vous donner de ce que vous n'apporterez pas, ni le talent, ni la gloire, ni le supreme contentement de soi... Ce n'est ni un recours, ni un

asile, l'Academie!... Idole creuse, religion qui ne console pas. Les grandes miseres de la vie vous assaillent la comme ailleurs... On s'y est tue, sous cette coupole; on y est devenu fou! Et ceux qui dans leur detresse se sont tournes vers elle, qui lui ont tendu des bras decourages d'aimer ou de maudire, n'y ont etreint qu'une ombre... et le vide... le vide..."

Il parle tout haut, tete nue, tenant le parapet a deux mains, le vieux professeur, comme autrefois, a son cours, au rebord de sa chaire. En bas, le fleuve roule, nuance de nuit, entre ses files de reverberes, qui clignotent avec cette vie silencieuse de la lumiere, inquietante comme tout ce qui se meut, regarde, et ne s'exprime pas. Sur la berge un chant d'ivrogne festonne en s'eloignant:

"_Quand Cupidon... le matin... che reveille..._"

Quelque Auvergnat en goguette regagnant son bateau a charbon. Cela lui rappelle Teyssedre, le frotteur, et son verre de vin frais; il le voit essuyant sa bouche d'un revers de manche: "Il n'y a que cha de bon dans la vie!" Meme cette humble joie de nature, lui, ne l'a pas connue, il est obligé de l'envier. Et se sentant seul, sans recours, sans une epaule pour pleurer, il comprend que cette gueuse la-haut avait raison et qu'il faut la faire une bonne fois, sa malle!...

* * * * *

Des sergents de ville trouverent, au matin, sur un banc du pont des Arts, un chapeau a larges bords, un de ces chapeaux qui gardent un peu de la physionomie de leur proprietaire. Dedans, une grosse montre en or, une carte de visite au nom de "Leonard Astier-Rehu, secretaire perpetuel de l'Academie francaise," sabree en travers, de cette ligne au crayon: "Je meurs ici volontairement..." Oh! oui, bien volontairement! Et mieux encore que sa petite phrase d'une longue et ferme ecriture, l'expression de ses traits, les dents serrees, la machoire avancante et violente disaient sa ferme resolution de mourir, quand, apres une matinee de recherches, les mariniers le retirerent des larges maillons d'un filet de fer entourant des bains de femmes, tout pres du pont. Il fut porte d'abord au poste de secours ou le secretariat de l'Institut vint le reconnaitre. Ce n'etait pas le premier Perpetuel qu'on tirait de la Seine; meme chose s'etait deja produite du temps de Picheral le pere, presque dans les memes circonstances. Aussi Picheral le fils n'en semblait pas tres emu, curieux seulement a voir fretiller sur la large berge, en habit, le crane nu et luisant comme un jeton.

L'horloge du palais Mazarin sonnait une heure quand le brancard du poste, au pas lourd des porteurs, entra sous la voute, marquant son chemin de sinistres mouillures. Au bas de l'escalier B, on reprit haleine. Un grand carre de ciel bleu se decoupait au-dessus de la cour aveuglante de soleil. La toile du brancard un instant soulevee, les traits de Leonard Astier-Rehu se montrerent une derniere fois a ses collegues de la commission du dictionnaire qui venaient de lever la seance en signe de deuil. Ils se tenaient autour, la tete decouverte, moins tristes encore que saisis et scandalises. Des curieux s'arretaient aussi, des ouvriers, petits employes, apprentis, car l'Institut sert de passage entre la rue Mazarine et le quai; parmi eux, le candidat Freydet qui, tout en s'essuyant les yeux, pleurant son maitre, son bon maitre, songeait au fond de lui, et non sans quelque honte, qu'un nouveau fauteuil etait vacant.

Juste a ce moment le vieux Jean Rehu descendait pour sa promenade de digestion. Il ne savait rien, parut etonne devant cette foule qu'il dominait des dernieres marches de l'escalier et s'approcha pour voir, malgre ceux qui l'eloignaient d'un geste effare. Comprit-il? Reconnut-il? Ses traits restaient immobiles, ses yeux aussi inexpressifs que ceux de la Minerve, la-bas, sous son casque de bronze; puis, ayant bien regarde, pendant qu'on rabattait la toile a raies sur le pauvre visage du mort, il s'en alla, droit, fier, son ombre immense a cote de lui, veritable Immortel, celui-la, et son hochement de tete semblait dire:

"J'ai encore vu ca, moi!"

FIN

End of the Project Gutenberg EBook of L'Immortel, by Alphonse Daudet

*** END OF THIS PROJECT GUTENBERG EBOOK L'IMMORTEL ***

***** This file should be named 12950.txt or 12950.zip *****

This and all associated files of various formats will be found in:

<http://www.gutenberg.net/1/2/9/5/12950/>

Produced by Tonya Allen, Wilelmina Malliere and the Online Distributed Proofreading Team. This file was produced from images generously made available by the Bibliotheque nationale de France (BnF/Gallica) at <http://gallica.bnf.fr>

Updated editions will replace the previous one--the old editions will be renamed.

Creating the works from public domain print editions means that no one owns a United States copyright in these works, so the Foundation (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth in the General Terms of Use part of this license, apply to copying and distributing Project Gutenberg-tm electronic works to protect the PROJECT GUTENBERG-tm concept and trademark. Project Gutenberg is a registered trademark, and may not be used if you charge for the eBooks, unless you receive specific permission. If you do not charge anything for copies of this eBook, complying with the rules is very easy. You may use this eBook for nearly any purpose such as creation of derivative works, reports, performances and research. They may be modified and printed and given away--you may do practically ANYTHING with public domain eBooks. Redistribution is subject to the trademark license, especially commercial redistribution.

*** START: FULL LICENSE ***

THE FULL PROJECT GUTENBERG LICENSE
PLEASE READ THIS BEFORE YOU DISTRIBUTE OR USE THIS WORK

To protect the Project Gutenberg-tm mission of promoting the free distribution of electronic works, by using or distributing this work (or any other work associated in any way with the phrase "Project Gutenberg"), you agree to comply with all the terms of the Full Project Gutenberg-tm License (available with this file or online at <http://gutenberg.net/license>).

Section 1. General Terms of Use and Redistributing Project Gutenberg-tm electronic works

1.A. By reading or using any part of this Project Gutenberg-tm electronic work, you indicate that you have read, understand, agree to and accept all the terms of this license and intellectual property (trademark/copyright) agreement. If you do not agree to abide by all the terms of this agreement, you must cease using and return or destroy all copies of Project Gutenberg-tm electronic works in your possession. If you paid a fee for obtaining a copy of or access to a Project Gutenberg-tm electronic work and you do not agree to be bound by the terms of this agreement, you may obtain a refund from the person or entity to whom you paid the fee as set forth in paragraph 1.E.8.

1.B. "Project Gutenberg" is a registered trademark. It may only be used on or associated in any way with an electronic work by people who agree to be bound by the terms of this agreement. There are a few things that you can do with most Project Gutenberg-tm electronic works even without complying with the full terms of this agreement. See paragraph 1.C below. There are a lot of things you can do with Project Gutenberg-tm electronic works if you follow the terms of this agreement and help preserve free future access to Project Gutenberg-tm electronic works. See paragraph 1.E below.

1.C. The Project Gutenberg Literary Archive Foundation ("the Foundation" or PGLAF), owns a compilation copyright in the collection of Project Gutenberg-tm electronic works. Nearly all the individual works in the collection are in the public domain in the United States. If an individual work is in the public domain in the United States and you are located in the United States, we do not claim a right to prevent you from copying, distributing, performing, displaying or creating derivative works based on the work as long as all references to Project Gutenberg are removed. Of course, we hope that you will support the Project Gutenberg-tm mission of promoting free access to electronic works by freely sharing Project Gutenberg-tm works in compliance with the terms of this agreement for keeping the Project Gutenberg-tm name associated with the work. You can easily comply with the terms of this agreement by keeping this work in the same format with its attached full Project Gutenberg-tm License when you share it without charge with others.

1.D. The copyright laws of the place where you are located also govern what you can do with this work. Copyright laws in most countries are in a constant state of change. If you are outside the United States, check the laws of your country in addition to the terms of this agreement

before downloading, copying, displaying, performing, distributing or creating derivative works based on this work or any other Project Gutenberg-tm work. The Foundation makes no representations concerning the copyright status of any work in any country outside the United States.

1.E. Unless you have removed all references to Project Gutenberg:

1.E.1. The following sentence, with active links to, or other immediate access to, the full Project Gutenberg-tm License must appear prominently whenever any copy of a Project Gutenberg-tm work (any work on which the phrase "Project Gutenberg" appears, or with which the phrase "Project Gutenberg" is associated) is accessed, displayed, performed, viewed, copied or distributed:

This eBook is for the use of anyone anywhere at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this eBook or online at www.gutenberg.net

1.E.2. If an individual Project Gutenberg-tm electronic work is derived from the public domain (does not contain a notice indicating that it is posted with permission of the copyright holder), the work can be copied and distributed to anyone in the United States without paying any fees or charges. If you are redistributing or providing access to a work with the phrase "Project Gutenberg" associated with or appearing on the work, you must comply either with the requirements of paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 or obtain permission for the use of the work and the Project Gutenberg-tm trademark as set forth in paragraphs 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.3. If an individual Project Gutenberg-tm electronic work is posted with the permission of the copyright holder, your use and distribution must comply with both paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 and any additional terms imposed by the copyright holder. Additional terms will be linked to the Project Gutenberg-tm License for all works posted with the permission of the copyright holder found at the beginning of this work.

1.E.4. Do not unlink or detach or remove the full Project Gutenberg-tm License terms from this work, or any files containing a part of this work or any other work associated with Project Gutenberg-tm.

1.E.5. Do not copy, display, perform, distribute or redistribute this electronic work, or any part of this electronic work, without prominently displaying the sentence set forth in paragraph 1.E.1 with active links or immediate access to the full terms of the Project Gutenberg-tm License.

1.E.6. You may convert to and distribute this work in any binary, compressed, marked up, nonproprietary or proprietary form, including any word processing or hypertext form. However, if you provide access to or distribute copies of a Project Gutenberg-tm work in a format other than "Plain Vanilla ASCII" or other format used in the official version posted on the official Project Gutenberg-tm web site (www.gutenberg.net), you must, at no additional cost, fee or expense to the user, provide a copy, a means of exporting a copy, or a means of obtaining a copy upon request, of the work in its original "Plain Vanilla ASCII" or other form. Any alternate format must include the full Project Gutenberg-tm License as specified in paragraph 1.E.1.

1.E.7. Do not charge a fee for access to, viewing, displaying, performing, copying or distributing any Project Gutenberg-tm works unless you comply with paragraph 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.8. You may charge a reasonable fee for copies of or providing access to or distributing Project Gutenberg-tm electronic works provided that

- You pay a royalty fee of 20% of the gross profits you derive from the use of Project Gutenberg-tm works calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. The fee is owed to the owner of the Project Gutenberg-tm trademark, but he has agreed to donate royalties under this paragraph to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation. Royalty payments must be paid within 60 days following each date on which you prepare (or are legally required to prepare) your periodic tax returns. Royalty payments should be clearly marked as such and sent to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation at the address specified in Section 4, "Information about donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation."
- You provide a full refund of any money paid by a user who notifies you in writing (or by e-mail) within 30 days of receipt that s/he does not agree to the terms of the full Project Gutenberg-tm License. You must require such a user to return or destroy all copies of the works possessed in a physical medium and discontinue all use of and all access to other copies of Project Gutenberg-tm works.
- You provide, in accordance with paragraph 1.F.3, a full refund of any money paid for a work or a replacement copy, if a defect in the electronic work is discovered and reported to you within 90 days of receipt of the work.
- You comply with all other terms of this agreement for free distribution of Project Gutenberg-tm works.

1.E.9. If you wish to charge a fee or distribute a Project Gutenberg-tm electronic work or group of works on different terms than are set forth in this agreement, you must obtain permission in writing from both the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and Michael Hart, the owner of the Project Gutenberg-tm trademark. Contact the Foundation as set forth in Section 3 below.

1.F.

1.F.1. Project Gutenberg volunteers and employees expend considerable effort to identify, do copyright research on, transcribe and proofread public domain works in creating the Project Gutenberg-tm collection. Despite these efforts, Project Gutenberg-tm electronic works, and the medium on which they may be stored, may contain "Defects," such as, but not limited to, incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

1.F.2. LIMITED WARRANTY, DISCLAIMER OF DAMAGES - Except for the "Right

of Replacement or Refund" described in paragraph 1.F.3, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the owner of the Project Gutenberg-tm trademark, and any other party distributing a Project Gutenberg-tm electronic work under this agreement, disclaim all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees. YOU AGREE THAT YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE, STRICT LIABILITY, BREACH OF WARRANTY OR BREACH OF CONTRACT EXCEPT THOSE PROVIDED IN PARAGRAPH F3. YOU AGREE THAT THE FOUNDATION, THE TRADEMARK OWNER, AND ANY DISTRIBUTOR UNDER THIS AGREEMENT WILL NOT BE LIABLE TO YOU FOR ACTUAL, DIRECT, INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR INCIDENTAL DAMAGES EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH DAMAGE.

1.F.3. LIMITED RIGHT OF REPLACEMENT OR REFUND - If you discover a defect in this electronic work within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending a written explanation to the person you received the work from. If you received the work on a physical medium, you must return the medium with your written explanation. The person or entity that provided you with the defective work may elect to provide a replacement copy in lieu of a refund. If you received the work electronically, the person or entity providing it to you may choose to give you a second opportunity to receive the work electronically in lieu of a refund. If the second copy is also defective, you may demand a refund in writing without further opportunities to fix the problem.

1.F.4. Except for the limited right of replacement or refund set forth in paragraph 1.F.3, this work is provided to you 'AS-IS' WITH NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR ANY PURPOSE.

1.F.5. Some states do not allow disclaimers of certain implied warranties or the exclusion or limitation of certain types of damages. If any disclaimer or limitation set forth in this agreement violates the law of the state applicable to this agreement, the agreement shall be interpreted to make the maximum disclaimer or limitation permitted by the applicable state law. The invalidity or unenforceability of any provision of this agreement shall not void the remaining provisions.

1.F.6. INDEMNITY - You agree to indemnify and hold the Foundation, the trademark owner, any agent or employee of the Foundation, anyone providing copies of Project Gutenberg-tm electronic works in accordance with this agreement, and any volunteers associated with the production, promotion and distribution of Project Gutenberg-tm electronic works, harmless from all liability, costs and expenses, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following which you do or cause to occur: (a) distribution of this or any Project Gutenberg-tm work, (b) alteration, modification, or additions or deletions to any Project Gutenberg-tm work, and (c) any Defect you cause.

Section 2. Information about the Mission of Project Gutenberg-tm

Project Gutenberg-tm is synonymous with the free distribution of electronic works in formats readable by the widest variety of computers including obsolete, old, middle-aged and new computers. It exists because of the efforts of hundreds of volunteers and donations from people in all walks of life.

Volunteers and financial support to provide volunteers with the assistance they need, is critical to reaching Project Gutenberg-tm's goals and ensuring that the Project Gutenberg-tm collection will remain freely available for generations to come. In 2001, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation was created to provide a secure and permanent future for Project Gutenberg-tm and future generations. To learn more about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and how your efforts and donations can help, see Sections 3 and 4 and the Foundation web page at <http://www.pglaaf.org>.

Section 3. Information about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation is a non profit 501(c)(3) educational corporation organized under the laws of the state of Mississippi and granted tax exempt status by the Internal Revenue Service. The Foundation's EIN or federal tax identification number is 64-6221541. Its 501(c)(3) letter is posted at <http://pglaaf.org/fundraising>. Contributions to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation are tax deductible to the full extent permitted by U.S. federal laws and your state's laws.

The Foundation's principal office is located at 4557 Melan Dr. S. Fairbanks, AK, 99712., but its volunteers and employees are scattered throughout numerous locations. Its business office is located at 809 North 1500 West, Salt Lake City, UT 84116, (801) 596-1887, email business@pglaaf.org. Email contact links and up to date contact information can be found at the Foundation's web site and official page at <http://pglaaf.org>

For additional contact information:

Dr. Gregory B. Newby
Chief Executive and Director
gbnewby@pglaaf.org

Section 4. Information about Donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

Project Gutenberg-tm depends upon and cannot survive without wide spread public support and donations to carry out its mission of increasing the number of public domain and licensed works that can be freely distributed in machine readable form accessible by the widest array of equipment including outdated equipment. Many small donations (\$1 to \$5,000) are particularly important to maintaining tax exempt status with the IRS.

The Foundation is committed to complying with the laws regulating charities and charitable donations in all 50 states of the United States. Compliance requirements are not uniform and it takes a considerable effort, much paperwork and many fees to meet and keep up with these requirements. We do not solicit donations in locations where we have not received written confirmation of compliance. To SEND DONATIONS or determine the status of compliance for any particular state visit <http://pglaaf.org>

While we cannot and do not solicit contributions from states where we have not met the solicitation requirements, we know of no prohibition

against accepting unsolicited donations from donors in such states who approach us with offers to donate.

International donations are gratefully accepted, but we cannot make any statements concerning tax treatment of donations received from outside the United States. U.S. laws alone swamp our small staff.

Please check the Project Gutenberg Web pages for current donation methods and addresses. Donations are accepted in a number of other ways including including checks, online payments and credit card donations. To donate, please visit: <http://pglaf.org/donate>

Section 5. General Information About Project Gutenberg-tm electronic works.

Professor Michael S. Hart is the originator of the Project Gutenberg-tm concept of a library of electronic works that could be freely shared with anyone. For thirty years, he produced and distributed Project Gutenberg-tm eBooks with only a loose network of volunteer support.

Project Gutenberg-tm eBooks are often created from several printed editions, all of which are confirmed as Public Domain in the U.S. unless a copyright notice is included. Thus, we do not necessarily keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

Most people start at our Web site which has the main PG search facility:

<http://www.gutenberg.net>

This Web site includes information about Project Gutenberg-tm, including how to make donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, how to help produce our new eBooks, and how to subscribe to our email newsletter to hear about new eBooks.